VOGUE FRANCE

SEPT. 2026

N° 1070

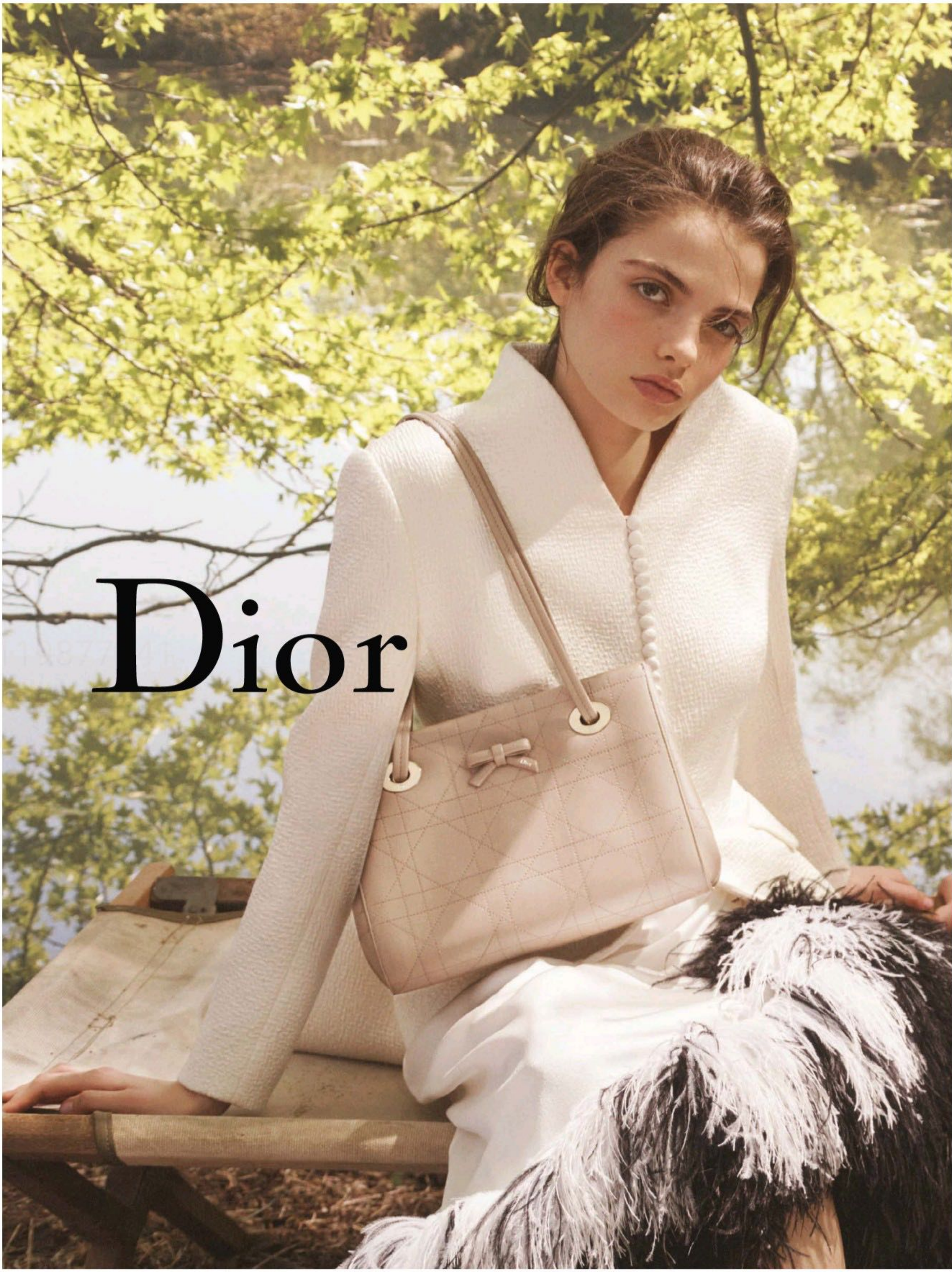


GIGI HADID

vogue.fr

L 13515 - 1070 - F: 5,90 € - RD

SPÉCIAL MODE


Dior



PRADA

PRADA.COM


PRADA
MILANO

4_119877641
4_119877641





Rico Nasty pour la Campagne Gucci Primavera

4_119877641
4_119877641



4_119877641

4_119877641



Alex Consani pour la Campagne Gucci Primavera



CHANEL


PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE


BOTTEGA VENETA

miumiu.com

MIU MIU

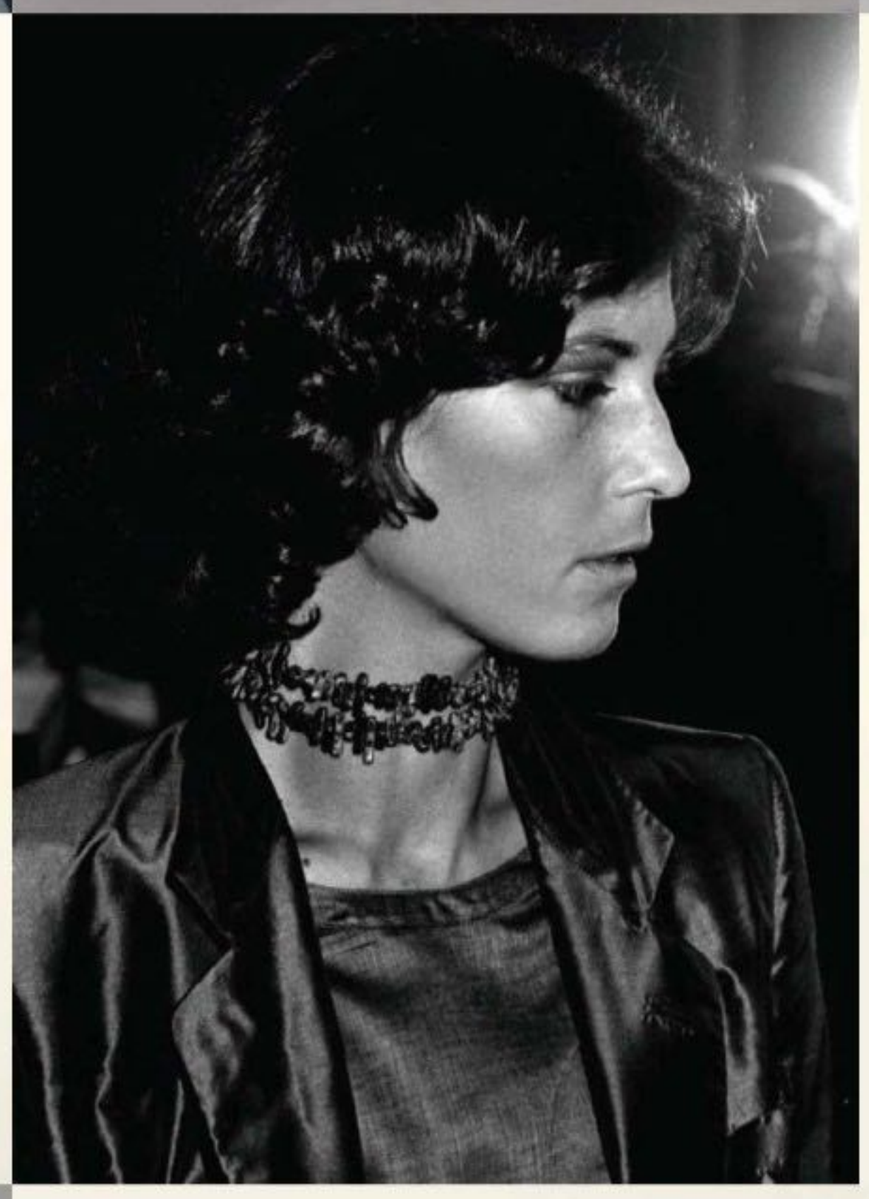
GIORGIO ARMANI

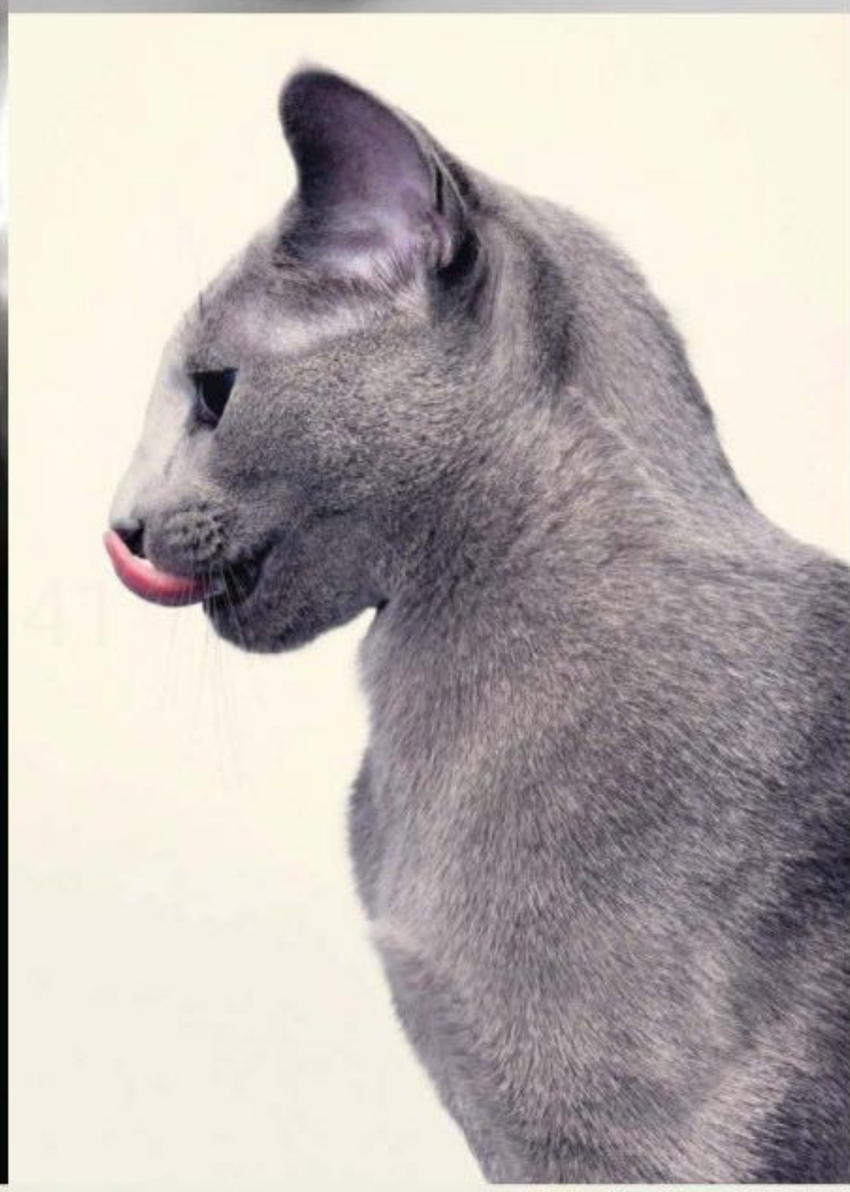


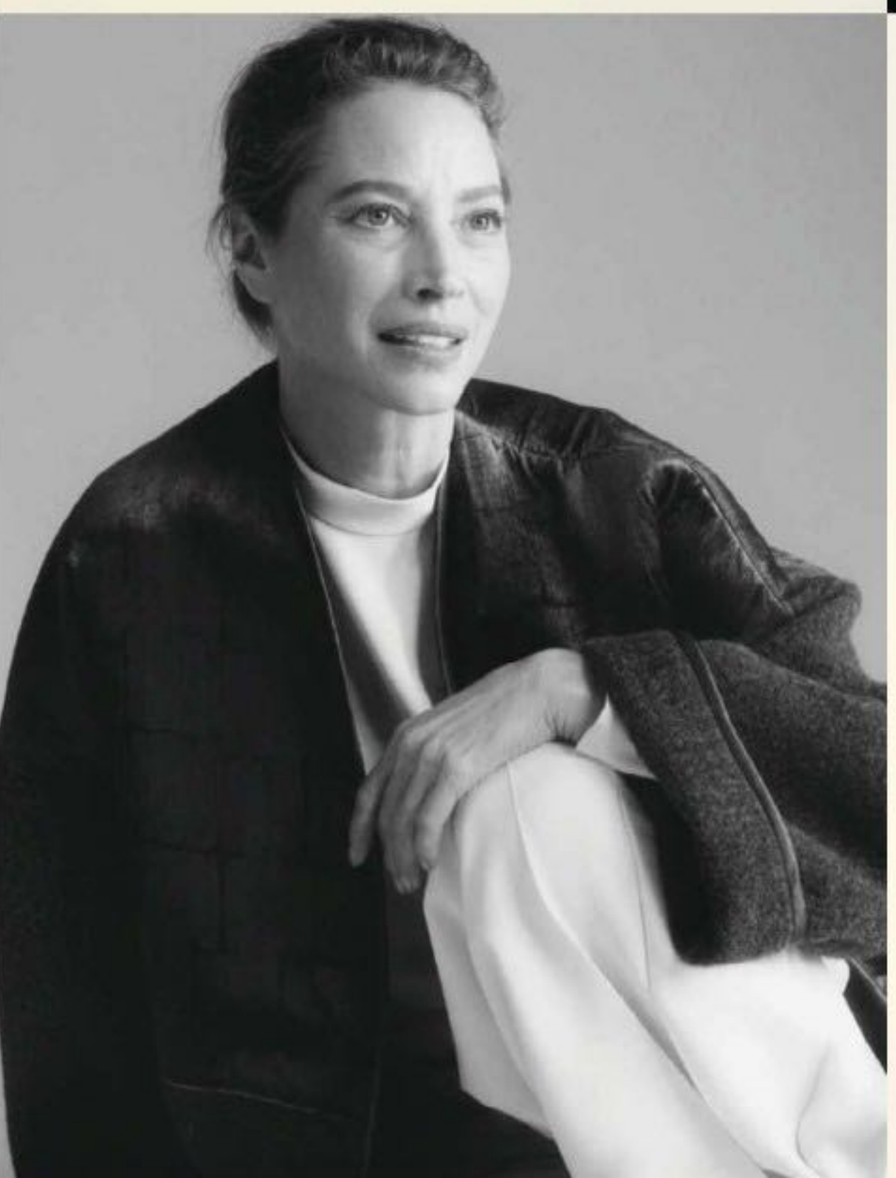


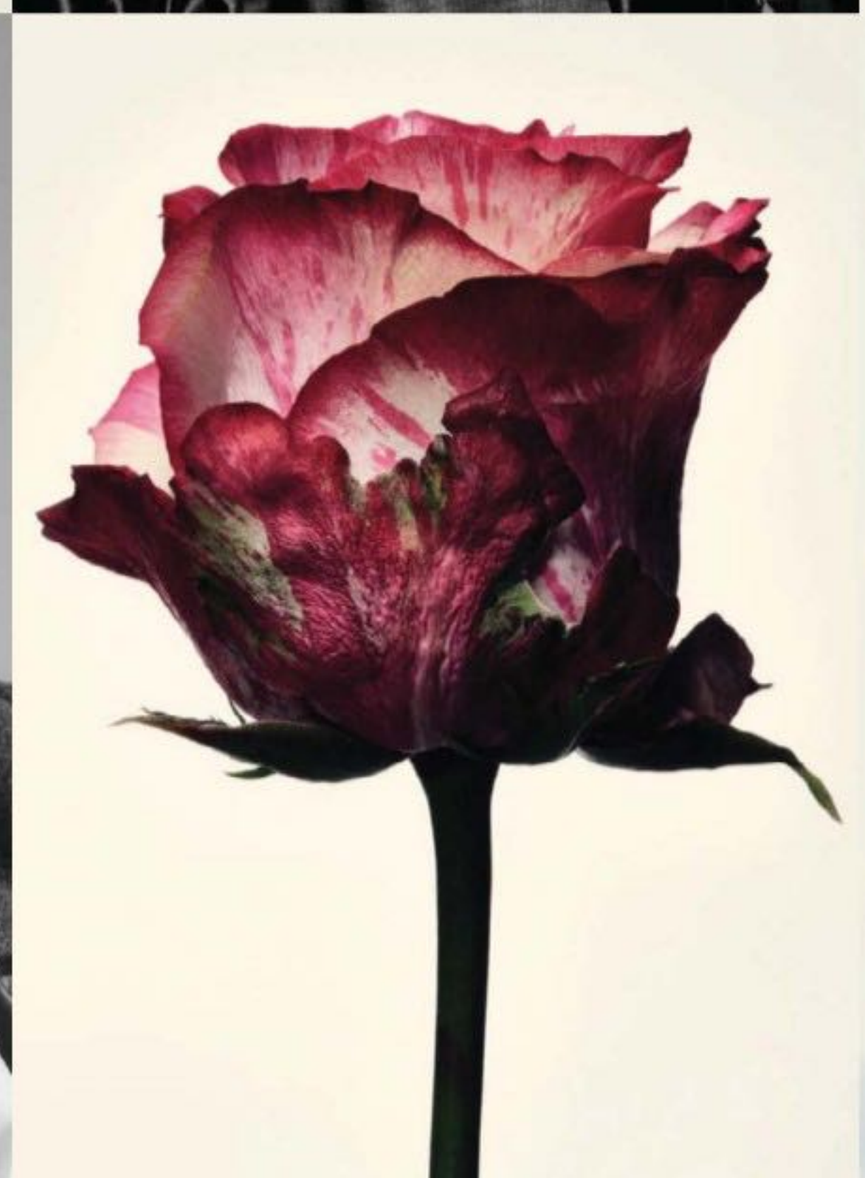


ADD LESS
FEEL YOURSELF
BE REMEMBERED















photographie retouchée - ferragamo.com

FERRAGAMO

Photographie retouchée

BURBERRY



omegawatches.fr



Constellation

INTEMPORELLE PAR ESSENCE

OMEGA

maxmara.com

MaxMara


GUESS
GUESS.COM

CREATIVE DIRECTOR: NICOLAI MARCIANO © GUESS?, LLC 2026

DISPONIBLE SUR DIOR.COM

Miss Dior

LA NOUVELLE ICONE COUTURE

DIOR

VOGUE FRANCE

SEPTEMBRE N°1070



Couverture

GIGI HADID *porte une robe à basque en dentelle et des slingbacks Goya en crêpe de satin,* SAINT LAURENT *par* ANTHONY VACCARELLO, *et des boucles d'oreilles haute joaillerie serties d'émeraudes, 13 carats, et de diamants, 8 carats,* GRAFF.

Photographe WILLY VANDERPERRE.
Réalisation PAUL SINCLAIRE.



p. 148



p. 120



p. 62



p. 62

62 VIE DE CHÂTEAU
Les tendances royales de la rentrée.
Photographe Nate Margolis.
Réalisation Claire Thomson Jonville.

100 LA MODE AUX ENCHÈRES
Dans les salles de ventes, les pièces iconiques deviennent des objets d'art et d'investissement.
Par Mark Holgate.

108 GO SEE
Les mannequins, de la rue aux podiums.
Photographe Mathieu Rainaud.
Réalisation Laetitia Paul.

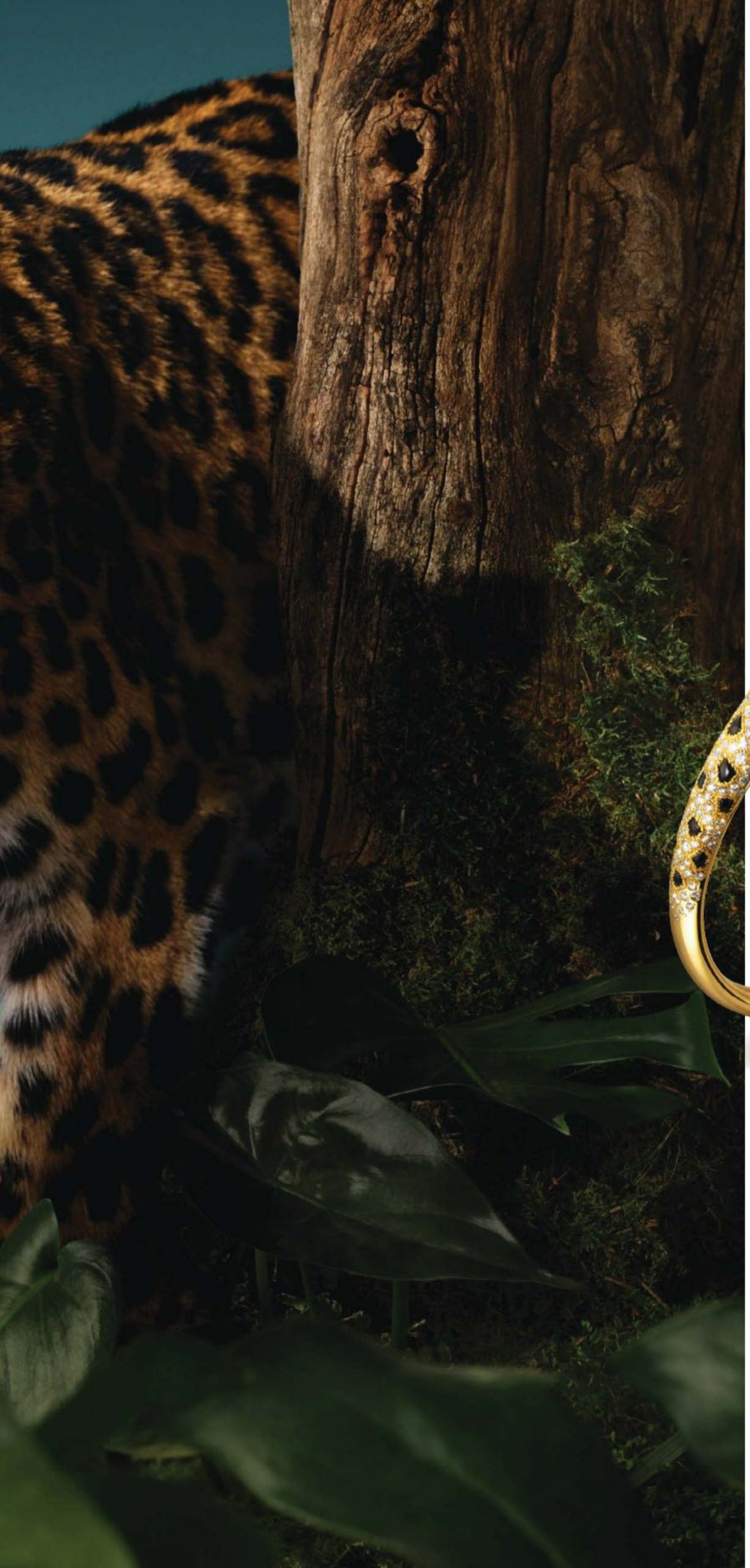
120 L'ART DU DIALOGUE
Benjamin Millepied sait faire converser danse, musique, mode et cinéma…
En témoignent ses trois nouvelles créations.
Par Sophie Rosemont.
Photographes Estévez & Belloso.

130 ELLES
Flavie Flament, Belle Burden, Ava DuVernay, Anne Méaux, quatre femmes d'influence.
Par Sylvia Jorif, Isabelle Lortholary, Flavie Philipon, Sophie Rosemont.
Photographes Christina Fragkou, Adrianna Glaviano, Norman Jean Roy.

148 L'ŒIL DE LA MODE
L'exposition *Penn & Fashion* révèle comment les images d'Irving Penn ont fait de la photo de mode un territoire de création.
Par Charlotte Brunel.

158 MONSIEUR PENN ET MOI
Nicolas Ghesquière raconte comment sa rencontre avec Irving Penn a influencé sa création.
Par Charlotte Brunel.

cartier.fr



Cartier


LOEWE


LOEWE
LOEWE

SOMMAIRE


p. 198


p. 120


p. 198


p. 62


p. 108

162 TRACEY EMIN, L'HÉROÏNE
L'artiste britannique raconte comment la peinture est devenue le lieu de sa renaissance.
Par Judith Benhamou.
Photographe Juergen Teller.

168 RENDEZ VOUS
L'actualité culturelle du mois.
Par Sylvia Jorif avec Julie Ackermann, Julie Le Minor, Isabelle Lortholary, Lolita Mang, Alexandre Marain, Sophie Rosemont.

188 DU TEMPS POUR SOI
Les tips d'Anya Hindmarch pour reprendre le contrôle de son agenda.
Par Marie Bladt.
Photographe Mathieu Trautmann.

192 BOTOX BLUES
Enquête sur les promesses étranges du Botox et du lien corps esprit.
Par Maya Singer.

194 DESSERREZ LES DENTS
Les conseils pour soulager vos mâchoires et votre dos.
Par Alessandra Codinha.

Vogue (ISSN 2966-9162) is published 10 times a year (except in January and July) by Condé Nast France and distributed in the USA by UKP Worldwide, 1637 Stelton Road, Ste B2, Piscataway, NJ 08854. Pending Periodicals postage paid at Piscataway, NJ. POSTMASTER : Send address changes to Vogue, Condé Nast France, C/o 1637 Stelton Road, Ste B2, Piscataway NJ 08854. *On poursuivra conformément aux lois la reproduction ou la contrefaçon des modèles, dessins et textes publiés dans la publicité et la rédaction de Vogue ©2024 Les Publications Condé Nast. Tous droits réservés. La rédaction décline toute responsabilité pour tous les documents, quel qu'en soit le support, qui lui seraient spontanément confiés. Droits réservés ADAGP pour les œuvres de ses membres.*
Ce numéro comporte :
Un encart abonnement France, jeté dans la vente au numéro France.
Un encart Kiko broché sur toute la diffusion.
Un encart avec échantillon Valentino collé dans les abonnements France et une partie de la vente au numéro France.

*Écrivons

Let's Write*

MONTBLANC

Publicis EtNous

Hermès, à toute bride

HERMÈS
PARIS

FENDI.COM

Photographie Retouchée


FENDI

© GRAFF

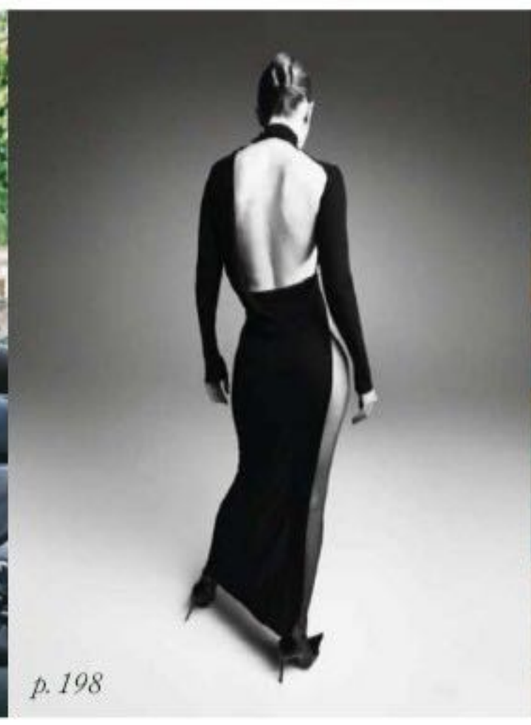
GRAFF

LAURENCE GRAFF SIGNATURE

SOMMAIRE


p. 162


p. 108


p. 198


p. 62


p. 120

198 GIGI
Amoureuse, épanouie, apaisée :
Gigi Hadid n'a jamais été aussi elle même.
Par Arthur Dreyfus.
Photographe Willy Vanderperre.
Réalisation Paul Sinclaire.

214 DESTINATION THÉÂTRE
À bord d'un wagon Pullman de 1932
réinventé par Baz Luhrmann
et Catherine Martin, les grands noms du
théâtre se retrouvent le temps d'un voyage.
Par Giles Hattersley.
Photographe Annie Leibovitz.
Réalisation Tabitha Simmons.

222 DEMNA ACTE 2
Après Balenciaga, Demna s'attaque
à un autre défi : réinventer Gucci.
Par Nathan Heller.
Réalisation Luca Galasso.
Photographes
Alessio Bolzoni, Rineke Dijkstra.

230 VERSAILLES PUNK
Entretien avec Sofia Coppola
et Kirsten Dunst pour les vingt ans
de *Marie Antoinette.*
Par Keaton Bell.

238 MINIMALISME
La mode, tout simplement.
Photographe Collier Schorr.
Réalisation Camilla Nickerson.

250 HOROSCOPE
Par Julie Patriat.

251 ÉMOI DU MOIS
Photographe Nate Margolis.

RALPH

LAUREN

LE POINT DE VUE DE VOGUE



B

ienvenue dans notre numéro de septembre, notre spécial mode.

Pour cette rentrée, nous célébrons tout ce qui fait la force de la mode aujourd'hui : sa créativité, son pouvoir de réinvention et son dialogue permanent avec la culture.

En couverture, Gigi Hadid photographiée à Paris par Willy Vanderperre et stylisée par Paul Sinclaire. Plus sereine, plus affirmée et plus épanouie que jamais, elle incarne une élégance actuelle dans une série de silhouettes qui célèbrent la saison et l'esprit de Paris.

Au fil des pages, *Vogue France* a l'immense privilège d'accueillir Tracey Emin pour un entretien inédit. Avec une sincérité et une générosité rares, elle revient sur son œuvre et ce qui continue de nourrir son travail. Une rencontre précieuse avec l'une des plus grandes artistes contemporaines.

Cette année marque les vingt ans de *Marie Antoinette*, le film culte de Sofia Coppola. À cette occasion, nous avons retrouvé la réalisatrice au château de Versailles pour une conversation exclusive avec Kirsten Dunst. Ensemble, elles reviennent sur l'héritage du film, sa modernité et l'influence qu'il exerce encore sur toute une génération de créateurs. C'est aussi à Versailles, dans les appartements du Petit Trianon, que nous avons réalisé une série mode exceptionnelle avec Stella Hanan, nouvelle top model et muse de *Vogue France*. Un dialogue entre histoire, création et mode.

Nous consacrons enfin un portfolio à Irving Penn, figure majeure de la photographie et collaborateur légendaire de *Vogue*. Alors que Paris lui rend hommage à travers deux grandes expositions cet automne, il nous semblait essentiel de revenir sur l'œuvre d'un artiste dont le regard continue, plus que jamais, de façonner notre imaginaire.

À travers ce numéro, nous racontons une mode qui regarde autant vers son histoire que vers son avenir : une mode libre et profondément vivante.

Je vous souhaite une très belle rentrée et une excellente lecture.

CLAIRE THOMSON JONVILLE
Head of Editorial Content



JEN CAREY

RICHARD MILLE

RM HJ-02

Calibre tourbillon maison squeletté à remontage automatique
Réserve de marche de 50 heures (± 10 %)
Platine et ponts en or blanc serti
Barillet à rotation rapide
Boîtier en or blanc serti
1,399 pierres précieuses et ornementales
Edition limitée de 12 pièces uniques

* LA PERFORMANCE MÉCANIQUE POUSSÉE À L'EXTRÊME

A Racing Machine On The Wrist



Juergen Teller

4_1198777641

GIVENCHY

PARIS

Kaia Gerber

Eva Herzigova

Alhambra célèbre la chance depuis 1968

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906



vancleefarpels.com



Alhambra
Sautoir

4_11987764 1

VOGUE FRANCE

Head of Editorial Content
CLAIRE THOMSON-JONVILLE

RÉDACTION
Rédactrice en Chef Magazine SYLVIA JORIF
Editor, Vogue.fr JULIE LE MINOR
Chef de Rubrique Mode et Culture
ALEXANDRE MARAIN
Fashion & Jewellery Senior Market Editor
THOMAS DELAGE
Associate Fashion Market Editor LAURA GUILLON
Rédactrice et Market Editor Beauté
MÉLANIE DEFOUILLOY
Rédactrice Green et Beauté MARIE BLADT
Rédactrice Mode
JESSICA SCEMAMA
Rédactrice Mode et Culture
MARTHE MABILLE
Rédactrice Culture LOLITA MANG
Rédactrices Affiliation MARIE COURTOIS,
AMANDINE LHOSTE

DIGITAL
Audience Development Senior Manager
et Rédactrice MARIE PÉRIER
Social Media Manager CLÉMENCE MOULINE

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Julie Ackermann, Keaton Bell, Javier Belloso,
Judith Benhamou, Alessio Bolzoni,
Lucie Bonham-Carter, Charlotte Brunel,
Alessandra Codinha, Rineke Dijkstra, Arthur Dreyfus,
Pablo Estévez, Christina Fragkou, Luca Galasso,
Giles Hattersley, Nathan Heller, Mark Holgate,
Annie Leibovitz, Isabelle Lortholary, Nate Margolis,
Camilla Nickerson, Julie Patriat, Laetitia Paul,
Flavie Philipon, Mathieu Rainaud, Laura Rodrigo,
Sophie Rosemont, Norman Jean Roy, Collier Schorr,
Tabitha Simmons, Paul Sinclaire, Maya Singer,
Juergen Teller, Willy Vanderperre

CRÉATION
Print and Digital Designer TIFÈNE GARRIGUES
Visual Editor CLARA LAURENT
Art Production Designer SALOMÉ LANG

COPY
Copy Director VANESSA FAHED

PÔLE TALENT
Senior Entertainment Editor WINTA GHEBRE

FABRICATION
Production Director Emea ENRICO ROTONDI
Print Production Manager CÉCILE REVENU

PÔLE IMAGES
Gestionnaire du Patrimoine & Documentaliste
LAURE FOURNIS

ADAPTATION
Senior Adaptation Editor ÉTIENNE MENU
Adaptation Editors CHANTAL BLOOM,
JULIE ACKERMANN,
HERVÉ LONCAN, SARAH MANDOIS,
SANDRA PROUTRY-SKRZYPEK, DARIO RUDY

OPÉRATIONS ÉDITORIALES
Responsable des Opérations Éditoriales
KEREN ZENATI
Chargée des Opérations Éditoriales HÉLÈNE PAULIN

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST (SAS)
Président et Directeur de la Publication
NICK HOTCHKIN
Chief Business Officer VIOLAINE GRESSIER
Directrice de la Diffusion et du Marketing Clients
DOMINIQUE DIRAND
Directeur des Ressources Humaines
CHRISTIAN TOUNKARA
VP Communications BERNIE TORRES
Directeur du Contrôle Financier
GUILLAUME ANSELMI
Directeur Financier Business Partner
NICOLAS TU

DIFFUSION & MARKETING CLIENTS
Ventes RODOLPHE DURAND
Chargée d'Export MILÉNA JANOO
Abonnements AURÉLIE GENDRON

MARKETING PUBLICITÉ & CONTENUS
Directrice Commerciale MURIELLE MUCHA
Équipe Commerciale Fashion Luxury & Beauty
CÉLINE DELACQUIS, STÉPHANIE DUPIN,
NOUR EIDO, SOPHIE MAAREK, SOPHIA MASUREL,
DIMITRIS MICHAILIDIS, GÉRALD PASSY
Équipe Commerciale Lifestyle
JEANNE FALL, FRÉDÉRIC FOSSARD,
KARIMA KERICHE, MARIE-CHRISTINE LANZA
Agents Étrangers
PAOLA ZUFFI (paola.zuffi@zeta-media.it)
LAURENT BOUAZIZ (lbouaziz@llbcom.com),
AGNÈS WANAT (agnes@adwestmedia.eu),
Administratrice des Ventes KARINE GAU
Directrice de la Stratégie Média VICTORIA BRAVO
Directrice Event & Partenariat JENNIFER INGRAND
Events Director STÉPHANIE LEFEBVRE

VOGUE GLOBAL
ANNA WINTOUR Global Editorial Director
Global Creative Director RAUL MARTINEZ
APAC Editorial Director (Taiwan, India, Japan) LESLIE SUN

Head of Editorial Content, America CHLOE MALLE
Head of Editorial Content, Britain CHIOMA NNADI
Head of Editorial Content, Germany KERSTIN WENG
Head of Editorial Content, India ROCHELLE PINTO
Head of Editorial Content, Italy FRANCESCA RAGAZZI
Head of Editorial Content, Japan KAZUMI ASAMURA HAYASHI
Head of Editorial Content, Mexico & Latin America KARLA MARTÍNEZ DE SALAS
Head of Editorial Content, Middle East MANUEL ARNAUT
Head of Editorial Content, Spain INÉS LORENZO
Editorial Director, China ROCCO LIU

Vice President, Global Operations and Content Strategy LOUISA PARKER BOWLES
Vice President, Global Content Business Operations CHRIS DIPRESSO MORRA
Global Content Strategy Advisor ANNA-LISA YABSLEY
Global Head of Fashion Network VIRGINIA SMITH
Global Editor at Large HAMISH BOWLES
Global Director, Vogue Runway NICOLE PHELPS
Global Network Lead & US Deputy Editor TAYLOR ANTRIM
Global Network Lead & Executive Editor, British Vogue GILES HATTERSLEY
Global Network Lead & US Fashion Features Director MARK HOLGATE
Global Fashion Network, Deputy Director LAURA INGHAM
Vice President, Head of Video THESPENA GUATIERI
Global Director, Social Media SAM SUSSMAN
Global Talent Casting Directors IGNACIO MURILLO, MORGAN SENESI
Global Entertainment Directors CAITLIN BRODY, SERGIO KLETNOY
Global Design Director PARKER HUBBARD
Director of Content Planning MILLY TRITTON
Global Design Director (Europe) JAN-NICO MEYER
Global Visuals Director (Europe) JAMIE SPENCE
European Production Director VICTORIA WILLAN
Associate APAC (Taiwan, India, Japan) Content Operations Director VAV LIN

ABONNEMENTS & ANCIENS NUMÉROS
Abonnement Vogue France : www.abonnement.condenast.fr/vogue-france
Tarif France métropolitaine 1 an/10 numéros, 29,95 €.
Vogue Service Abonnements, ADM, 22D, rue du Général Leclerc, 80000 Amiens. Tél. 0809 40 04 41 (appel non surtaxé).
Pour la Suisse : Asendia Press Edigroup SA. 1 an/10 numéros, 82 CHF. www.edigroup.ch
Pour la Belgique : Asendia Press Edigroup SA. Tél. 070 233 304. 1 an/10 numéros, 55 €. www.edigroup.be

Anciens numéros, rendez-vous sur le site : abonnement.condenast.fr, titre Vogue, rubrique "numéros à l'unité".

VOGUE (ISSN 2966-9162) is published 10 times per year (except in January and July) by Publications Condé Nast SAS.
Vogue est une publication mensuelle, avec 10 numéros par an. Les Publications Condé Nast, société par actions simplifiée au capital de 10 376 000 €, éditent Vogue.
SIREN 562 077 206 RCS Paris
Pour envoyer un mail, les adresses se composent comme suit : l'initiale du prénom + nom (collés)@condenast.fr
N° 1070 — Septembre 2026

4_11987764 1

Chloé

© 2026 CHLOÉ SAS, TOUS DROITS RÉSERVÉS





MIKIMOTO

HIGH JEWELLERY

* HAUTE JOAILLERIE




BALMAIN
PARIS

_119877641

VOGUE FRANCE

CONDÉ NAST
Chief Executive Officer ROGER LYNCH
Chairman of the Board JONATHAN NEWHOUSE
Chief Revenue Officer ELIZABETH HERBST-BRADY
Chief Content Officer ANNA WINTOUR
Chief Financial Officer NICK HOTCHKIN
Chief People Officer STAN DUNCAN
Chief Corporate Affairs and Communications Officer DANIELLE CARRIG
Chief Product and Technology Officer VASANTH WILLIAMS
Chief Content Operations Officer CHRISTIANE MACK

ÉDITIONS INTERNATIONALES
ALLEMAGNE : AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue
ESPAGNE : AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vanity Fair, Vogue
ÉTATS-UNIS : AD, Allure, Ars Technica, Bon Appétit, Condé Nast Traveller, epicurious, Glamour, GQ, Pitchfork, Teen Vogue, The New Yorker, Vanity Fair, Vogue, Wired
FRANCE : AD, GQ, Vanity Fair, Vogue
INDE : AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue
ITALIE : AD, Condé Nast Traveller, GQ, La Cucina Italiana, Vanity Fair, Vogue
JAPON : GQ, Vogue, Wired
MEXIQUE et AMÉRIQUE LATINE : AD, GQ, Vogue, Wired
MOYEN-ORIENT : AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue, Wired
ROYAUME-UNI : Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Vogue Business, Wired
TAIWAN : GQ, Vogue

PUBLIÉS EN JOINT VENTURE
BRÉSIL : Glamour, GQ, Vogue

SOUS LICENCE OU COPYRIGHT
ADRIATIQUE : Vogue
AFRIQUE DU SUD : Glamour, GQ, House & Garden
ALLEMAGNE : Glamour
AUSTRALIE : Glamour, GQ, Vogue
BULGARIE : Glamour
CHINE : AD, Condé Nast Traveler, GQ, Vogue
CORÉE : Allure, GQ, Vogue
GRÈCE : Vogue, Wired
HONGRIE : Glamour
HONG KONG : GQ, Vogue
PAYS-BAS : GQ, Vogue
PHILIPPINES : Allure, GQ, Vogue
POLOGNE : Glamour, GQ, Vogue
PORTUGAL : Vogue
RÉPUBLIQUE TCHÈQUE et SLOVAQUIE : Glamour, Vogue
SCANDINAVIE : Vogue
SINGAPOUR : GQ, Vogue
THAÏLANDE : GQ, Vogue
TURQUIE : GQ, Vogue, Wired
UKRAINE : Vogue

Imprimé en France par AGIR GRAPHIC, BP 52207, 53022 LAVAL, Cedex 9. www.agir-graphic.fr
Dépôt légal septembre 2026.
Commission paritaire 1027K82514. Diffusion MLP. Dépositaires-marchands de journaux : Destination Média (01 56 82 12 06).







Notre publication adhère à l'ARPP. Elle s'est engagée à respecter les codes de déontologie de l'interprofession publicitaire.
Les messages qui lui sont proposés doivent en conséquence respecter les règles de l'autodiscipline publicitaire. Le papier utilisé pour ce magazine est recyclable et renouvelable. Il a été produit avec du bois en provenance de forêts gérées durablement et dont la pâte a été blanchie sans chlore. Les usines sont certifiées par des tierces parties indépendantes selon les normes ISO 9001, Assurance Qualité, et les normes ISO 14001 et EMAS, Systèmes de Management Environnemental.
Provenance du papier : intérieur Finlande, Ptot 0,003 kg/tonne, couverture France, Ptot 0,01 kg/tonne. Taux de fibre recyclé 0.

Dakota Johnson wears Cobra, Cento & Sauvage Privé collections

ROBERTO COIN

30

YEARS OF
TIMEFUL
CREATIVITY

Boutique Roberto Coin 25 Avenue Victor Hugo, Paris 16 eme
Liste des points de vente en France sur robertocoin.com

robertocoin.com

alo

alo



rag & bone

NEW YORK



DÉCO

Photographe NATE MARGOLIS
Réalisation CLAIRE THOMSON-JONVILLE

Stella Hanan *porte une veste courte cintrée en cachemire martelé, un top en soie organza brodé de perles et de sequins, un pantalon en denim de coton et des escarpins Dior Romance*, DIOR.

DÉTAILS PRÉCIEUX

Chaussures Luna en cuir,
LOUIS VUITTON.

PORT DE REINE

Top et legging en maille, GUCCI.


DAKOTA JOHNSON AND ALEXANDER SKARSGÅRD
PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE
L'Oréal France – SNC Au capital de 127 918 715 € - RCS : Nanterre 919 434 894 Siège social : 30 rue d'Alsace 92300 Levallois-Perret - TVA : FR 84 919 434 894

VALENTINO

LES NOUVEAUX PARFUMS

VENDETTA

LA PASSION QUE RIEN N'ARRÊTE

POUR LUI

POUR ELLE



BEAUTÉ CLASSIQUE

Chemise oversize en coton et nœud papillon en strass, EMPORIO ARMANI.

BIJOU DE CARACTÈRE

Boucle d'oreille en laiton doré et résine, SAINT LAURENT *par* ANTHONY VACCARELLO.

HÉRITAGE CHIC

Sac Triangolo en cuir Intrecciato, BOTTEGA VENETA.

ISABEL
MARANT

CHARME ABSOLU

Chemise oversize en coton et nœud papillon en strass, EMPORIO ARMANI.



GIUSEPPE ZANOTTI

FALL/WINTER 2026

4_119877641



SÉZANE





Sac Rodeo Messenger M en cuir,
BALENCIAGA.



Sac Birkin 40 en cuir togo,
HERMÈS.



Sac à main Bugatti en cuir,
EMPORIO ARMANI.



Sac Medium Icare en cuir façon poulain imprimé léopard,
SAINT LAURENT *par* ANTHONY VACCARELLO.

STYLE ROYAL

Manteau Max en shearling, chapeau Bloom en feutre de laine, boucles d'oreilles en argent et bagues en laiton et argent, CELINE.

LUXE DISCRET

Sac Small Flair en cuir grainé, CELINE.

4_119877641

4_119877641



Zadig&Voltaire

119877641

4_119877641

FINITION PARFAITE

Sac Baguette 26424 Re-Edition en cuir, raphia et organza brodé de perles, FENDI.

NOBLE ALLURE

Veste et robe en tweed lurex à motif tulipes rouges, CHANEL.



ÉCLAT COUTURE

Escarpins Dior Romance, DIOR.

PRADA
PARADIGME

LES PARFUMS RECHARGEABLES

L'Oréal France SNC - 30 rue d'Alsace 92300 Levallois-Perret - 919 434 894 RCS Nanterre

TOM HOLLAND

L'EAU DE PARFUM &
LE NOUVEAU PARFUM AMBRÉ



Sac Sofia en cuir grainé,
FERRAGAMO.



Chaussures en cuir avec lacets,
PRADA.



Chaussures en cuir,
BOTTEGA VENETA.



Sac Whisker en cuir, LOEWE.

PIÈCE MAÎTRESSE

Robe oversize en soie, panier oversize et chaussures Luna en cuir, LOUIS VUITTON.

LE GOÛT DU BEAU

Sac Amalia en cuir façon poulain imprimé léopard, SAINT LAURENT *par* ANTHONY VACCARELLO.



LONGCHAMP

PARIS


ACCORD
PARFAIT
Veste en shearling,
EMPORIO ARMANI.



LONGCHAMP

PARIS

DOUCE MAJESTÉ

Veste et pantalon de smoking en grain de poudre, slingbacks Edia et boucles d'oreilles en laiton doré et résine, SAINT LAURENT *par* ANTHONY VACCARELLO.

ROSÉ

Derrière
chaque
ORIGINAL.

Levi's®



ACCESSOIRE SIGNATURE

Sac Prada Carry en cuir,
PRADA.

BALZAC
PARIS

MODE SOUVERAINE

Bomber à col montant et bottes
Motor en cuir, BALENCIAGA.

PETIT BATEAU®

LE CODE DU RAFFINEMENT

Sac The Snatch Basket en cuir, GIVENCHY *par* SARAH BURTON.



WHERE THE FUTURE IS MADE BY HAND

SEPTEMBER 22, 2026

VOGUE WORLD: MILANO IS MADE POSSIBLE BY

alo ebay Lilly Meta Glasses

LEARN MORE
VOGUEWORLD.COM

4_119877641

SPLENDEUR MODERNE

Robe longue en soie à col structuré, LOUIS VUITTON.

Mannequin Stella Hanan.
Coiffure Stéphane Lancien.
Mise en beauté Aya Murai.
Production Holidays Production.
Assistants de réalisation
Tifène Garrigues, Léo Thomas.
La série a été photographiée au Petit Trianon en partenariat avec les équipes du château de Versailles.



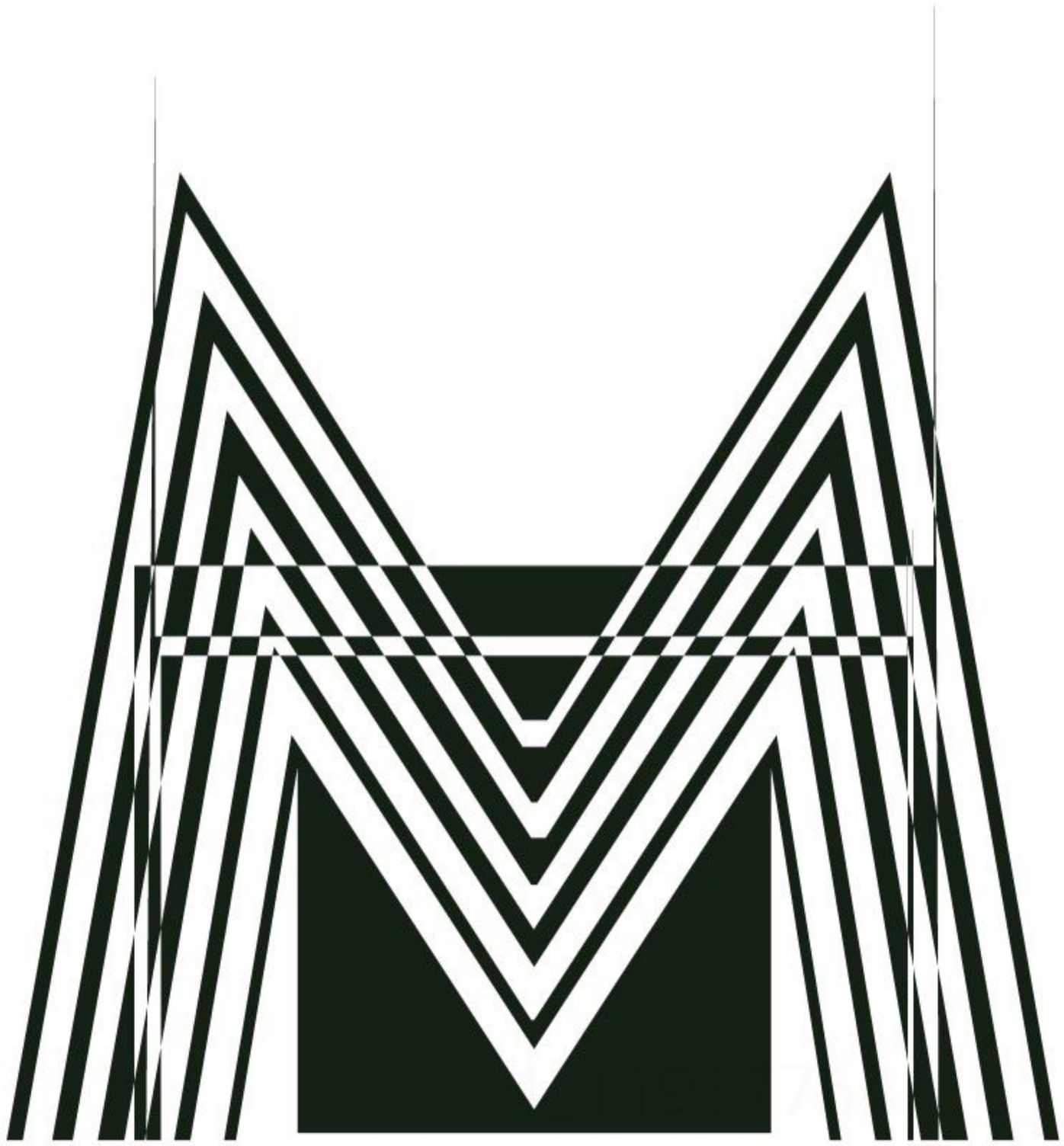


Photo par Irving Penn.

© THE IRVING PENN FOUNDATION

LA MODE AUX ENCHÈRES

Dans les SALLES *de ventes, les pièces iconiques deviennent des objets* D'ART… *et d'investissement.*
Par MARK HOLGATE.



artin Margiela s'est séparé de ses archives au cours d'enchères organisées par les maisons de ventes Maurice Auction et Kerry Taylor Auctions, respectivement basées à Paris et à Londres, le 9 juillet. Le créateur belge, qui a pris sa retraite il y a quelques années, a choisi de céder une vie entière d'inspirations, de créations, de pièces upcyclées, de croquis, de collages, de poupées habillées par ses soins et, clou du spectacle, d'une paire de tabi recouverte de graffitis par les visiteurs du Palais Galliera lorsque celles-ci y avaient été exposées en 1991. Leur prix de vente, estimé à 30 000 € par les commissaires-priseurs, a suivi le mercure en cet après-midi caniculaire et n'a eu de cesse de grimper: 100 000, 150 000, 200 000… En l'espace de quelques minutes, ces bottines ont franchi un seuil impensable en atteignant la somme de 364 000 € – un nouveau record mondial.

Ces dernières années, la mode s'est fait une place de choix dans les salles de ventes. Son histoire est achetée, vendue, renchérie, collectionnée, après avoir été soigneusement sélectionnée. Et certaines pièces peuvent parfois se vendre à des prix affolants : "Il n'est pas rare que le prix d'une pièce dépasse les 100 000 livres sterling, là où c'était un événement exceptionnel dix ans auparavant", indique Kerry Taylor, commissaire priseuse pour la maison de ventes londonienne du même nom. C'est la femme qui a lancé ce phénomène, et donc aussi celle qui peut affirmer sans hésiter que ce costume John Galliano, issu de sa collection automne 1986 "Forgotten Innocents" et vendu à 800 livres (930 €) en 2010 aurait facilement atteint les 30 000 voire 50 000 livres sterling aujourd'hui, frôlant ainsi les 60 000 € à son maximum. Et ce n'est pas un cas isolé. En janvier dernier, elle et Maurice Auctions ont vendu une robe de soirée de la collection haute couture Dior "Clochards" signée Galliano, ayant appartenu à Mouna Ayoub pour la somme astronomique de 663 000 €, tandis que l'année dernière, c'est un ensemble portant en imprimé des œuvres de Keith Haring issu de la collection "Witches" de 1984 créée par Vivienne Westwood et Malcolm McLaren qu'elle a pu vendre, moyennant 50 000 dollars, près de 44 000 €.

Citons également la Parisienne Pénélope Blanckaert, qui a organisé, il y a vingt ans pour Drouot, une vente aux enchères aussi précurseur qu'influente entièrement dédiée aux créateurs japonais. Elle a mis son expertise au service d'Artcurial, entre divers clients privés comme le créateur et collectionneur Azzedine Alaïa. Elle se souvient que ce dernier était quelque peu agacé lorsqu'elle a cessé d'enchérir sur une veste Anne Marie Beretta qu'il convoitait désespérément: "Azzedine n'avait aucune limite." Elle se lance aujourd'hui dans un nouveau projet inédit: une vente aux enchères de mode japonaise vintage des années 1980 – signée Issey Miyake, Yohji Yamamoto et Comme des Garcons – en collaboration avec le Bon Marché Rive Gauche.

L'ITALIE à BIJORHCA PARIS

THE INTERNATIONAL JEWELLERY SHOW

5-7 septembre
2026
Porte de Versailles, Paris

Hall 1 | Stand T70



En collaboration avec le **salon Milano Fashion & Jewels**.

Ministero degli Affari Esteri
e della Cooperazione Internazionale

ITA
ITALIAN TRADE AGENCY

OpportunItaly
Driving business growth with Italian excellence

MILANO FASHION &JEWELS
International Trade Show

Les plus grandes maisons d'enchères se sont emparées du phénomène. En témoigne le succès en affaires que rencontre Morgane Halimi, directrice adjointe et responsable du département Sacs à main et Accessoires chez Sotheby's, qui a notamment travaillé sur les ventes de la succession de Karl Lagerfeld ainsi que sur la mode historique et contemporaine. Celle-ci fait état d'une vente impressionnante, celle d'une robe Alexander McQueen entièrement sertie de sequins dorés et issue de sa collection automne 2007 "In Memory of Elizabeth Howe", cédée à 114 000 dollars (100 000 €) malgré une estimation à 7 000 dollars (6 100 €). D'après elle, le critère déterminant une vente exceptionnelle "n'est pas seulement la rareté de la pièce, mais aussi l'importance culturelle, le contexte, le timing. La mode d'archive n'est plus une catégorie de niche, mais une expression de la culture contemporaine".

D'après Kerry Taylor, si les enchères de mode sont aussi prospères, c'est avant tout une conséquence de notre monde connecté : "Tout a changé quand Internet est devenu une plateforme commerciale mondiale : tout le monde a pu s'y mettre, peu importe le budget." Le profil des acheteurs a aussi évolué. Si autrefois les institutions devaient jouer des coudes avec les collectionneurs aguerris, désormais, les maisons de mode cherchent elles aussi à se constituer leurs propres archives, tandis que les millionnaires du monde entier sont en quête de nouveaux marchés dans lesquels investir leur fortune. Et pour ces nouveaux clients, le but n'est pas seulement de posséder une pièce historique : ils la portent pour honorer sa valeur unique. Ainsi, celle-ci n'est plus seulement une preuve du savoir-faire et de la créativité de son créateur, mais aussi du goût de son acquéreur.

Enfin, il y a un point commun entre un sweat Varsity vintage que vous avez chiné sur Vinted et un manteau de la collection "2D" de Comme des Garçons que vous avez traqué pendant des mois sur Vestiaire Collective : l'émotion que vous procure le vêtement, car chacune de ces pièces raconte une histoire. Kerry Taylor ajoute qu'une nouvelle génération de collectionneurs change de regard sur les pièces de créateurs comme Alexander McQueen, Hussein Chalayan, Rei Kawakubo et Martin Margiela : celles-ci deviennent des œuvres conceptuelles.

Cela n'est pas sans effet, notamment pour les musées. Un conservateur m'a confirmé qu'avec cet engouement pour les ventes aux enchères, de moins en moins de pièces de collection sont confiées aux institutions préservant ce patrimoine culturel. L'ironie du sort, c'est que l'explosion des expositions dédiées à la mode, en mettant en avant le passé de la mode, participe à cette hausse de l'intérêt et donc du prix de certaines pièces dites d'archive. Celles-ci sortent des garde-robes pour gagner les vitrines des musées, ce qui modifie leur perception, et avec elle, la valeur qu'on leur attribue.

Mais le rêve de posséder des vêtements qui ont marqué l'histoire ne s'est pas totalement envolé. Nos expertes l'assurent : les enchères ne sont pas l'apanage des plus grandes fortunes, et il est toujours possible de devenir l'heureuse propriétaire d'une pièce de choix pour la modique somme de quelques centaines d'euros, tout au plus. Si les prix des maisons de vente peuvent sembler prohibitifs, nombre d'entre elles sont enclines à se séparer de biens extraordinaires dont le prix n'excède pas trois chiffres : "Vous pouvez toujours trouver un manteau Dior des années 1960 pour 500 €", affirme Pénélope Blanckeart.

D'autres grandes marques restent abordables : Givenchy, Balmain, même Yves Saint Laurent – Kerry Taylor nous souffle d'ailleurs que Christian Lacroix serait actuellement sous-évalué. Parmi ce qui est bien coté et bien parti pour le rester, elle cite tout ce qui a été créé par Tom Ford, que ce soit pour Gucci, YSL ou sa propre marque, ainsi que par Helmut Lang et se permet même un conseil : gardez précieusement vos pièces Rick Owens. Qui sait ce que vous rapporteront ces plateformes ou cette sublime veste en cuir ?

Adaptation Léo Duca.

> *Ces* DERNIÈRES *années, la* MODE *s'est fait une place de choix dans les salles de* VENTES.

AD

LES PLUS BELLES MAISONS DU MONDE



En vente actuellement

ALPINE A390 GT

ÉLECTRIQUE 400 CHEVAUX
4 ROUES MOTRICES
*ALPINE ACTIVE TORQUE VECTORING**
SON HAUTE-FIDÉLITÉ DEVIALET®
MANUFACTURÉE À DIEPPE

*Vectorisation Active du Couple Alpine
Consommation min/max [kWh/100 km] : 18,7/20,7. Émissions de CO_2 : 0g/km à l'usage, hors pièces d'usure



pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

4_119877641
4_119877641



ALPINECARS.FR

4_119877641

GO



Anne Floor Wetemans
porte une veste en kid mohair, et une chemise en popeline de coton, FENDI, *un pantalon de tailleur en satin,* THE KOOPLES, *un sac Small Halfmoon Soft Triomphe en cuir et un foulard en soie,* CELINE.

SEE

PHOTOGRAPHE MATHIEU RAINAUD
RÉALISATION LAETITIA PAUL

Yar Aguer *porte un blouson en soie mélangée, une chemise en laine, un pantalon en drap de laine, des mules à talons en cuir et un sac à rabat en cuir,* CHANEL.



Blouson motard oversize en cuir, EMPORIO ARMANI.
Body en coton, GUESS JEANS.
Chemise Harlie Boyfriend et jean 568 Loose Straight, LEVI'S.
Mocassins à pampilles en cuir, J.M. WESTON.
Sac Le Cadence en cuir, LONGCHAMP.
Lunettes de soleil, RAY-BAN.



Veste et pantalon en cuir, MIU MIU.
Sac Rock XL 26 en cuir grainé, ZADIG & VOLTAIRE.



Top, ISSEY MIYAKE. *Débardeur,* LEVI'S, *Jean droit,* THE KOOPLES.
Slingbacks en daim, GIUSEPPE ZANOTTI. *Casquette en coton délavé,* AMI.
Sac Paddington XL Weekender en cuir grainé, CHLOÉ.
Sautoir (porté en bracelet) Jack de Boucheron en or blanc, BOUCHERON.

Blazer Hedland en cachemire, laine et mohair et chemise Korinne en coton et soie, LORO PIANA.
Sac Rendez-vous en cuir, MIU MIU.
Botte vintage, VIVIENNE WESTWOOD.



Veste en cuir, pantalon cintré et sac Noé en cuir épi,
LOUIS VUITTON.



Manteau en laine et cachemire, FERRAGAMO.



Veste en cuir, jupe en coton et sac Bonnie en cuir, PRADA. *Débardeur,* LEVI'S.
Montre De Ville Mini Trésor 26 mm en or Moonshine sur bracelet en satin, OMEGA.

Trench en nylon, pull en cachemire et sac New Horsebit en cuir orné du détail Horsebit, GUCCI.
Débardeur, PETIT BATEAU.
Pantalon en cuir, BURBERRY.
Foulard en soie à pois,
POLO RALPH LAUREN.



Manteau à larges poches en croûte de cuir, MAX MARA. *Étole frangée (nouée à la taille) en cachemire et cuir et sac Mousqueton en cuir Togo et Swift,* HERMÈS.



Anne Floor Wetemans *porte un manteau oversize en peau lainée,* BALMAIN, *un pantalon de survêtement Firebird,* ADIDAS, *et un sac Baguette 26424 en cuir craquelé,* FENDI.
Yar Aguer *porte une veste Rubis en cuir,* IRO, *un débardeur,* PETIT BATEAU, *un pull (noué à la taille) en cachemire,* GUESS x LÉONIE HANNE, *et un pantalon en laine,* LONGCHAMP.

Mannequins Yar Aguer, Anne Floor Wetemans.
Coiffure Ryo Narushima.
Mise en beauté Porsche Poon.
Production Nathan Bellanger *pour* Holidays Production.

L'ART DU DIALOGUE

BENJAMIN MILLEPIED *sait faire converser danse, musique, mode et cinéma…*
En témoignent ses trois nouvelles CRÉATIONS *présentées aux* FOLIES BERGÈRE.
*L'*OCCASION *pour lui de se raconter à* VOGUE FRANCE.
Par SOPHIE ROSEMONT. *Photographes* ESTÉVEZ & BELLOSO.

Les danseurs de
Move Me Once More.



B

enjamin Millepied court partout. Sur les quais de Seine, dont il revient lorsqu'on le rencontre ce jour-là. Sur la plage, dès qu'il en croise une, et sur les planches, qu'il ne cesse d'arpenter. Cet automne, ce sont celles des légendaires Folies Bergère qu'il investit avec pas moins de trois spectacles. Fondateur du L.A. Dance Project et du Paris Dance Project, ancien directeur de la Danse de l'Opéra national de Paris, chorégraphe célébré de la France aux États-Unis, l'artiste poursuit son inlassable quête de variations esthétiques. Autour du répertoire de Barbara, *Du bout des lèvres* voit des danseurs habillés par Gauchere incarner des morceaux aussi impressionnants que "Nantes" ou "Göttingen". Dans *Summerland*, la musicienne November Ultra met sa voix cristalline au service d'une scénographie sous influence de James Turrell, avec pour décor une ville balnéaire onirique : "Ce qui me rappelle cet endroit où j'ai vécu avec mes enfants en Californie, les lumières du désert, les couchers de soleil", commente Benjamin Millepied. Enfin, c'est aux côtés de la cinéaste Léa Mysius qu'il a travaillé *Move Me Once More*, qui rappelle "qu'on peut aimer qui on veut, quand on le veut", résume-t-il. Sur une bande-son tubesque et des costumes signés Laurie Lynn Stark pour Chrome Hearts, leurs conceptions respectives de la pop s'y rejoignent dans une gestualité affirmée. Ces trois créations distinctes mais complémentaires démontrent, une fois encore, à quel point il sied davantage à Millepied d'œuvrer en collectif qu'en solitaire.

Trois spectacles aux Folies Bergère, des collaborations avec Gauchere, Chrome Hearts, Guillaume Henry… Cet automne, est-il charnière dans votre parcours ?
En effet, c'est une année unique dans ma carrière, où plusieurs projets auxquels je pense depuis longtemps se réalisent en même temps. Barbara, par exemple, je l'écoute depuis toujours. J'avais déjà failli créer un spectacle autour de son univers… Enfin le moment est arrivé. Un peu comme les *Liebeslieder* de Brahms prévues pour l'année prochaine, j'y pense depuis un certain temps.

Pourquoi avoir choisi les Folies Bergère pour réunir ces trois créations ?
On réduit souvent et injustement ce théâtre à son statut au sein du music-hall. Joséphine Baker y est passée, comme tant d'autres grands artistes… C'est un endroit de fête, très vivant, grâce à son architecture Art déco, sa scène pratiquement dans le public et le public presque sur scène. À l'entracte, les gens parlent, rient, vivent le théâtre autrement.

En particulier dans le spectacle imaginé aux côtés de Léa Mysius, le cabaret occupe une place importante dans cette programmation… mais pas n'importe quel cabaret !
Je ne voulais surtout pas faire un cabaret au sens traditionnel du terme. Je souhaitais m'approprier cette forme, dotée d'une immense liberté. Et ma grande découverte a été la pole ! Comme le fameux lampadaire de Gene Kelly, il ne s'agit pas d'un simple accessoire, mais d'un partenaire. Qu'elle soit investie par une femme ou un homme, la barre de pole devient un élément chorégraphique à part entière. Le cabaret permet également cette sensation de légèreté et cette sensualité qui ne s'excuse pas, sans jamais tomber dans la vulgarité.

Vos interprètes évoquent souvent la bienveillance de votre regard. A-t-il changé au fil des années ?
J'ai beaucoup évolué, il me semble, car la réflexion personnelle que je mène nourrit ma manière de créer. Aujourd'hui, je suis beaucoup, plus attentif aux détails qu'auparavant. Je construis avec les danseurs,



Benjamin Millepied

Morgan Lugo



Verity Wright



Eliot Preti



Jenna Serripierri



Jobel Medina



Morgan Lugo



Courtney Conovan



Noée Abita



David Adrian Freeland Jr.

David Adrian Freeland Jr.

les musiciens, les artistes qui m'entourent. C'est une aventure collective. Avant même d'entrer en studio, je passe parfois des semaines, des mois, à voir les danseurs évoluer dans ma tête, à anticiper leurs mouvements. Certaines images m'émeuvent avant même qu'elles existent, il m'arrive même d'en pleurer avant d'avoir commencé les répétitions. Je suis extrêmement attaché à mes danseurs. Avec mes enfants, ce sont probablement les personnes auxquelles je tiens le plus ! Ils me donnent leur entière confiance, s'abandonnent complètement au travail, et mon rôle est de leur proposer un espace où ils se sentent célébrés.

Les chansons convoquées dans ces trois spectacles confirment votre goût pour la mélodie mais aussi le verbe… qui ne cesse d'évoluer ?

Oui. Mon spectacle sur Jeff Buckley, *Grace*, a été une étape mais Barbara m'a énormément appris. La finesse de son écriture m'a obligé à me poser des questions nouvelles : comment traduire une chanson en images ? Jusqu'où aller sans tomber dans le mélodrame ? Parce que Barbara raconte des histoires profondément humaines, souvent des récits de femmes, avec une justesse incroyable. Il y a de la joie, il y a du tragique, mais il y a surtout une joie de vivre. Je crois que Barbara m'a rapproché de la poésie. Ce dont on a tous besoin aujourd'hui !

Vous avez également choisi de vous entourer de créateurs comme Gauchere, Laurie Lynn Stark pour Chrome Hearts ou Guillaume Henry. Qu'attendiez-vous d'eux ?

De ne surtout pas illustrer la danse. Et de me surprendre. Avec Gauchere, nous avions déjà échangé autour de *Grace* et les stylistes ont immédiatement compris ce que je recherchais. Les silhouettes affirmées, le cuir : leurs costumes restent du pur Gauchere mais sont avant tout pensés pour le mouvement. Concernant *Summerland*, Guillaume Henry a lui aussi fait un travail remarquable. Il adore November Ultra. Il est lumineux, adorable, talentueux… Quant à Laurie Lynn Stark, chez Chrome Hearts, je la connais depuis une dizaine d'années, depuis le gala d'ouverture de leur boutique qu'ils m'avaient demandé de penser, et elle a une imagination folle !

Le dialogue entre la danse et la mode a toujours existé, notamment depuis la compagnie les Ballets russes créée par Serge de Diaghilev. Aujourd'hui, avez-vous le sentiment que ce dialogue retrouve une nouvelle force ?

Oui, et je trouve que Paris est un endroit assez idéal dans ce sens. Au début du XX^e^ siècle, il existait un dialogue permanent entre ce que l'on portait dans la rue et ce que l'on voyait sur scène. Les Ballets russes, de la société dans laquelle ils vivaient. Avec la mondialisation, on voit parfois les mêmes spectacles circuler partout, presque à l'identique. Quand j'étais à l'Opéra de Paris, mon envie était justement de créer des œuvres qui racontent notre époque. De réunir des artistes de notre temps autour de sujets contemporains qui nous concernent tous. Cela me semble essentiel.

> *Créer des* ŒUVRES *qui racontent notre époque, réunir des* ARTISTES *de notre temps autour de sujets* CONTEMPORAINS *qui nous concernent tous me semble* ESSENTIEL.


Laurie Lynn Stark

Vous partagez désormais votre vie entre Paris et Los Angeles. Ces deux villes nourrissent-elles différemment votre inspiration ?

Elles sont très différentes, et je les aime autant l'une que l'autre. Je retourne bientôt à Los Angeles parce que la compagnie va évoluer à partir de 2027. Cette idée me réjouit, parce que je vais pouvoir programmer davantage d'artistes, accompagner d'autres propositions. Los Angeles représente une partie très importante de ma vie. C'est là que j'ai construit ma famille, que ma compagnie est née… L'histoire continue, en quelque sorte. Et puis il y a Paris. J'adore cette ville ! Malgré notre dépendance à la technologie et aux écrans, ses habitants continuent d'aller au théâtre, de sortir, de se retrouver. C'est précieux. Et puis Paris nous confronte au réel. À Los Angeles, on vit en voiture et on peut facilement rester dans sa bulle. Ici, on marche, on prend le métro, on partage la ville avec tout le monde. On ne peut pas oublier les autres. Ce qui me semble important.

On a l'impression que vous ne cessez jamais d'être curieux, voire d'être obsédé par des œuvres !

Oui. Certaines vous accompagnent toute une vie. *Les Variations Goldberg* par Glenn Gould en font partie. Il y a quelque chose d'incomparable dans son approche de Bach. Quand mes enfants sont nés, avec Natalie (Portman, ex-épouse de Benjamin Millepied, ndlr), nous avions décidé de passer *Les Variations Goldberg*. Les infirmières nous regardaient en se demandant ce qui nous passait par la tête. Elles nous disaient : "Vous n'imaginez pas ce qu'on entend, d'habitude !" Mais c'était une évidence pour moi, une manière de dire à mes enfants : "Bienvenue dans ce monde." Car cette musique en raconte toute la beauté et toute la tragédie.

Du bout des lèvres, Summerland *et* Move Me Once More,
du 9 au 29 novembre, aux Folies Bergère, Paris 9.

Benjamin Millepied *et* Laurie Lynn Stark
entourés de la troupe des spectacles aux Folies Bergère.

Mise en beauté Aya Murai.

PORTRAIT



Quatre FEMMES *aux destins différents. Ce qui les rapproche : leur* FORCE *et leurs* CONVICTIONS. *Ce sont des femmes d'influence qui, par leur combat, leur talent, leur résilience aussi, ont initié des* DÉBATS, *fait bouger les* LIGNES, *accompagné les changements sociétaux ou éveillé les consciences.* VOGUE *leur rend hommage.*

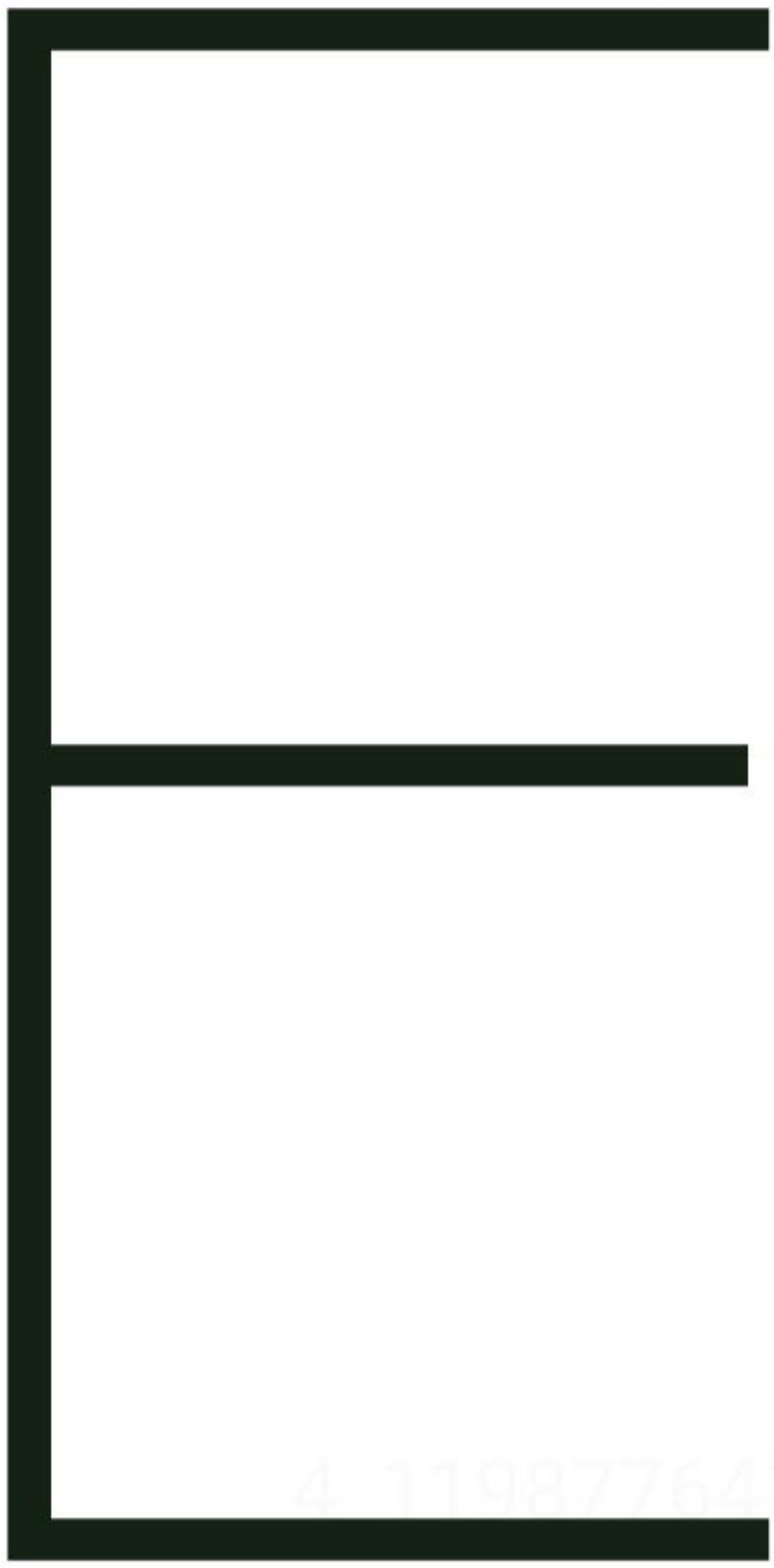
FEMMES

Mise en beauté Virginie Catillon.
Coiffure Céline Sousa.

L'animatrice et écrivaine a fait de sa RECONSTRUCTION *un engagement. Une trajectoire où le* COURAGE *intime s'est transformé en* COMBAT *collectif.*
Par ISABELLE LORTHOLARY.
Photographe CHRISTINA FRAGKOU.

HAUT LES CŒURS

« J'AI TOUJOURS EU CETTE FLAMME EN MOI, MÊME AU PLUS BAS »



lle, l'une des femmes inspirantes de l'année ? L'idée la fait sourire. L'activiste afro-américaine Rosa Parks, qui refuse de céder sa place à un passager blanc dans un autobus en 1955 en Alabama ; Denise Bombardier, qui s'en prend à Gabriel Matzneff sur le plateau d'*Apostrophes* en 1990 à propos des récits de ses conquêtes sur mineurs ; Clémentine Célarié, qui embrasse sur la bouche, et en direct sur un plateau de télévision, un jeune homme séropositif en 1994 ; Huda Sharawi, une des pionnières du mouvement féministe égyptien qui décide d'ôter son voile en 1930 : voilà les femmes qui l'ont inspirée elle, répond-elle. Dont certaines, dès l'enfance. "J'ai toujours admiré celles ou ceux qui posaient des actes. Cela a nourri mon imaginaire. C'est ce qui m'a donné, très jeune, la conviction qu'on avait le droit de dénoncer ; que j'avais le droit de le faire, alors même que je vivais dans une famille à l'image d'une société atteinte d'une cécité consternante, où tout était fait pour m'en empêcher. Où je ne pouvais pas dire…" À 13 ans, en 1987, Flavie Flament ne peut pas dire de quoi elle souffre : de ce photographe connu et reconnu pour qui elle pose régulièrement sous des voiles transparents et qui la viole. Vingt ans plus tard, dans ce "long chemin" de consolation qu'elle a dû faire pour ne pas en crever, ces figures féminines fortes l'ont accompagnée. "J'étais dans une vie qui n'était pas la mienne, étouffée par ce silence sur mon passé qui faisait beaucoup de bruit. Pour ne plus être exposée, j'ai quitté TF1 où je travaillais depuis neuf ans. J'ai rompu des liens privés, élagué, jusqu'à me mettre dans une situation de dénuement pour pouvoir recommencer." On est en 2009. *La Consolation* paraît en 2016. Entre les deux, l'animatrice prescrit elle-même l'ordonnance de sa guérison : suivi psychiatrique, solitude, écriture. "J'ai mis des mots sur le mal, mais avec une vraie stratégie : par exemple, je n'ai pas nommé David Hamilton dans le livre, en sachant pertinemment que si je le faisais, je serais attaquée pour diffamation. J'ai révélé l'identité plus tard." Stratège, reconstruite : sous sa blondeur et son sourire généreux, Flavie cache une puissante force de caractère et de vie. "J'ai toujours eu cette flamme en moi. Même au plus bas. La joie de vivre, je la convoque, c'est un muscle qui se travaille. Parfois la tempête était forte, la flamme presque éteinte. Mais comme dans les cuisines des grands restaurants, un des brûleurs n'était jamais éteint." Quand Laurence Rossignol l'appelle en novembre 2016 pour lui confier la mission ministérielle de consensus sur l'éventuel allongement du délai de prescription des viols commis sur des mineurs, la flamme reprend de la vigueur. Experte, malgré elle, en agression et viol sur mineurs – elle n'a que 16 ans lorsqu'elle se retrouve chez Patrick Bruel et se réveille, à moitié dévêtue, sans souvenir de ce qui s'est passé – sa mission ministérielle réussie a permis de changer la loi en prolongeant le délai de prescription pour les agressions et viols sur mineurs. "Fière ? Non, cela ne vient pas flatter mon ego, mais je suis satisfaite." Elle dit toute son admiration pour la jeunesse d'aujourd'hui qui s'engage, qui s'est levée pour elle dans l'affaire Bruel. Une jeunesse qui n'a peur de rien mais qui est fragile aussi : "Les jeunes filles sont déroutantes dans leur féminisme, les masculinistes montent en puissance, tout se passe comme si la confrontation était inévitable. Ce qui me désole, c'est qu'à l'inverse de notre génération où le risque était partout mais qui croyait encore à l'émoi de la rencontre, il n'y a plus de place pour le dialogue, la surprise." Aujourd'hui, alors que l'affaire Bruel est en cours, elle subit le harcèlement massif des fans du chanteur sur les réseaux sociaux. Le monde change. Vraiment ?



BELLE BURDEN

*L'*AVOCATE *et autrice américaine a signé* STRANGERS: A MEMOIR OF MARRIAGE, *un récit autobiographique sur la* RUPTURE *et la reconstruction.*
Par FLAVIE PHILIPON.
Photographe ADRIANNA GLAVIANO.



a vie de Belle Burden a vacillé un premier jour de printemps. Le 21 mars 2020, à l'aube de la pandémie du covid, alors qu'elle est confinée avec sa famille sur l'île de Martha's Vineyard, elle rate un coup de téléphone. Sur son répondeur, un inconnu a laissé un message dévastateur. Son mari entretient une liaison avec sa femme. Stupeur, trahison, tremblements. L'époux de Belle s'excuse et la rassure. L'affaire est terminée et ne signifie rien. Puis il se ravise, dès le lendemain. "Il est apparu sur le seuil de notre chambre, habillé, calme, une valise faite à la main. Il m'a dit qu'il pensait être heureux, mais qu'il ne l'était pas. Il m'a dit qu'il croyait vouloir notre vie, mais qu'il n'en voulait plus. Il m'a dit qu'il souhaitait divorcer, qu'il ne voulait même pas la garde des enfants. Et il est parti. Le choc était tel, je l'ai regardé partir. Je n'arrivais pas à bouger." En un instant, vingt ans de mariage prennent fin.

De cet événement intime et de ses conséquences, Belle Burden a tiré un livre, *Strangers: A Memoir of Marriage*, devenu un best-seller spectaculaire dès sa parution et bientôt adapté au cinéma. Des femmes de tous les âges se sont reconnues dans son épreuve ainsi que dans les sentiments qu'elle décrit. Pour comprendre pourquoi, il suffit de remonter le fil des nombreuses narrations qui composent ce récit. À commencer par la lignée légendaire dont elle est issue. Par son père, Belle est une Vanderbilt, l'une des plus fameuses fortunes industrielles américaines. Par sa mère, elle est la petite-fille de Babe Paley, socialite, muse de Truman Capote et cygne glamour de Park Avenue. Ainsi, à New York ou ailleurs, on est difficilement mieux née. Les archives de *Vogue* consignent même les photos du mariage et des débuts dans la vie de ses jeunes parents, chics et souriants. Si le faste est flagrant, la félicité affichée sur papier glacé, elle, est de courte durée. Ils divorcent alors que Belle a à peine 4 ans. Chez les chanceux du monde, les apparences sont souvent trompeuses, dissimulant toutes sortes de secrets, de chagrins et de tromperies.

"Ma grand-mère et ma mère ont été, chacune, longtemps, avec des hommes qui les ont trompées de façon éhontée. À les observer, j'ai intégré qu'on ne doit pas parler de ces choses-là, qu'on doit recoller les morceaux et protéger les hommes, malgré leur conduite. Je pensais avoir mis un terme à cet héritage en épousant quelqu'un qui n'avait pas de vie publique, qui ne flirtait pas avec les autres femmes. Mais j'ai fini par reproduire ce schéma."

Pourtant, à lire Belle Burden, rien ou si peu ne pouvait laisser présager que son mariage se terminerait. En effet, elle livre sa vision d'un bonheur qu'elle croyait – jusqu'au jour de sa violente conclusion – presque parfait.

"En 1998, nous sommes tombés follement amoureux. J'ai vécu toutes ces années avec la conviction d'avoir trouvé la complicité, l'intimité, l'amour véritables. Nous avions construit une famille merveilleuse. Je ne sais pas quand les choses ont changé pour lui." Encore aujourd'hui, Belle peine à expliquer, à elle-même et surtout à ses enfants, les motifs qui ont poussé son ex-mari à les quitter. "Pendant la procédure de divorce, j'ai tenté de le convaincre d'une garde partagée, en vain. Il les voit de temps en temps. Mais il n'est jamais revenu sur sa décision. J'essaie de leur dire qu'il traverse quelque chose qui l'empêche de leur faire une vraie place. Je ne veux pas pour autant prétendre que cette situation est normale."

L'écriture n'éclaire pas tout, mais elle met en lumière certaines zones d'ombre et d'illusions. Très tôt, le mari de Belle décide qu'il travaillera et qu'elle restera à la maison pour s'occuper des enfants. Un pacte qui semble les combler tous les deux. "J'avais l'impression que chacun faisait ce qu'il avait envie de faire. Je voulais être présente, donner à mes enfants ce dont j'avais manqué pendant mon enfance. Ce n'est qu'avec le recul que je vois comment l'inégalité s'est creusée entre nous." Il construit sa carrière, tandis que Belle renonce à tout travail rémunéré. En même temps, elle achète leur appartement à New York, puis leur maison sur le Vineyard, avec l'argent que sa famille lui a légué. "Je l'ai fait par amour, sans me poser de questions." Comme dans d'autres foyers, son mari prend en charge les dépenses et les finances, dont Belle se tient éloignée. "J'ai ma part de responsabilité parce que j'aurais dû m'impliquer dans cet aspect de notre vie. Il y avait un confort dans le fait de ne pas avoir à gérer ces choses-là." Lorsqu'il survient, le divorce brise la sécurité et la protection qu'elle tenait pour acquises. Soudain, l'homme qu'elle aimait se mue en étranger. Pendant des mois, il exige sa part du mariage, prêt à mettre en péril ce qui constituait le quotidien de Belle et de ses enfants. En définitive, les deux partis trouvent un accord. Mais l'affrontement laisse à Belle des blessures indélébiles. Sa lente consolation passe par la reprise d'un rêve. Étudiante, elle s'imaginait écrivaine. Alors elle commence à retracer toute la vérité sur ce qui lui est arrivé. "Mon ex-mari voulait que l'on dise aux autres que notre séparation était amicale. L'idée m'était insupportable. Je ne pouvais pas mentir." D'abord publiés dans la rubrique "Modern Love" de *The New York Times*, ses mots sincères et sensibles deviennent un livre et font d'elle une auteure à succès. "Jamais je n'aurais choisi la vie que je mène aujourd'hui. Mais je me rends compte, à 57 ans, que j'avais perdu mon identité, que je retrouve enfin qui j'étais. J'ai gagné, en perdant mon mariage, une existence plus riche, plus intéressante que celle à laquelle j'avais aspiré."

Strangers: A Memoir of Marriage, ***de Belle Burden. L'ouvrage en traduction française sortira en février 2027 aux éditions Robert Laffont.***

« J'AI GAGNÉ, EN PERDANT MON MARIAGE, UNE VIE PLUS RICHE »

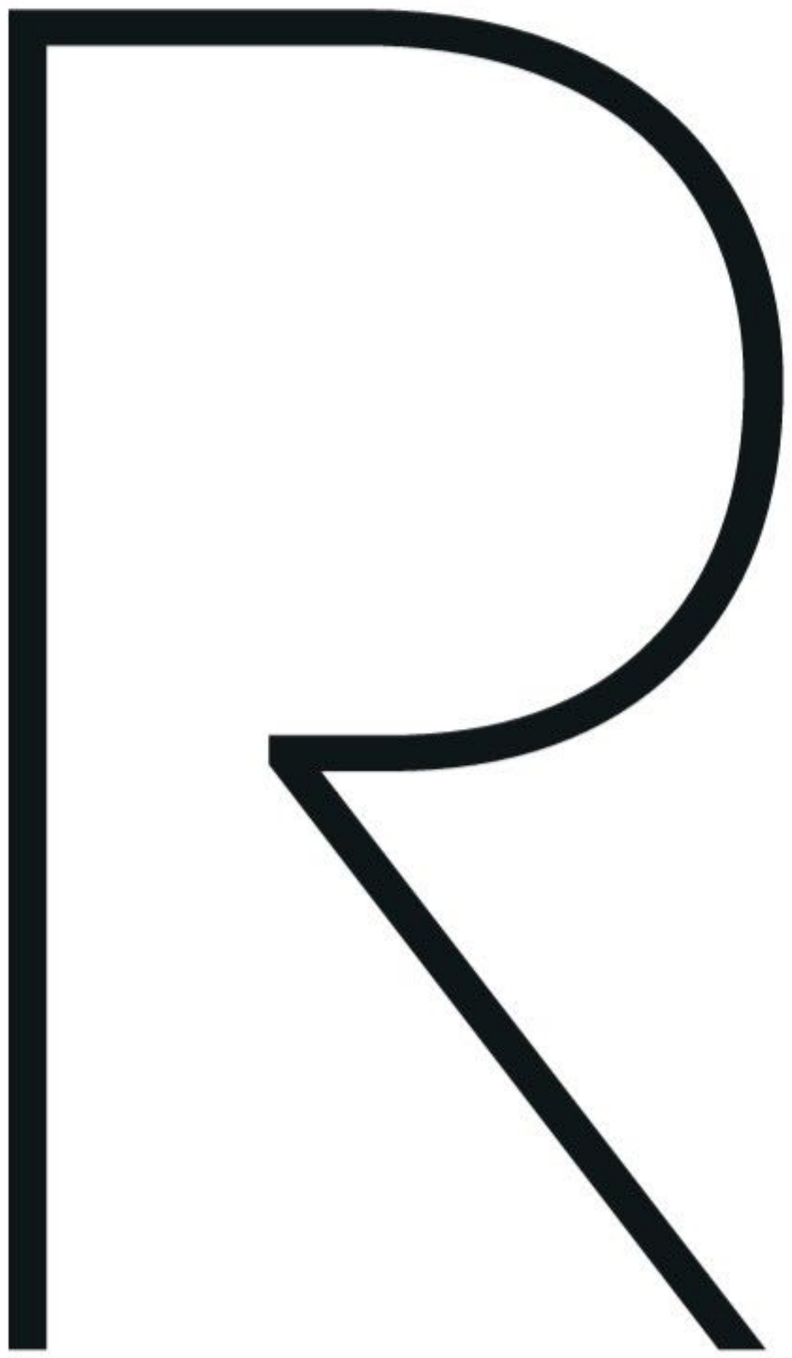


© NORMAN JEAN ROY / TRUNK ARCHIVE / PHOTOSENSO

DUVERLIAY

Côté fiction ou documentaire, la CINÉASTE *californienne, met son talent au service de récits trop longtemps* INVISIBILISÉS. INTERVIEW *de l'une des femmes les plus inspirantes de Hollywood.*

Par SOPHIE ROSEMONT.
Photographe NORMAN JEAN ROY.



évélée avec le film *Selma* consacré à l'activisme de Martin Luther King, récompensée au Sundance Film Festival grâce à *Middle of Nowhere*, consacrée par l'épatante série Netflix *Dans leur regard*, fondatrice du collectif Array, l'hyperactive Ava DuVernay s'est toujours engagée pour la visibilité des personnes noires, sur les écrans comme en coulisses. Avec *14th*, son prochain documentaire traitant de la protection des droits des anciens esclaves, elle prolonge la réflexion entamée par l'acclamé *13th* – du nom de l'amendement qui, en 1865, a aboli l'esclavage.

En quoi *14th* tombe à point nommé dans une Amérique qui semble toujours lutter avec la promesse de cette loi ?
Cela fait déjà dix ans que *13th* est sorti en salle. C'était le moment idéal pour aborder les questions soulevées par le quatorzième amendement, en résonance avec nos luttes actuelles… Surtout avec l'administration en place, qui tente d'imposer à notre avenir les aspects les plus tragiques et avilissants de notre passé. Il est donc crucial que le public sache que ces combats ont déjà eu lieu. Car, aux États-Unis, nous avons la très mauvaise habitude de ne pas appréhender pleinement tous les aspects de notre récit.

Pensez-vous, justement, que le cinéma puisse changer nos sociétés en racontant ce que les gens semblent avoir oublié ?
Absolument. Le cinéma a le pouvoir d'animer et de raviver la mémoire. Et mes films ont pour but d'offrir à chacun la possibilité de réfléchir et de décider par lui-même de ce qui lui paraît vrai. Une partie de ce dont nous parlons dans *14th* concerne la manière dont certains États de notre pays se racontent une histoire qu'ils appellent mémoire…

Pourquoi avez-vous ressenti le besoin de créer le collectif associatif Array, voué à transformer les récits et à soutenir le travail d'artistes racisés ?
Parmi tout ce que j'ai construit ou créé, Array est ce dont je suis la plus fière. Encore plus que mes films ! À l'origine, ma démarche était pourtant égoïste. J'avais compris que ma voix, en tant que réalisatrice noire, n'était pas une priorité pour l'industrie hollywoodienne. Que je pouvais être à la mode pendant quelques années, mais que si je voulais la longévité à laquelle j'aspirais, je devais créer un système parallèle. Et tant qu'à faire, pourquoi ne pas le dédier à d'autres personnes qui me ressemblent ou pensent comme moi ? L'union fait la force. Aujourd'hui, nous formons un formidable collectif de cinéastes. Nous produisons, assurons la promotion, distribuons et monétisons nos films. Au cours des quinze dernières années, Tilane Jones, la présidente d'Array, et moi-même avons travaillé d'arrache-pied pour maîtriser ces mécanismes. Ce qui était donc une démarche personnelle est devenu une entreprise bien plus audacieuse.

Pensez-vous que le fait de devenir réalisatrice après avoir travaillé dans le journalisme et les relations publiques, sans avoir suivi un parcours académique, vous a permis de préserver votre indépendance ?
Sans doute. Et c'est vrai, je ne suis jamais allée dans une école de cinéma. Mais tout ce que je devais vraiment comprendre sur la construction et la narration des films, je l'ai appris sur les plateaux, sur les tapis rouges… Et, en remontant plus loin, à Compton, la ville de Californie où j'ai grandi, auprès de ma magnifique famille afro-américaine.

Votre tante Denise vous emmenait au cinéma chaque semaine et vous avez souvent parlé de la magie de cette expérience. La ressentez-vous toujours aujourd'hui ?
Toujours ! En ce moment, je traverse une période difficile de ma vie personnelle, et mon premier réflexe, c'est de regarder un film. Pour m'apaiser, m'instruire ou me faire rire. J'ai toujours considéré le cinéma comme une fenêtre sur le monde. Et j'ai récemment compris qu'il s'agit aussi d'une fenêtre sur ma vie intérieure. C'est ma meilleure thérapie depuis 53 ans, et je lui en suis très reconnaissante !

Beaucoup de femmes vous voient comme un modèle. Quand avez-vous accepté ce rôle, qui a longtemps semblé vous gêner ?
Il m'a fallu du temps, mais j'ai fini par accepter le fait que ce que j'ai accompli ait un véritable impact sur les gens. Après tout, c'était mon principal objectif, alors pourquoi résister à l'idée d'être un modèle ? Où que j'aille, des personnes viennent me parler de *Selma* ou de *Dans leur regard*. En vieillissant, on apprend à savoir qui l'on est, indépendamment du regard des autres. Alors, désormais, j'accueille le positif !

« J'AI TOUJOURS CONSIDÉRÉ LE CINÉMA COMME UNE FENÊTRE SUR LE MONDE »

Dans l'ombre des grands patrons et des crises MÉDIATIQUES, *Anne Méaux est devenue une* RÉFÉRENCE. *Un parcours guidé par une exigence : dire la* VÉRITÉ.

Par SYLVIA JORIF.

Photographe CHRISTINA FRAGKOU.

ANNE MÉAUX

« J'AI ÉTÉ ÉLEVÉE PAR DES PARENTS PERSUADÉS DE L'ÉGALITÉ HOMME-FEMME »



emme d'influence… Anne Méaux méprise un peu cette expression toute faite: "Il y a une forme de superflu. Ce n'est pas authentique et c'est intrigant. En revanche, si l'influence, c'est de gagner par son travail et son parcours, la capacité à faire avancer des dossiers, d'aider, de faire grandir des causes… là, je veux bien! C'est la parabole de Saint-Simon: la nature, la vie vous donne des atouts, à vous d'en faire quelque chose d'utile." Anne Méaux est une personnalité hors norme, discrète, comme savent l'être les éminences grises qu'écoutent les puissants. Capitaines d'industrie, dirigeants du CAC 40, figures politiques, grandes familles du luxe, ils s'appuient sur son avis et ses recommandations lorsqu'une crise éclate, lorsqu'une fusion se prépare ou quand il faut travailler l'image d'un patron ou d'une société.

En 1988, elle fonde Image 7, depuis incontournable agence de communication et d'affaires publiques. Cette acuité d'analyse et de conseil, elle l'a forgée dans les années 1970, tout juste sortie de Sciences Po, auprès du président Valéry Giscard d'Estaing. C'est là qu'elle comprend, définit et professionnalisera plus tard le système de communication, ensemble d'échanges encore nébuleux à l'époque. "J'étais toute jeune à l'Élysée, raconte-t-elle, je travaillais dans une cellule évaluation pour les législatives. J'ai approché un système de pouvoir de près et j'ai vu que le pouvoir sans le courage, ça ne sert à rien. Je me suis dit qu'il ne suffit pas de bien analyser, il faut oser dire. L'épisode des diamants m'avait marquée. C'est vrai que ça avait été très mal géré. Et personne n'a parlé franchement à Giscard d'Estaing. Je pense que son entourage s'était rendu compte de l'ampleur du problème, mais personne n'avait osé le lui dire."

Anne Méaux tient à deux principes: la liberté et le courage de dire. Sa liberté de cheffe d'entreprise, choisir les gens avec qui elle travaille et choisir ceux pour qui elle travaille: "À partir du moment où cette boîte m'appartient, je fais ce que je veux. Si j'ai voulu développer Image 7 et continuer, c'est pour être libre et faire de cette agence ce que je pense être un bijou." La franchise: "Une bonne communication, c'est avoir tous les paramètres, avoir une vision holistique, comprendre la vision globale et à partir de là, oser parler à son interlocuteur. Une bonne communication demande une prise de conscience. Et pour que quelqu'un prenne conscience des choses, il faut être armé pour que l'autre écoute."

Dans ce créneau exigeant, elle a la confiance de grands noms comme les Pinault qu'elle conseille depuis les années 1990 – "Monsieur Pinault fut mon premier gros client, j'ai grandi avec lui et il m'a appris pas mal de choses." La famille Hermès et d'autres grandes lignées d'industriels, des banques, des institutions culturelles… Image 7 sert une centaine de clients et compte 70 collaborateurs, la plupart issus d'écoles de commerce, de Sciences Po ou de Normal Sup. Souvent, c'est au moment où les entreprises ou personnalités rencontrent un problème, qu'elle est appelée, ce qui fait d'Anne Méaux une experte en communication de crise. Comme dans l'affaire Société Générale et Jerôme Kerviel, la crise Renault-Nissan et Carlos Ghosn ou la bataille entre Hermès et LVMH – "Ça a duré un an, et je peux dire aujourd'hui que c'était un joli souvenir. J'avais dit à Axel Dumas que j'étais triste de les quitter. Il m'a dit: 'Ah non, on ne se quitte plus!'"

La crise, désormais, est devenue une antienne. Les bad buzz, comme on dit, sont légion. Emballement médiatique, déferlante sur les réseaux sociaux, avalanche de commentaire négatifs, lynchage numérique, fuite de données ou de vidéos compromettantes, polémiques en tout genre… Les menaces sont plus diffuses et fragilisent en quelques heures une réputation.

Anne Méaux sourit: "La com de crise existe depuis toujours car il y a toujours eu des crises!" Il n'empêche, ce qui se réglait avant par le silence, les avocats ou les relations publiques a dû se structurer avec la mondialisation, la médiatisation et l'exigence de transparence. "L'évolution, reprend-elle, est que l'image est devenue un asset. Autrefois, beaucoup de patrons considéraient que l'image ne comptait pas. L'image d'un groupe, c'est très important. Les valeurs que porte le groupe, c'est très important."

Cette brillante conseillère assure qu'évoluer dans un monde essentiellement masculin ne lui a jamais posé de problème, considère qu'un socle philosophique et un intérêt pour l'histoire sont de merveilleux alliés stratégiques: "J'ai été très aimée, ça joue aussi l'amour. Et j'avais cette carapace que sont les bonnes notes et être une bonne élève. J'ai été élevée intelligemment par mes parents qui étaient persuadés de l'égalité homme-femme, ce qui n'était pas évident à l'époque." Cependant, son savoir, sa grande expérience et son réseau, elle les met gracieusement au service des femmes. Elle est une membre active de l'association RoseUp pour les femmes touchées par le cancer. "J'ai aidé Céline Lis, une femme exceptionnelle. Ce n'est pas compliqué d'appeler quelques personnes, j'ai les moyens de le faire. On lui a donné aussi un petit coup de main sur le lobbying auprès des parlementaires. Je crois aux actes et aux petits ruisseaux qui font des grandes rivières." Elle a aussi fondé, en 2005, Force Femmes avec la dirigeante Véronique Morali, association qui accompagne les femmes de plus 45 ans au chômage dans leur retour à l'emploi. "Ma mère a vécu cette situation quand mon père est parti. Elle avait une formation d'excellence mais purement intellectuelle. De belles études de latin grec, ça ne vous sert pas beaucoup quand vous avez 50 ans et qu'il faut retrouver du boulot. Je l'ai vue galérer dans des jobs inintéressants, martyrisée par des cons. J'ai dit à Véronique, on ne va pas faire comme les hommes, à Davos, qui font des rapports et qui pensent qu'ils vont sauver le monde. Nous venons de fêter nos 20 ans. C'est une belle association, très efficace. Je vais vous dire, on vieillit beaucoup mieux quand on donne plutôt que lorsque l'on prend."



Balenciaga Rose Dress, Paris, *1967.*

© THE IRVING PENN FOUNDATION / CONDÉ NAST

IRVING PENN L'ŒIL DE LA MODE

Le PHOTOGRAPHE *américain n'a jamais semblé aussi contemporain. L'exposition* PENN & FASHION *révèle comment ses images réalisées pour* VOGUE *ont fait de la photographie de mode un véritable territoire de* CRÉATION ARTISTIQUE.
Par CHARLOTTE BRUNEL.

© THE IRVING PENN FOUNDATION



Bee on Lips, New York, *1995.*



ophistiquée, la mannequin fume sa cigarette et lèche son ongle aussi affûté que sa langue… Un œil injecté de sang ourlé de mascara noir ou un bourdon posant sur une bouche écarlate… Photographiées il y a parfois plus d'un demi-siècle, ces images semblent appartenir à notre époque. Elles résument l'ambition de *Penn & Fashion*, l'exposition que la Maison européenne de la photographie consacre, cet automne, à Irving Penn, grâce notamment aux prêts exceptionnels de la collectionneuse suisse Nicola Erni. "Chaque séance apportait une invention", se souvient l'artiste du cheveu Julien d'Ys, qui collabora de nombreuses années avec le photographe. "Quand je regarde certaines images de beauté actuelles, je me dis qu'il avait déjà tout imaginé. C'était un visionnaire."

Pourquoi raconter aujourd'hui Irving Penn à travers la mode ? Après tout, le photographe est entré dans l'histoire de l'art avec ses portraits de Pablo Picasso, Jean Cocteau ou Truman Capote, ses "Petits Métiers", ses "Indiens quechuas du Pérou" ou ses natures mortes de mégots et ses gros plans de fleurs. Pourtant, c'est dans les pages de *Vogue* que naît le regard qu'il portera ensuite sur tous ses sujets. "Penn était avant tout un créateur", explique Pascal Hoël, commissaire de l'exposition. À une époque où les musées regardaient encore la photographie de mode avec condescendance, "la MEP a très tôt considéré qu'il avait fait de la photo de commande une véritable œuvre d'auteur".

Lorsque le jeune Américain du New Jersey rejoint *Vogue* en 1943, rien ne le destine à devenir l'un des plus grands photographes du XX^e^ siècle. Formé au graphisme auprès d'Alexey Brodovitch puis repéré par le directeur artistique Alexander Liberman, il apporte une culture nourrie du design et des avant-gardes européennes. Ses premières couvertures ne montrent d'ailleurs pas des mannequins mais des natures mortes, où un gant, un sac ou un rouge à lèvres deviennent de savantes compositions graphiques. Bien avant les vêtements, Irving Penn apprend à regarder les objets. "Liberman l'encourageait et le laissait faire ce qu'il voulait", rappelle Pascal Hoël. Portraits, mode, beauté, gastronomie ou voyages : pendant plus de soixante ans, *Vogue* devient un terrain d'expérimentation où Penn façonne son langage photographique.

© THE IRVING PENN FOUNDATION

Black and White *Vogue* Cover (Jean Patchett), New York, *1950.*



Red-Lacquered Lid, New York, *1994*.

L'un des grands mérites de l'exposition est de montrer que ce langage se cristallise lors d'un même voyage à Paris, en 1950. Irving Penn y photographie les collections de Balenciaga, Dior et Jacques Fath. Dans un ancien atelier, il découvre le rideau de théâtre qui deviendra le fond de certaines de ses images les plus célèbres et réalise la série des "Petits Métiers". Ici, les artisans dénichés par Robert Doisneau posent devant le même décor que les mannequins de la haute couture. Une robe Balenciaga et un rémouleur sont photographiés avec la même frontalité.

C'est aussi à Paris qu'il rencontre Lisa Fonssagrives. Danseuse, mannequin, photographe et sculptrice, elle devient bientôt son épouse et sa principale partenaire artistique. "C'était un couple créatif. Dans leur ferme de Long Island, Irving faisait ses tirages pendant que Lisa sculptait", raconte Pascal Hoël. Immortalisée dans la célèbre Harlequin Dress, Lisa n'est pas seulement une muse, elle est la première interprète de ce langage photographique où un fond, une lumière, un corps et un vêtement suffisent à faire image. Car avec Penn, la photographie de mode change de nature. À une époque où les collections sont encore mises en scène dans des décors théâtraux, lui réduit progressivement le dispositif à l'essentiel.

"C'était une vraie rupture. Ne restaient que la personnalité du mannequin et les robes des couturiers", résume Pascal Hoël. Cette épure est pourtant trompeuse. "On pense qu'Irving Penn est classique, à cause du noir et blanc, alors que ses images sont d'une inventivité incroyable", poursuit-il. Derrière leur apparente simplicité se cachent des références à la danse, au surréalisme ou à la peinture, un travail d'une précision extrême sur les gestes, les regards et les matières. Car Irving Penn ne fait pas que photographier un vêtement, il révèle son mystère et son architecture.

À partir de ce moment-là, l'artiste ne modifiera presque plus son langage. Son studio de Manhattan devient le cœur de toute son œuvre. Une douce lumière venue du Nord, un fond gris, quelques panneaux que l'on déplace pour modeler les ombres, un vieux parquet qui craque : de ce dispositif apparemment rudimentaire naîtront certaines des images les plus influentes de l'histoire de la mode. "Pour Monsieur Penn, la photographie était une peinture. Quand je coiffais, j'étais son pinceau. Le maquilleur aussi. Nous construisions ensemble un tableau", raconte Julien d'Ys. Tous ceux qui l'ont connu l'appellent toujours ainsi : Monsieur Penn.

Pascal Hoël garde le souvenir "d'un homme en imperméable gris, très humble, presque surpris que l'on s'intéresse à son travail". Chaque matin, il troque ses vêtements de ville contre un jean et une chemise, son uniforme de travail. Le silence s'impose. "Entrer dans son studio, c'était entrer dans un monde à part. C'était très intime. Il y avait un silence incroyable", se souvient Julien d'Ys. Rien n'est improvisé. Irving Penn observe longuement le mannequin avant de déplacer une main, d'incliner un visage de quelques millimètres. "Il avait sa vision. Moi, je devais toujours me mettre à la hauteur de sa caméra pour comprendre ce qu'il voyait. Parfois, quelque chose semblait étrange à l'œil nu, mais devenait parfaitement juste dans son cadrage."

La direction du modèle tient en deux mots : "See something." Julien d'Ys se souvient du petit geste de la main qui accompagnait presque toujours cette indication, "comme une bénédiction". Penn ne demandait pas une expression, mais une présence. "Il fallait qu'il puisse tirer quelque chose de précieux de la personne qu'il photographiait. Les vêtements passaient après." Julien d'Ys est convaincu qu'une autre présence habitait secrètement le studio. "Je crois qu'il cherchait toujours un peu de Lisa dans les mannequins qu'il photographiait." Après la disparition de son épouse, en 1992, le travail devient aussi une manière de continuer à vivre.

Son exigence confinait à l'obsession. Certaines journées s'achevaient sans une seule photographie. Toute l'équipe pensait avoir réussi une image, Irving Penn regardait longuement le mannequin avant de dire simplement : "Je ne vois rien." La séance s'arrêtait là. Il ne faisait jamais une photographie parce qu'elle était jolie. Cette exigence se prolongeait jusque dans le laboratoire. Déçu par la qualité des reproductions imprimées,

> IRVING PENN *ne demandait pas aux mannequins une* EXPRESSION, *mais une présence.*

© THE IRVING PENN FOUNDATION

le photographe réalisait lui-même ses tirages, perfectionnant notamment le procédé au platine palladium. "Toutes les photographies présentées dans l'exposition ont été tirées par Irving Penn lui-même", souligne Pascal Hoël. Leur profondeur de noir, la subtilité de leurs gris et leur extraordinaire rendu des matières tiennent autant à son travail qu'à celui du tireur. À la fin de sa vie, il ira jusqu'à détruire les images qu'il jugeait indignes de lui survivre.

Les commandes de *Vogue* conduisent Irving Penn bien au-delà des studios new-yorkais. Au Pérou, en Papouasie-Nouvelle-Guinée ou dans le royaume du Dahomey, le magazine lui offre une liberté exceptionnelle. Irving Penn transporte avec lui quelques éléments de son studio – une toile de fond, une lumière maîtrisée –, mais surtout une même exigence de mise en scène. L'exposition révèle ainsi combien la mode fut le point de départ d'une œuvre qui déborde largement la couture et révèle sa curiosité pour les cultures, les gestes et les savoir-faire.

Peu de photographes auront accompagné autant de générations de créateurs. De Cristóbal Balenciaga à Yves Saint Laurent, de John Galliano à Nicolas Ghesquière ou Olivier Theyskens, Penn sait reconnaître les talents qui marquent leur époque. Parmi eux, Issey Miyake occupe une place singulière. Fasciné par ses vêtements architecturaux, il devient l'un de ses plus grands interprètes. Pendant treize ans, le créateur japonais lui envoie directement ses collections à New York. Les photographies repartent ensuite au Japon, où Ikkō Tanaka en fait des affiches devenues iconiques. "Miyake disait qu'il redécouvrait son propre travail à travers les images d'Irving Penn", raconte Pascal Hoël.

Alors que les années 1980-1990 privilégient une photographie de mode plus spectaculaire, Penn paraît un temps appartenir à une autre époque. Anna Wintour tient pourtant à ce que *Vogue* continue de publier son travail. Il signe certaines de ses pages beauté les plus audacieuses : bouches transformées en paysages, coiffures modelées comme des sculptures, maquillages futuristes, personnages étranges où le beau dialogue avec le bizarre. Ces expérimentations, qui semblent aujourd'hui d'une étonnante modernité, rappellent combien Irving Penn regardait toujours un peu plus loin que son époque.

À la fin de sa vie, un petit lit est installé dans un coin du studio. "Lorsqu'il était fatigué, il allait se reposer quelques minutes, puis revenait reprendre la séance. C'était très émouvant", raconte Julien d'Ys. Avant de mourir, Penn lui offrira un morceau de la toile de fond utilisée depuis les années 1950. "Je l'ai encore dans mon atelier à Paris. Chaque fois que je la regarde, je pense à tous ceux qui ont posé dessus." Car ce fragment de toile résume à lui seul plus d'un demi-siècle d'histoire de la photographie.

Qu'en est-il de l'influence d'Irving Penn ? Elle demeure immense. Peter Lindbergh, Paolo Roversi ou Guido Mocafico, qui le citent comme un "maître", prolongeront chacun, à leur manière, son goût pour l'épure, la lumière et les matières. Mais, comme le résume Pascal Hoël, "dès que quelqu'un fait du Penn, on le voit tout de suite". C'est peut-être le privilège des inventeurs que de créer un langage si personnel qu'il devient immédiatement reconnaissable. En faisant des pages de *Vogue* un territoire d'expérimentation artistique, Irving Penn n'a pas seulement transformé la photographie de mode. Il lui a donné une profondeur et une dimension intemporelle qui continue, aujourd'hui encore, d'inspirer notre regard.

Penn & Fashion, *à la Maison européenne de la photographie, à Paris.*
Du 30 septembre 2026 au 17 janvier 2027.
Autres expositions en parallèle de celle de la MEP :
Irving Penn, *à la galerie Thaddaeus Ropac Paris Marais.*
Du 7 novembre 2026 au 30 janvier 2027.
Remember Me, *à la Bourse de Commerce, à partir du 7 octobre.*

> *L'*EXPOSITION *révèle combien la mode fut le point de* DÉPART *de l'*ŒUVRE *d'Irving Penn.*

© THE IRVING PENN FOUNDATION



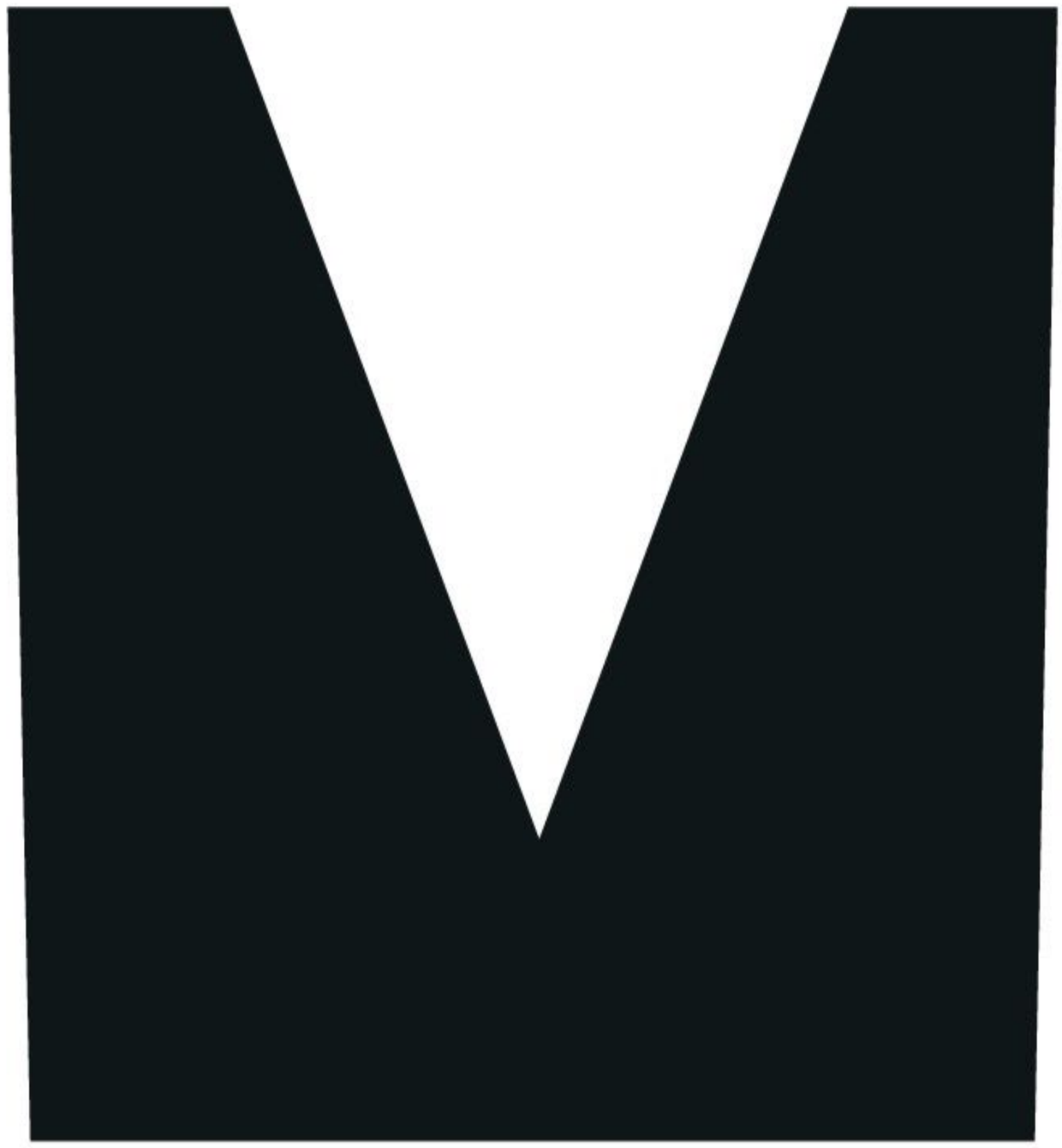
Aphrodisiacs, New York, *1997.*

MONSIEUR PENN ET MOI

Au début des années 2000, NICOLAS GHESQUIÈRE *croise la route d'*IRVING PENN. *Le photographe réalise son portrait, puis l'invite à imaginer une silhouette pour Cate Blanchett. De cette* RENCONTRE *naît une* ADMIRATION *durable. Collectionneur de ses œuvres, le directeur artistique des collections Femme de Louis Vuitton revient sur l'*INFLUENCE *du* MAÎTRE *américain, dont le regard continue de nourrir son travail de créateur.*
Propos recueillis par CHARLOTTE BRUNEL.



Balenciaga Baroque
Jacket (by Ghesquière),
New York, *2005*.



ous avez rencontré Irving Penn au début de votre carrière. Quel souvenir gardez-vous de ce premier échange ?

C'était en 2001 dans le cadre d'un sujet pour *Vogue US*. Je connaissais évidemment le travail d'Irving Penn et sa réputation d'exigence. Il photographiait très peu de directeurs artistiques et, avant d'accepter de me tirer le portrait, il avait souhaité me rencontrer. J'étais impressionné. Il y avait chez lui une élégance, un charisme, mais aussi une grande curiosité. Nous avons parlé de Paris, de sa femme Lisa Fonssagrives, des lieux qu'il aimait lorsqu'il y séjournait. Le courant est passé très naturellement. À un moment, il m'a complimenté sur mon col roulé avant de me raconter que les siens, en soie d'un délicat gris-vert, lui étaient envoyés chaque année par Issey Miyake. Ce détail avait beaucoup impressionné le jeune créateur que j'étais car leur collaboration était mythique.

Comment se déroulait une séance de portrait avec lui ?

Monsieur Penn a placé une petite tablette devant moi et m'a fait prendre cette pose : les bras croisés, presque pensif, avec le regard très présent. Je me souviens aussi de son appareil à chambre qui est tombé pendant le shooting. Tout le monde est sorti. Le studio était minuscule, à peine une dizaine de mètres carrés. Nous sommes restés seuls une vingtaine de minutes. Il me parlait, voulait que je continue à lui raconter Paris, c'était bouleversant. Aujourd'hui, je mesure la chance que j'ai eue.

Qu'a saisi Irving Penn de vous dans cette image ?

Ce portrait a, d'une certaine manière, défini mon image. Beaucoup de photographes, par la suite, ont essayé de me faire reprendre cette même pose. Je crois qu'Irving Penn a capté en moi un certain romantisme, mais aussi la détermination que j'avais au début de ma carrière, cette envie de montrer au monde qu'on porte un regard différent. Je l'ai toujours vu comme un portrait assez étrange plus littéraire que vraiment mode.

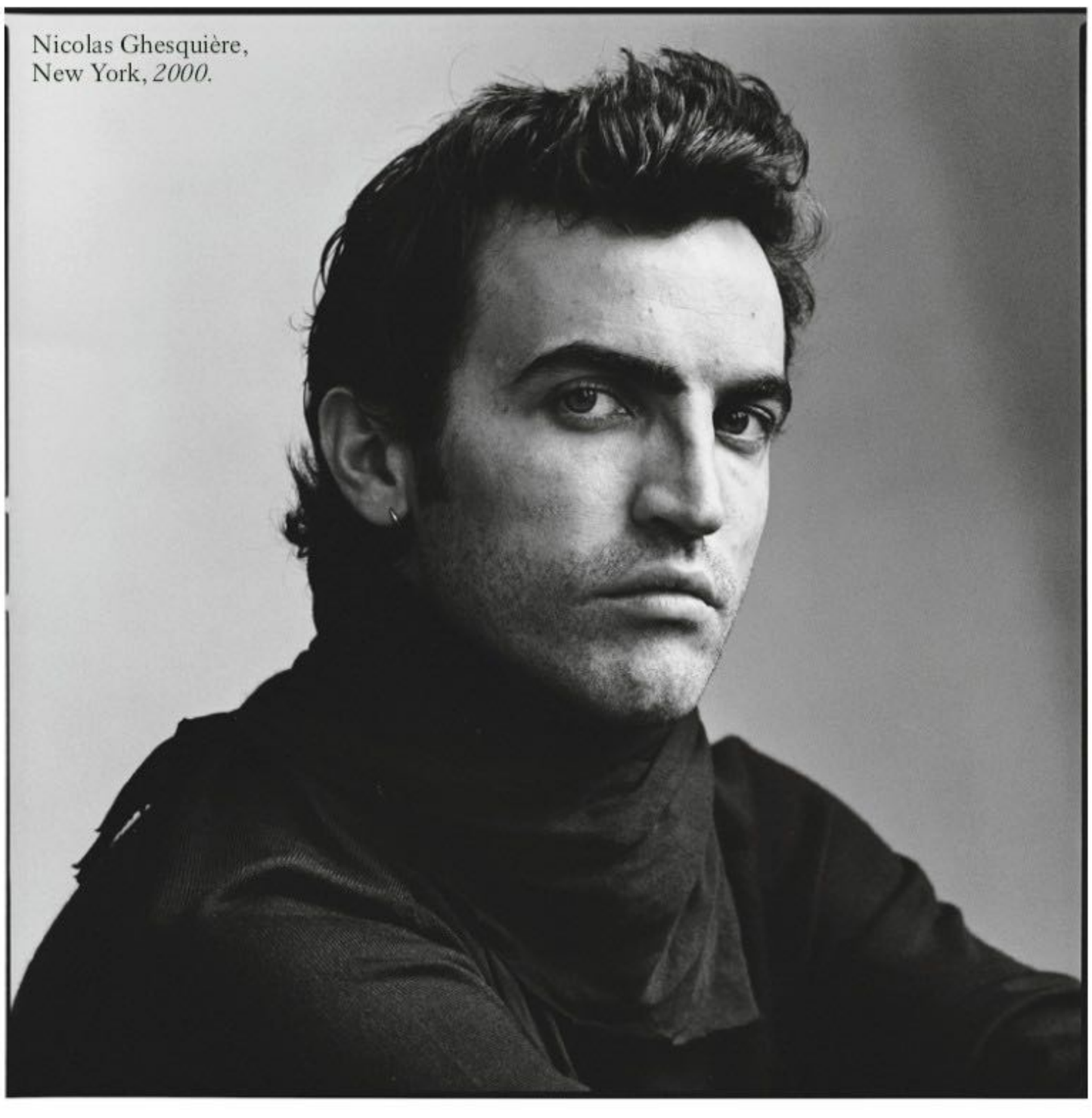
Racontez-nous votre collaboration avec Irving Penn autour du portrait de Cate Blanchett.

En 2007, Anna Wintour m'appelle : Irving Penn veut photographier Cate Blanchett en Élizabeth I^re^, mais les costumes du film ont disparu. Il me demande alors de les recréer. Le défi était immense : être à la hauteur de deux monstres sacrés alors que je n'avais jamais conçu de costume historique. Cette expérience a d'ailleurs profondément marqué mon travail. Elle m'a fait comprendre que le costume pouvait sortir des musées pour entrer dans une garde-robe contemporaine. Avec les ateliers Balenciaga, nous réalisons une robe spectaculaire mais je peinais à retrouver la délicatesse de la fraise du portrait d'Élizabeth I^re^ peint par George Gower. Un jour, en achetant un croissant, j'ai pensé aux papiers blancs des pâtisseries. L'idée a enchanté Irving Penn et la fraise a finalement été entièrement réalisée en papier découpé. Il poussait toujours la création plus loin. Même ses photographies de maquillage étaient de véritables œuvres d'art.

Que dit cette série avec Gemma Ward sur la manière dont Penn photographiait la mode ?
Il serait difficile de ne retenir qu'une seule chose car c'est un tout très pictural. Mais il y a chez Irving Penn une recherche de la matière absolument fascinante. Que ce soit dans ses natures mortes, ses portraits ou ses photographies de mode, on peut presque toucher ses images. Son gris est mythique : ce n'est pas un gris plat, c'est une matière, une lumière. Pour quelqu'un comme moi, qui dessine des vêtements et travaille les textures, c'est extraordinaire de voir son travail traversé par le regard de Penn. Pour cette série, au final, il n'a photographié que deux silhouettes de la collection, il voulait des pièces exclusives, créées uniquement pour ces images. Je lui envoyais des croquis et nous échangions sur chaque look. Je trouve qu'il a magnifiquement magnifié les vêtements par la lumière.

Vous collectionnez les photographies d'Irving Penn. Quelle est celle à laquelle vous revenez toujours ?
J'ai commencé à acquérir ses photographies après notre rencontre en 2001. Je collectionne surtout ses natures mortes : les reptiles, les squelettes, les cigarettes, mais aussi les images qu'il a réalisées pour les pages cuisine de *Vogue*. Je les trouve magnifiques. J'ai eu un véritable coup de foudre pour Irving Penn. Pour moi, il incarne une forme de perfection. Regarder ses photographies me rassure. J'ai l'impression d'avoir un chef-d'œuvre sous les yeux. Je ne m'en lasse jamais car elles ont une profondeur incroyable. L'image à laquelle je reviens toujours est celle de Cate Blanchett. Elle est devenue une sorte de portrait de famille. Et puis, il y a mon portrait. Je ne suis pas quelqu'un qui accroche ce genre d'image chez lui, mais cette photo d'Irving Penn fait partie de ma vie. Elle me rappelle la chance de l'avoir rencontré et tout ce que ce métier peut offrir de plus beau.

En quoi son regard continue-t-il d'accompagner votre travail de créateur ?
Il ne se passe pas une saison sans qu'une photographie d'Irving Penn apparaisse sur mes moodboards. Une texture, une broderie, une silhouette, ses fleurs tellement magiques… Son œuvre continue de nourrir mon regard. J'aime aussi l'élégance de ses portraits : on regarde Truman Capote et on a envie de retrouver ce tweed, cette matière. Pour moi, Irving Penn restera une source inépuisable d'inspiration. C'est un très très grand artiste.



Nicolas Ghesquière,
New York, *2000*.

© THE IRVING PENN FOUNDATION

TRACEY EMIN

*Longtemps enfermée dans son image d'*ARTISTE *scandaleuse,*
Tracey Emin est aujourd'hui CÉLÉBRÉE *par le Tate*
et ANOBLIE *par le roi d'Angleterre. À 63 ans, après avoir frôlé la mort,*
elle raconte comment la PEINTURE *est devenue le lieu de sa* RENAISSANCE.
Par JUDITH BENHAMOU. *Photographe* JUERGEN TELLER.

L'HÉROÏNE



Tracey Emin *porte une robe longue en soie Time to Act, collection automne-hiver 2015 Unisexe,* VIVIENNE WESTWOOD.

ongtemps, de la super star de l'art britannique Tracey Emin, le monde a vu le scandale, les cris, les douleurs et les pleurs. Dans un pays de tradition si prude, la vie intime de l'artiste qui osait tout montrer, cachait finalement son œuvre. Son viol, son avortement, sa fausse couche ou tout simplement la liste de ses amants… Les médias ne parlaient que de cela. Mais avec le temps, Tracey a pris une autre place, pour devenir une véritable héroïne. À l'aide de la photo, la vidéo, les installations, les broderies, le dessin et la peinture, elle a rompu, bien avant la vague #MeToo, le silence alors pratiqué par nombre de femmes victimes. Mais surtout, chez elle, l'intimité est la matière première du travail plastique. Depuis les années 1990, la jolie jeune fille de Margate, une station balnéaire populaire du Kent, a fait bien du chemin. Celle qui est née d'un père chypriote d'ascendance africaine et d'une mère d'origine gitane, a été anoblie en 2025 par la grâce du roi d'Angleterre. Mais un grave cancer l'a aussi frappé. Elle en a réchappé de justesse et il l'a considérablement affaiblie physiquement. Aujourd'hui, notre conversation se déroule en visioconférence en direct depuis son lit alors qu'elle prépare une exposition à Paris à la galerie White Cube Paris, en octobre, et que sa magistrale rétrospective qui se déroule à la Tate Gallery de Londres enregistre un grand succès.

Hier, j'étais à Londres et j'ai vu l'exposition *Frida: The Making of an Icon*, au Tate Modern. On voit une superbe photo de vous datée de 2000 habillée et maquillée en Frida. C'est comme une prémonition car vous vous étiez déjà dans un lit. Que pensez-vous de Frida Kahlo ?

C'est une photo de Mary McCartney. C'est vrai, maintenant je suis presque tout le temps au lit. Quand j'étais jeune, j'adorais Frida Kahlo. Jusque-là tous les artistes croisés dans l'histoire de l'art que j'admirais étaient des hommes. Elle, elle était si différente. Mais en y regardant de plus près, son amour pour son ancien professeur, plus âgé… Je n'aimais pas cet aspect. Mais je me demande quelle était vraiment sa réalité au-delà de tout ce qu'elle a enduré : ses accidents, son alcoolisme pour supporter la douleur, le fait qu'elle ait couché avec toutes les personnes de pouvoir qui passaient au Mexique… Je ne pense pas qu'elle était vraiment heureuse.

Juste en face de cette exposition, au Tate Modern, il y a la rétrospective qui vous est consacrée. Harry Weller, votre fidèle collaborateur, qui a notablement contribué à la curation du show, m'a dit qu'il voulait montrer que vous êtes une vraie peintre. Vous en pensez quoi ?

Quand je suis allée voir l'exposition, j'ai d'abord pensé qu'il y avait trop de peintures. Et après avoir décidé du titre *Second Life*, montrer autant de peintures a pris tout son sens. Je pense que Harry a raison. La peinture est la priorité. Entre 1987 et 1989, je suis allée au Royal College of Art et j'ai fait un master en peinture. J'ai réalisé de très grandes peintures à l'huile qui étaient figuratives. Puis quand j'ai quitté le College, je suis tombée enceinte et je ne supportais plus l'odeur de la peinture à l'huile. J'ai arrêté de peindre jusqu'en 1999, j'ai recommencé à faire de petites gouaches à partir de là. La première fois que le public a revu mes peintures en grand format, c'était en 2017, chez Xavier Hufkens, à Bruxelles.

Il est important de noter que vous avez inventé un genre en peinture, entre abstraction et figuration.

Oui, j'ai laissé cette empreinte. Quand j'étais plus jeune, au Royal College of Art, ma peinture se situait quelque part entre celle d'Edvard Munch et celle des fresques byzantines. Une peinture à l'huile créée avec lenteur. Je ne pensais pas que j'étais arrivée à un accomplissement. Ça n'était pas complètement moi. Maintenant, les peintures que je fais, c'est vraiment moi.

Depuis quand pouvez-vous dire : "Ma peinture, c'est vraiment moi" ?

En 2016, ma mère est morte. J'ai pris une année sabbatique sans photo, sans interview, sans exposition. Je l'ai passée dans le sud de la France, à peindre. C'est là qu'a eu lieu l'avancée décisive.

Comment commencez-vous une peinture ?

D'abord, je dois attendre et attendre encore. Je suis dans le studio. Ensuite, je prends mon courage à deux mains, je mélange une couleur et je me pose en face du tableau. D'une manière ou d'une autre, je mets quelque chose sur la toile. Mais je ne sais jamais de quoi il va s'agir. Ça peut être une large trace de pinceau et toute la peinture qui coule. Ça peut être un grand dessin de femme, moi, ou la forme d'un pont. La dernière fois que j'ai peint un tableau, j'ai pensé à l'époque où j'étais petite fille. Nous avions un hôtel. Et je me suis souvenue de cette chambre bleue. Mais ça peut évoluer d'une tout autre manière. Et quand je commence vraiment à peindre, je suis tellement heureuse. Je me dis : "Mais pourquoi je n'ai pas commencé avant ?" Mais je sais pourquoi j'ai attendu. Dans la vie, on ne peut pas être créative tous les jours. Je ne peux pas produire à la chaîne. Je ne fais pas quelque chose. Je sens quelque chose. En fait, quand tu fais et que tu sens quelque chose en même temps, il y a une sorte de résistance en toi qui secoue. Cette pression est difficile à vivre, spécialement aujourd'hui physiquement. Je ne suis plus très forte. Je pense que lorsque j'étais plus jeune, j'avais peur de la peinture. Quand vous faites une chose inédite, vous êtes vraiment responsable. J'essaie d'expliquer ce sentiment aux gens.

C'est comme avoir le meilleur sexe au monde quand vous êtes vraiment amoureux. C'est être dans un autre état. Alors, le tableau revient vers soi, et c'est comme une explosion. Évidemment, certaines peintures sont meilleures que d'autres. Mais tu sens quand tu y es arrivé.

D'une certaine manière, il s'agit d'une expérience spirituelle?
Totalement.

Avant même celle au Tate Modern, dans l'exposition au Palazzo Strozzi de Florence qui vous était consacrée en 2025, on sentait que votre travail était empreint d'une espèce de passion chrétienne, quelque chose comme dans les tableaux anciens, sur l'idée du martyr.
Oui, mais je ne suis pas chrétienne. J'ai souffert, n'est-ce pas? Nous souffrons tous. Mais nous ne nous exprimons pas toujours et nous ne trouvons pas tous une solution. Nous nous retrouvons piégés. Moi, j'utilise mon art comme une solution cathartique pour me permettre de vivre et d'aller mieux.

Toutes les peintures vous permettent d'aller mieux?
Non. Pas toutes. Vous savez, à l'exception de mes premières peintures au Royal College of Art que j'ai toutes détruites à l'aide d'une masse, je n'ai jamais rien détruit. J'ai tout gardé de ces vingt dernières années. Si la peinture est vraiment mauvaise, je repasse une couche et une autre et une autre. C'est pourquoi certaines sont particulièrement lourdes. Je repeins aussi les choses que j'écris. Et la galerie me dit: "Un collectionneur voudrait savoir ce qui est écrit dessous." Je réponds que je n'en ai aucune de putain d'idée!

Pour la fête des pères, vous avez posté une photo très touchante de votre père sur Instagram.
Oui, mon père a longtemps été alcoolique. J'ai vécu des choses vraiment dures dans la vie mais je pardonne beaucoup de gens. Je ne simule pas. Je leur pardonne vraiment même si je n'oublie pas. Je vais de l'avant sinon je n'aurais rien fait de ma vie. J'étais tellement en colère. C'est, je crois, ce qui m'a permis de surmonter le cancer. Je devais me pardonner à moi-même aussi

Vous devez vous pardonner quoi?
Eh bien, la boisson, la cigarette, ma nature autodestructrice, le manque de respect pour moi-même. J'étais en pilote automatique sans jamais me demander pourquoi je faisais les choses. J'aurais dû prendre davantage soin de moi.

C'est la première fois que je vous entends parler ainsi.
Oui, je parle rarement de cela. Normalement, je m'exprime plutôt sur la maladie et ses effets mentaux et physiques. J'accuse certains handicaps aujourd'hui. Mais je vais de l'avant.

On a parlé de votre père. Et votre mère, quel rôle a-t-elle joué?
Ma mère était brillante. Elle n'était pas la meilleure en tant que mère mais elle était excellente pour être elle-même. Elle savait être elle-même! Elle adorait mon frère et moi, mais ne nous donnait aucune limite. Ne pas avoir à aller à l'école, ne pas avoir à se laver les dents, avoir des relations sexuelles à 13 ou 14 ans... Il faut dire qu'elle n'était pas beaucoup à la maison. Mais elle était mère célibataire, et devait beaucoup travailler pour nous. C'était dans les années 1960 et mon père était marié par ailleurs.

Parlons maintenant de vous et de la France. Il y a une œuvre exceptionnelle de vous, près d'Aix-en-Provence, à Château La Coste. Vous avez aussi exposé au musée d'Orsay, vos dessins en dialogue avec ceux de l'institution en 2019.
Je suis très excitée à l'idée de montrer mon travail en France. L'exposition du musée d'Orsay était petite. J'aurais adoré que mon exposition du Tate Modern voyage à Paris. En France, personne ne me connaît sauf lorsque je suis à la gare du Nord et qu'il y a des Anglais. La France pourrait être ma seconde maison. J'ai une propriété dans Le Lavandou, au milieu d'une réserve naturelle. Je suis tellement heureuse lorsque je suis là-bas.

Vous avez, semble-t-il, un projet d'exposition de sculptures publiques qui n'est pas encore dévoilé.
Oui, ça va être fabuleux. Trois sculptures de bronze vraiment grandes. C'est phénoménal. Les gens disent toujours qu'en matière de sculpture, je suis influencée par Louise Bourgeois. Mais ce qu'elle m'a appris, c'est que le format soit petit ou très grand, il faut travailler à la taille qui te convient. Jusque-là, les grands formats étaient réservés aux hommes. Louise Bourgeois a vraiment changé cela. Et ses sujets étaient dans son approche, en termes psychologiques, très féminins. D'ailleurs, quand j'ai commencé la sculpture, j'ai travaillé avec la fonderie qu'elle utilisait elle aussi à New York. La connaître à la fin de sa vie a été un véritable cadeau pour moi.

Dans le même temps, à la galerie White Cube Paris vous allez montrer des peintures?
Oui, un ensemble de petits formats sur lequel je travaille depuis deux ans. Cet espace à Paris est intime. Je ne travaille jamais en vue d'une exposition. J'ai un groupe d'œuvres et je les rassemble, je trouve un titre et je les montre.

Si on résume les événements récents, vous avez une exposition au Tate Modern, un fait rarissime pour un artiste vivant, vous allez avoir bientôt une exposition au Louisiana Museum of Modern Art, au Danemark, vos tableaux sont dans les plus grands musées américains, vous avez été anoblie par le roi. Votre succès est énorme.
J'ai beaucoup travaillé pour cela. J'ai 63 ans. Même si rien n'est jamais acquis, c'est l'âge auquel on peut apprécier ces choses et se sentir bien. Au Tate, je peux voir comment mes idées ont évolué. Je peux tirer un trait et commencer la prochaine phase de ma vie.

> *Avant, je n'étais pas arrivée à un* ACCOMPLISSEMENT. *Maintenant, les peintures que je fais, c'est* VRAIMENT MOI.



Tracey Emin *porte un blouson aviateur en crêpe de Chine, vers 2003, un tee-shirt en coton Andreas Kronthaler, collection printemps-été 2018, et une jupe en coton Everything Is Connected, collection printemps-été 2014,* VIVIENNE WESTWOOD.

4_119877641



TRACEY EMIN/DACS.
PHOTO ASSISTANT: FELIPE CHAVES. POST-PRODUCTION: LOUWRE ERASMUS

Tracey Emin *porte une robe en maille de laine Le Flou Taille, collection automne-hiver 2003,* VIVIENNE WESTWOOD. *Elle pose devant une œuvre à l'acrylique sur toile, dont le titre n'a pas encore été choisi, dans son atelier.*

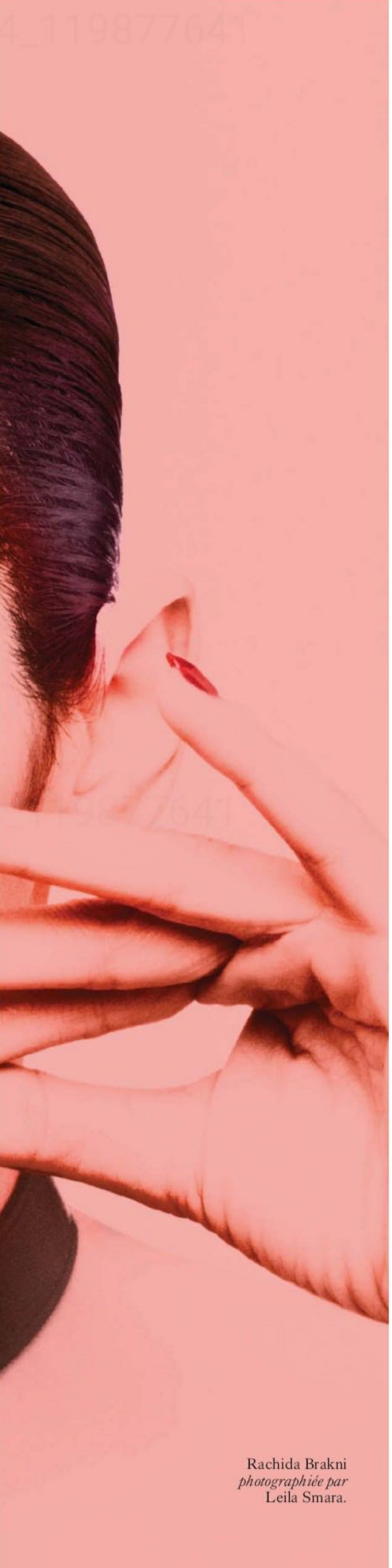
Réalisation Andreas Kronthaler. *Partenaire créative de Juergen Teller* Dovile Drizyte.

LA PART DE SOI



LEILA SMARA

Par Sylvia Jorif avec Julie Ackermann, Julie Le Minor, Isabelle Lortholary, Lolita Mang, Alexandre Marain, Sophie Rosemont



Rachida Brakni *photographiée par* Leila Smara.

À l'occasion de la parution de LA PART ABSENTE, RACHIDA BRAKNI *revient sur son parcours, ses origines et son besoin d'*ÉCRIRE. *Par* ISABELLE LORTHOLARY.

Actrice – élève du Conservatoire et ancienne sociétaire de la Comédie-Française –, chanteuse et écrivaine, Rachida Brakni publie *La Part absente*, un roman aux accents autobiographiques sur les origines et l'identité. Avant qu'on la retrouve dans la série *Baron noir*, sur scène en novembre et en chanson avec un deuxième album en 2027.

Deux ans après *Kaddour*, qui évoquait la mort de votre père, de quoi est né ce nouveau roman, *La Part absente* ?

D'abord d'un vide abyssal ressenti après l'écriture de *Kaddour*. Jusqu'alors, je m'étais interdit d'écrire, c'était presque un geste transgressif – sans doute parce que mes parents étaient illettrés. Ce n'est pas un hasard si je suis devenue comédienne : interpréter des personnages permet d'échapper à l'assignation que votre physique et votre nom imposent et, à défaut d'écrire, je m'emparais des mots des autres. Au fond, j'ai longtemps été une écrivaine contrariée qui a dû passer par le jeu. Mais *Kaddour* a ouvert une porte.

Votre héroïne francise son prénom algérien Karima en Karina. Avez-vous été tentée de le faire ?

Oui, mais je n'ai pas franchi le pas. Cela aurait été comme couper une lignée, renier mes parents et leurs origines en même temps que les miennes, ce qui arrive précisément à mon personnage. J'étais encore à l'école maternelle quand j'ai éprouvé ce désir, lorsque tous les matins, la maîtresse, en écrivant la date au tableau, précisait quelle fête et quel prénom allait avec. Moi, je n'étais pas fêtée, ce qui est très frustrant pour une enfant. Alors, un jour, j'ai pris un calendrier pour choisir un prénom et jeté mon dévolu sur… Edwige !

Qu'est-ce qui vous plaisait dans ce prénom peu banal ?

Justement qu'il soit énigmatique et corrélé à rien – je ne connaissais évidemment pas encore l'existence de la comédienne Edwige Feuillère. C'était donc une surface totalement vierge sur laquelle je pouvais me projeter. Il m'est souvent arrivé de penser que les choses auraient été plus simples pour moi si je m'étais appelée Edwige ou Nathalie plutôt que Rachida. Un prénom, bien plus qu'une carte d'identité, définit une origine sociale et raciale, c'est à la fois une géographie, une histoire. S'appeler Rachida ou Karima, c'est sans cesse être renvoyé à ses origines.

"Condamnée à un exil intérieur", écrivez-vous encore à propos de votre héroïne : n'est-ce pas le cas de tous les immigrés ?

Je crois. Avec ce sentiment de trahir son pays d'origine, sans pour autant jamais faire complètement partie de celui qui vous accueille et chez qui il y a toujours quelque chose de l'ordre de la suspicion. Je me souviens très bien comment, enfant, dans le regard des autres, je n'étais pas considérée comme française. Mais quand j'allais en Algérie pendant les vacances, je n'étais pas non plus considérée comme algérienne.
Des deux côtés, une immigrée : c'est quelque chose qui peut être difficile à vivre.

Avez-vous eu le sentiment qu'il vous faudrait apprendre à jouer avec les mauvaises cartes, comme le dit votre héroïne ?

Bien sûr ! Cela a conditionné mon rapport au travail et à l'exigence – mon horreur de la médiocrité. Fille d'immigrés, on est obligée à la perfection. Depuis toute petite, je bosse. Avec, toujours à la lisière de la pensée : je vais leur prouver. L'orgueil, quand il est bien placé, est une vertu.

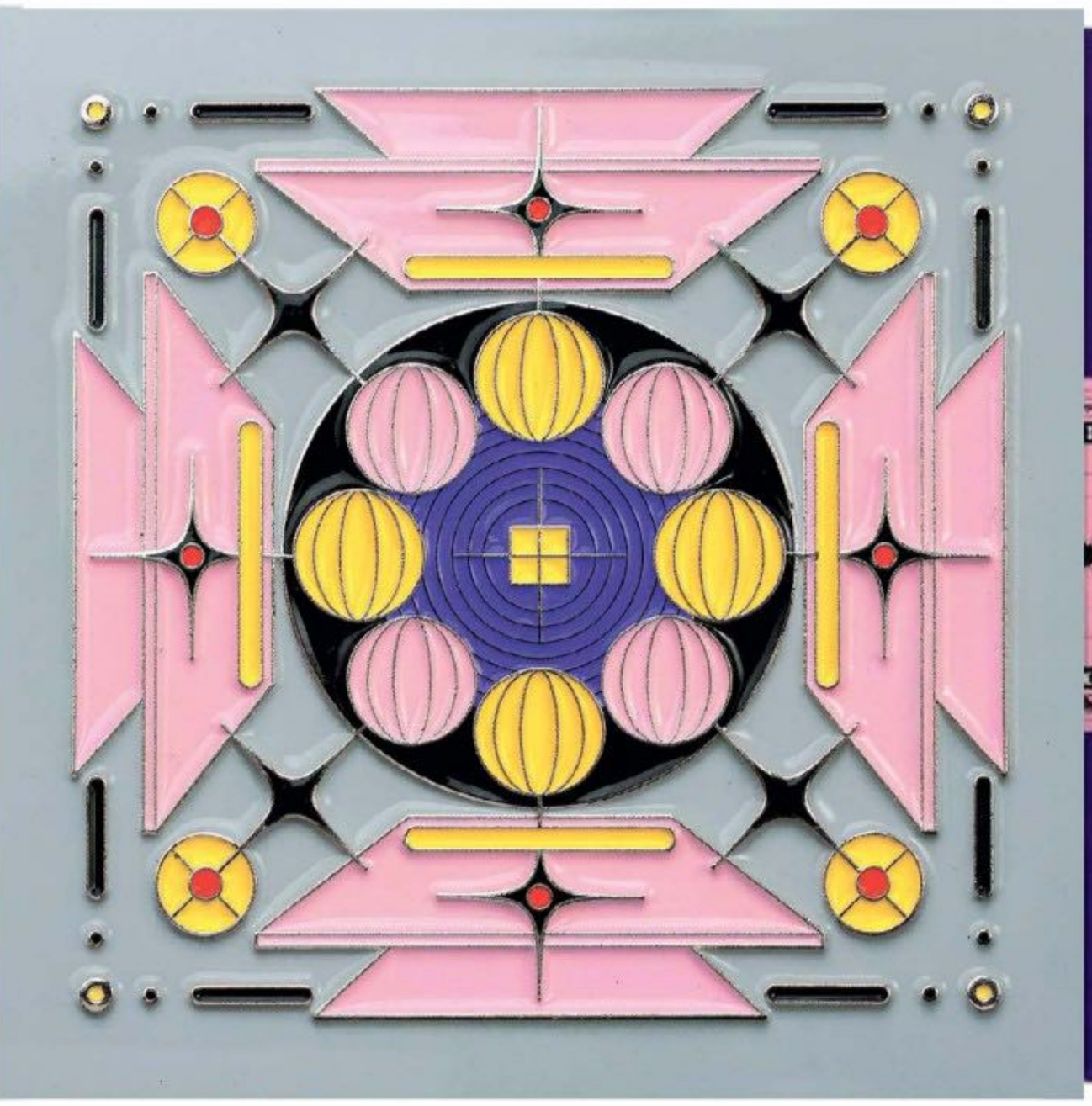
Votre livre est l'occasion de revenir sur la violence de l'histoire algérienne. Faut-il y lire un appel au devoir de mémoire ?

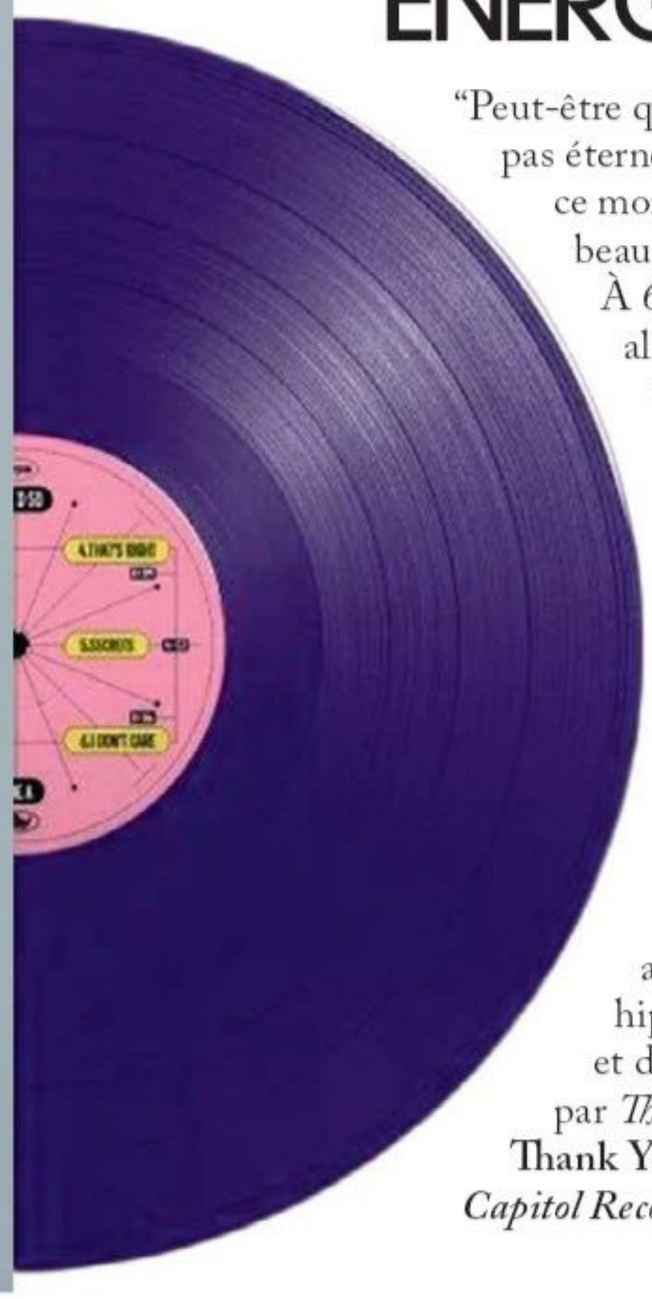
On le constate partout dans le monde : quand un peuple se coupe de son histoire ou tente de la maquiller, cela gangrène. Un peuple se grandit quand il est nourri de son passé. L'Algérie et son combat pour l'indépendance est une histoire française.

Entre le théâtre, le cinéma, la télévision et l'écriture : où votre cœur balance-t-il ?

Je peux vivre sans le cinéma, qui sait être un milieu terrible pour les femmes qui prennent de l'âge. C'est différent au théâtre. Je commence les répétitions de *Médée/s*, dans une mise en scène de Louise Vignaud, à partir du texte d'Euripide – une Médée qui serait une femme d'aujourd'hui et déconstruit le mythe de sorcière et barbare. Cela me réjouit ! Le texte est bouleversant – à se demander si Euripide n'était pas une femme. Je prépare également un deuxième album avec Gaëtan Roussel. Et je continue à écrire…

La Part absente, ***de Rachida Brakni. Stock, 240 pages.***





ÉNERGIE VITALE

"Peut-être que cela ne durera pas éternellement, mais en ce moment, je m'amuse vraiment beaucoup", nous dit-il. À 60 ans, Michael Diamond, alias Mike D du cultissime trio new-yorkais Beastie Boys, reste ému en évoquant la disparition de son camarade Adam Yauch. Mais il a retrouvé l'énergie vitale que lui a toujours apportée la musique grâce à son premier album solo. Il était temps ! Et ça valait la peine de patienter au vu du mélange de hip-hop, d'electro ravageuse et de punk abrupt proposé par *Thank You*. (S.R.)

Thank You, ***de Mike D.***
Capitol Records. Sortie le 28 août.



Tee-shirt "Mona who ?"

MOTS AU MUSÉE

"En abordant cette collaboration, je n'ai évidemment pas pu m'empêcher de penser à la *Mona Lisa* de Duchamp et à son œuvre *L.H.O.O.Q.*" Thomas Lélu au Louvre, c'est inviter ses jeux de mots, ses aphorismes absurdes et ses post-it impertinents dans le plus grand musée du monde. Un joyeux dialogue entre l'institution et l'artiste où l'on retrouve ses inscriptions au stylo-bille sur une minicollection d'objets, du tee-shirt au tote bag, casquette et ensemble de papeterie. "Mona Who?" "All you need is Louvre." "Look at me I am a Masterpiece"… Autant de bons mots à arborer au musée. (S.J.)

À partir de septembre à la Librairie-Boutique du Louvre et sur Boutique.louvre.fr

© CAN CAN PRESS / © THEO LE FOLL

KIKO

MILANO

THE KIKO SHOW

KIKOCOSMETICS.COM

KIKO

MILANO

3D HYDRA LIP GLOSS

Chinook (Salmon, Saumon), *bronze d'Harumi Klossowska de Rola, 2024.*

LA MÉMOIRE DU TEMPS

De la matière qui conserve la mémoire du temps, tel est le credo de Harumi Klossowska de Rola, qui s'est forgé une voie singulière entre joaillerie et sculpture. Fille des peintres Balthus et Setsuko Ideta, l'artiste suisse dévoile une exposition à la Villa Kérylos, joyau architectural inspiré de la Grèce antique, suspendu face à la Méditerranée, où se révèlent ses créatures organiques en bronze, albâtre et bois précieux. Des totems, souvent inspirés du bestiaire, qui puisent leur souffle dans les croyances animistes, les mythes antiques et le monde vivant, donnant naissance à des œuvres d'une profondeur sensible. (J.L.M.)

Harumi Klossowska de Rola, ***à la Villa Kérylos, Beaulieu-sur-Mer, jusqu'au 21 septembre.***

© ADRIEN DIRAND

L'HISTOIRE À PORTÉ D'ART

Lorna Simpson: Third Person est l'exposition à ne pas manquer à Venise pendant la Biennale d'art. À Punta della Dogana, les œuvres conceptuelles de l'artiste afro-américaine, née et installée à Brooklyn, dialoguent avec l'architecture brute de l'édifice. "Lorna Simpson a débuté au milieu des années 1980 en s'appuyant sur la photographie et le film", rappelle Emma Lavigne, directrice générale et conservatrice générale de la Pinault Collection. Depuis, sa pratique s'est enrichie de la peinture, de la sculpture et du collage pour questionner les notions de représentation, d'identité noire et de mémoire à travers une démarche profondément engagée. À partir d'images d'archives, dont certaines puisées dans *Ebony* et *Jet*, des magazines inhérents à la culture noire américaine, elle déconstruit les récits et propose de nouvelles lectures du passé. "L'histoire s'écrit partout, à chaque instant. Sa portée, sa présence et notre capacité à comprendre le présent comme l'avenir reposent sur notre volonté d'affronter, avec lucidité, des vérités difficiles et terrifiantes", explique Lorna Simpson. Réunissant une cinquantaine d'œuvres, dont plusieurs créées spécialement pour ce show, l'exposition met notamment en lumière la sculpture *Woman on Snowball* (2018), un autoportrait symbolique selon Emma Lavigne, ainsi que la célèbre série *Ice*. Elle présente aussi l'œuvre *Three Figures*, réalisée à partir d'une photographie de manifestants afro-américains pris sous les jets d'eau à haute pression utilisés par la police lors des mobilisations pour les droits civiques dans les années 1960. (A.M.)
Lorna Simpson: Third Person, ***parrainé par Bottega Veneta, Punta della Dogana, Venise, jusqu'au 22 novembre.***

Lorna Simpson *photographiée par* Grace Ahlbom.

GRACE AHLBOM

Le style commence ici



MAXI·COSI®

Gustave L'EXUBÉRANT

Il est le premier à avoir collectionné Van Gogh, à exposer Picasso, à faire connaître Redon ou Matisse et à créer chez lui, en plein cœur de Paris, un musée Gauguin, riche de 200 œuvres. Tous les artistes et grands collectionneurs de l'époque se pressaient chez lui. Lui, c'est Gustave Fayet (1865-1925), collectionneur passionné et visionnaire, mais aussi créateur fécond: Paul Poiret, Jacques Doucet et Jeanne Lanvin ne juraient que par ses papiers peints, tapis, tissus et céramiques. Mécène formidable, Fayet était aussi peintre, aquarelliste et décorateur, incarnant à merveille cette génération pour laquelle l'art devait irriguer la vie – pour laquelle l'Art nouveau puis l'Art déco étaient une raison d'être autant qu'une manière de vivre. De lui, son ami André Suarès disait: "Il a tout fait avec art." Né dans une famille aisée de Béziers, généreux jusqu'à l'opulence, l'homme était autant d'affaires que d'art: rachetant des lieux de patrimoine dans sa région natale – dont l'abbaye de Fontfroide, près de Narbonne, qui fut l'une de ses résidences – pour les transformer en lieux d'exposition, ou offrant de magnifiques propriétés à ses amies ou à ses maîtresses. La rétrospective que lui consacre la Fondation Vuitton réunit à la fois 250 œuvres de son incroyable collection (10 tableaux de Vincent Van Gogh, 78 œuvres de Paul Gauguin, 88 d'Odilon Redon, mais aussi des peintures et pastels d'Edgar Degas, Paul Cézanne, Henri de Toulouse-Lautrec, Pierre-Auguste Renoir, Berthe Morisot, Paul Signac, Pierre Bonnard, Édouard Vuillard et Henri Matisse) et 325 de ses propres créations, pour la plupart jamais montrées au public (des céramiques, des aquarelles sur papier buvard, des pastels et gouaches, des peintures et 18 livres illustrés). Une plongée dans l'univers d'une icône de l'art moderne sortie de l'oubli, qui écrivait encore, peu de temps avant de mourir: "Plus de lignes géométriques, plus de symétrie, plus de bouquets de fleurs se répétant […] mais de la fantaisie. Nous n'en mettrons jamais assez, de la fantaisie, dans nos œuvres." (I.L.)

Gustave Fayet, Collectionneur – Créateur. Icônes de l'art moderne, *à la Fondation Vuitton, du 9 octobre 2026 au 8 mars 2027.*

Aquarelle sur papier
Mise en carte G21,
de Gustave Fayet, 1920-1925.



Ce n’est pas parce que c’est votre moitié qu’il faut faire **moitié-moitié.**

Écoutez Femmes d’Actions,
le podcast qui explore et repense
la place de l’argent dans le couple.

fortuneo BANQUE

J’aime ma banque

Document publicitaire. Fortuneo est une marque commerciale d’Arkéa Direct Bank. Arkéa Direct Bank, Société Anonyme à Directoire et Conseil de Surveillance au capital de 89 198 952 euros. RCS Nanterre 384 288 890. Siège social : Tour Trinity - 1 bis, place de la Défense 92400 Courbevoie. Courtier en assurance n°ORIAS 07 008 441 – Adresse postale : FORTUNEO - TSA 41707 - 35917 RENNES CEDEX 9.

Montblanc rend
hommage à Matisse,
et appose ses célèbres
Nus bleus autour
de son stylo-plume.
Montblanc.com

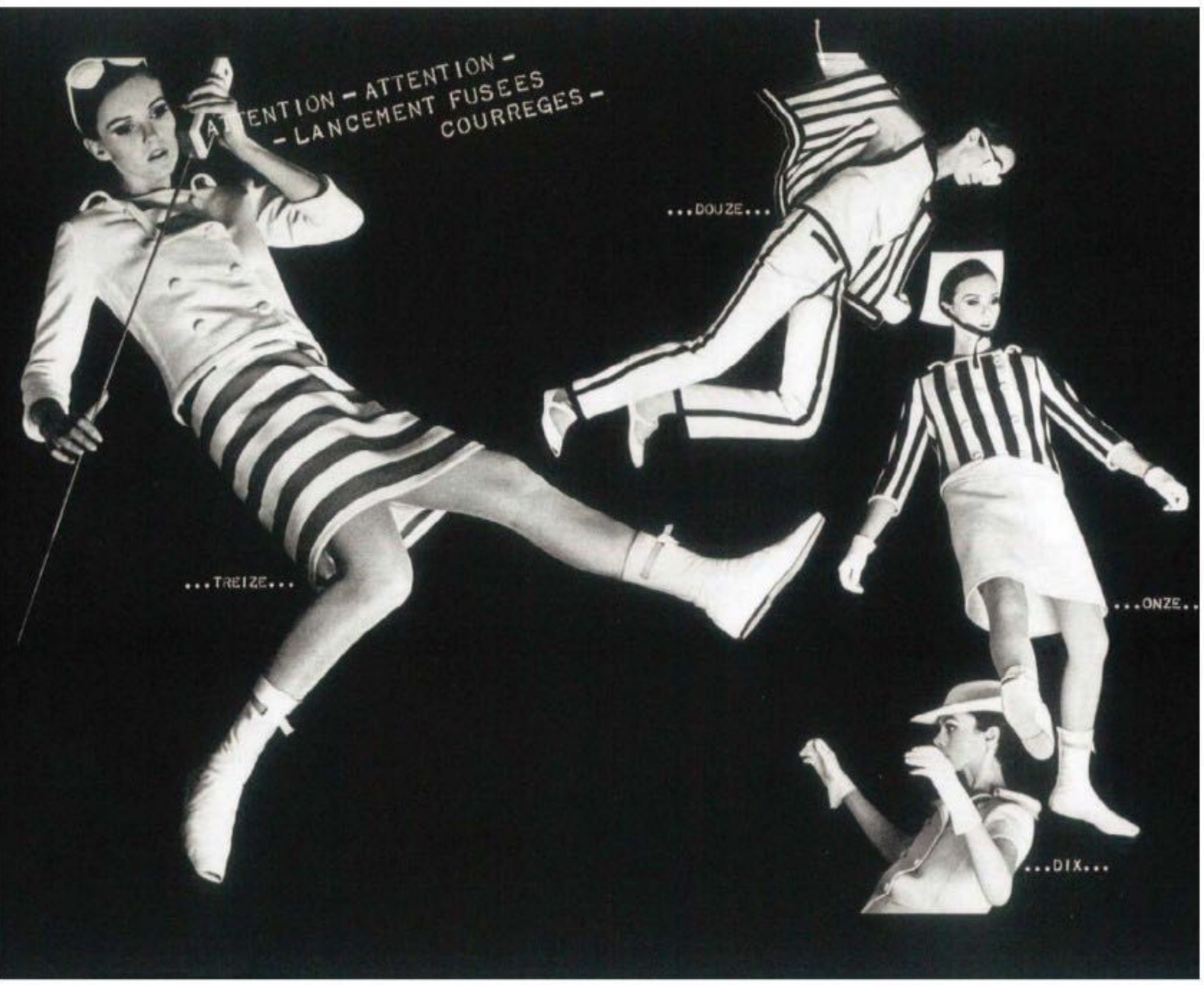


L'amour FOU

Il y a cent ans, André Breton rencontrait Nadja, de son vrai nom Léona Delcourt, artiste, danseuse, née en 1902 : leur liaison durera dix jours – du 4 au 13 octobre 1926 – et donnera lieu au chef-d'œuvre en prose qui porte le nom qu'elle s'était inventé. Un amour bref, intense, essentiellement malheureux, sans réciprocité. Deux cents ans plus tard, les 51 lettres écrites par Nadja à son amant sont publiées pour la première fois, accompagnées d'une sélection de ses dessins dont le fameux *Regard d'or*, qui orne la couverture de l'édition Folio du texte de Breton. Comme un épilogue au récit du poète surréaliste, écrites dans les semaines qui ont suivi leur rencontre dans les rues de Paris, jusqu'en mars 1927 et sa disparition dans le système asilaire où elle mourra en 1941, ces lettres forment un témoignage au génie expressif bouleversant. Y affleurent le désespoir de celle qui aime, les signes d'une fragilité mentale. "Je ne suis qu'un petit atome qui respire dans le coin de tes lèvres ou qui expire. Je veux toucher la sérénité d'un doigt mouillé de larme." (26 octobre 1926), "Mes lèvres remuent avec ferveur pour me rappeler seulement un baiser nacré." (1er novembre), "Comprenez cette lettre avec la fin de mon souffle, car c'est le commencement du vôtre." (30 novembre), "Dans un puits, il y avait des perles – je les ai bues – et ne veux pas les perdre." (11 février). S'entend alors la voix d'une femme sortie du néant, une femme sans cesse au bord du précipice dont la folie a été magnifiée – utilisée – par Breton. Une femme amoureuse, qui appelle à un secours sans recours. (I.L.)

Lettres à André Breton, suivies d'autres textes et dessins,
de Nadja. Édition établie par Olivier Wagner, Gallimard, 176 pages.

Extrait d'une lettre de Nadja à André Breton.



Courrèges collection printemps-été 1965, par Peter Knapp. Magazine ELLE *n° 1002, mars 1965.*

EN *A*PESA*N*TEUR

En 1961, André Courrèges fonde sa maison de couture. Quatre ans plus tard, pour la collection haute couture printemps-été 1965, le couturier présente des robes trapèze au-dessus du genou, des mini-jupes, des pantalons droits et des gilets d'inspiration tailleur, le tout avec des rayures : une "bombe" dans le vestiaire féminin enfin défait de ses carcans, que le photographe Peter Knapp – alors directeur artistique du magazine *ELLE* – photographie en une nuit. C'est cette série noir et blanc, initialement parue dans l'hebdomadaire féminin du 4 mars 1965 et immédiatement iconique, que la Fondation Maeght met à l'honneur cette saison : sur un fond noir, grâce à la technique de collage, les mannequins semblent voler, danser et s'amuser en apesanteur, telles des poupées désarticulées. Pour dialoguer avec ces clichés aux murs, trois des silhouettes de la collection HC 1965 et d'autres images réalisées par Knapp pour Courrèges jusqu'en 1975. Une ode à la liberté, à l'inventivité et à la féminité. (I.L.)

Peter Knapp, Le Temps Courrèges,
à la Fondation Maeght, jusqu'au 1er novembre.

©PETER KNAPP - COURRÈGES

Merci, André, pour tout
ceci - j'ai confiance en
l'avenir que nul fermera les
yeux - je me dors attachée au
bonheur présent - peut être ai-je éprou-
vé récemment le commencement d'un événement ou
un événement - j'ai pour ce fait
le ne veux pas l'écrire à absurdes réflexions
pour toi pour la faire plaire
je ne veux pas pour à des choses
le temps, ni chose - tout ce que tu fera
impérieusement fait que mes vœux
au bien - Ho ! à tout de plus
mes écrits - Ho ! à tout le feu
ne sont mensonge

PARIS, BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE JACQUES-DOUCET.

Untitled (Studio), *de Kerry James Marshall, 2014.*

KERRY JAMES MARSHALL

Il a peint les enfants noirs tués par des policiers blancs, l'esclave rebelle Nat Turner, ainsi que des scènes du quotidien des Africains-Américains, des salons de coiffure aux pistes de danse… S'il est né dans un Alabama encore ségrégationniste, c'est à Los Angeles, dans le quartier défavorisé de Watts (où Aretha Franklin enregistra son album gospel *Amazing Grace*), que Kerry James Marshall découvre tant l'afrofuturisme de Sun Ra que la littérature de Ralph Ellison et les peintures faussement naïves d'Horace Pippin. Depuis sa première exposition solo, en 1985, il ne cesse d'affirmer la présence noire au sein du récit artistique afin de la soustraire à la marginalité à laquelle elle fut trop longtemps assignée. En témoigne la première grande rétrospective française qui lui est consacrée au musée d'Art moderne de Paris : *Kerry James Marshall: The Histories*. Y sont proposées pas moins de 70 œuvres, dont 8 peintures inédites réalisées pour l'événement. L'ensemble confirme l'ampleur d'une œuvre à la fois figurative et politique, qui donne également à voir des dessins, des gravures et une sculpture. De quoi saisir son immense influence sur des artistes tels que Kara Walker et Kehinde Wiley. (S.R.)
Kerry James Marshall: The Histories, *au musée d'Art moderne de Paris, du 18 septembre 2026 au 24 janvier 2027.*

Destin LIBRE

Sophie Marceau : à voix haute dresse le portrait d'une actrice qui a su s'imposer au-delà de son statut d'icône populaire. Révélée à seulement 13 ans dans *La Boum*, elle prend très tôt les rênes de sa carrière avec une indépendance rare, explorant des rôles de femmes complexes, portée par une liberté de ton et des convictions assumées. À travers interviews d'époque et images d'archives, le documentaire met en lumière une actrice, réalisatrice et autrice engagée qui n'a pas hésité à briser le silence sur les violences et les rapports de pouvoir dans le cinéma, en faisant de son parcours un espace de réflexion sur la condition féminine. (A.M.)
Sophie Marceau, à voix haute, *de Sophie Rosemont. Mercredi 9 septembre sur Arte à 22 h 45, et multidiffusé le 27 septembre à 20 h 05. Disponible sur Arte.tv*



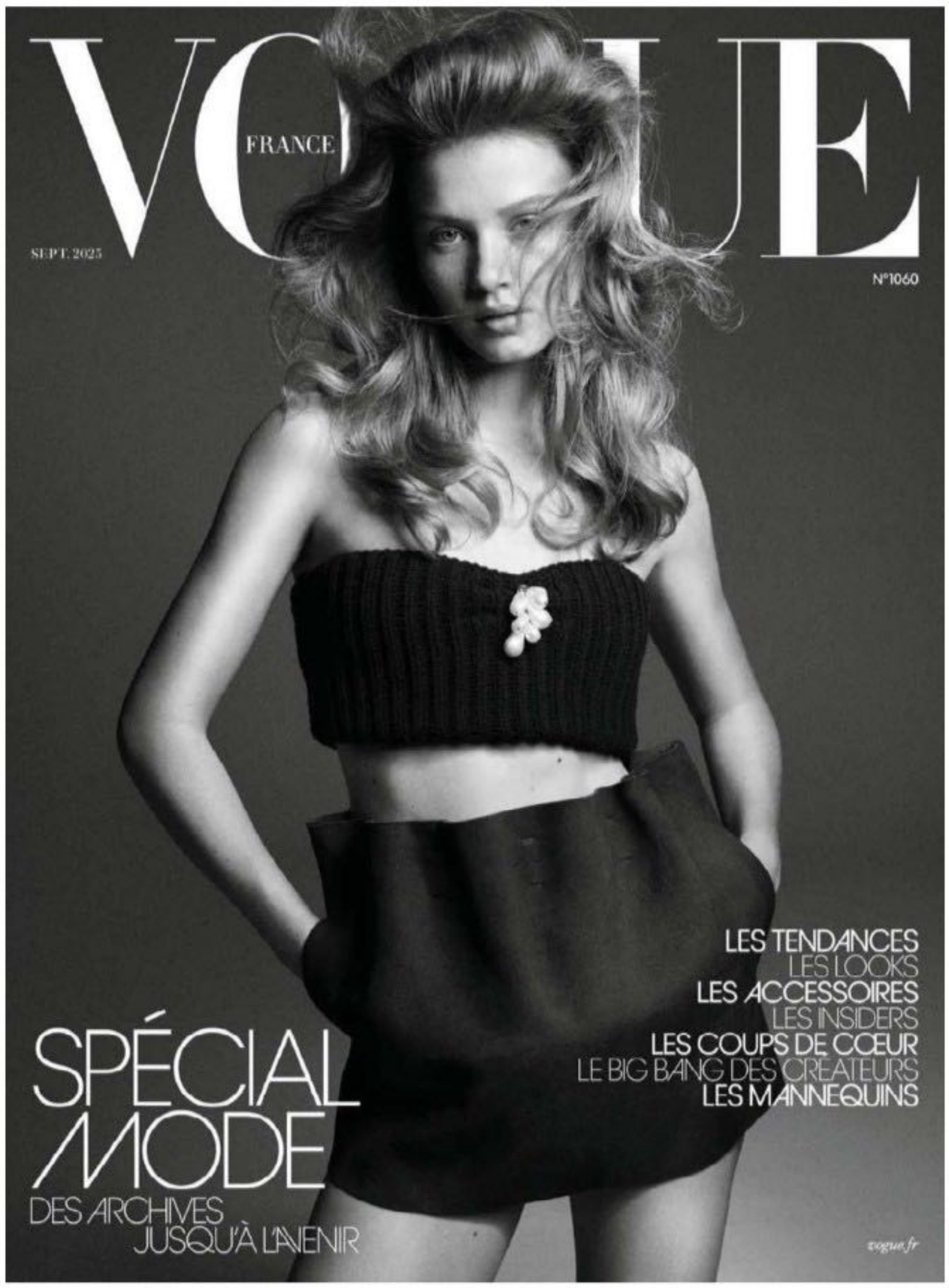
Sophie Marceau dans Pacific Palisades, *1990. Photo par Georges Pierre.*

© KERRY JAMES MARSHALL. COURTESY DAVID ZWIRNER, LONDON PHOTO : MATTHEW HOLLOW. / ALL RIGHTS RESERVED 2026. BRIDGEMAN IMAGES.

4_119877641

VOGUE FRANCE

LA MODE, LES TENDANCES, L'AUDACE, LA LIBERTÉ ET LA CRÉATIVITÉ



Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur

abonnement.condenast.fr

RENDEZ VOUS

© NETFLIX



Camille Cottin et Laure Calamy dans le film Dix pour cent.

SUCCESS STORY

Inde, Canada, Turquie, Corée du Sud, Royaume-Uni, Italie… Voici un aperçu des pays qui ont adapté *Dix pour cent*, création 100 % française diffusée pour la première fois en 2015 sur France 2. D'abord perçue comme une "prise de risque" par ses créateurs, la série s'est imposée comme un immense succès. Plus de dix ans après son lancement, les stars continuent de se bousculer pour rejoindre l'aventure. Parmi les invités du film, attendu sur Netflix à partir du 10 septembre, figureront Eva Longoria, George Clooney, Laetitia Casta ou Laurent Lafitte. "Avant, les acteurs étaient frileux à l'idée de jouer leur propre rôle. Ça a bien changé!" se souvient Fanny Herrero, showrunneuse de la série et autrice du film. Pour comprendre les raisons du phénomène, il faut revenir aux origines de cette œuvre. "Quand je suis arrivée sur la série, basée sur une idée originale de Dominique Besnehard, Canal+ venait d'abandonner le projet", explique Fanny Herrero, dont le nom commençait à circuler dans l'industrie grâce à son travail sur *Kaboul Kitchen*, *Fais pas ci, fais pas ça* ou *Un village français*. "La chaine envisageait une version plus "trash" alors que Dominique souhaitait une approche différente", ajoute Fanny Rondeau, alors conseillère des programmes fiction chez France Télévisions. C'est elle qui perçoit tout le potentiel de la série. "C'était une promesse de fiction différente, avec une inspiration anglo-saxonne assumée." *Dix pour cent* plonge dans les coulisses d'une agence représentant les stars du cinéma. Le premier épisode, qui aborde la question du vieillissement des actrices, devait compter sur la présence de Sophie Marceau. "Finalement, elle a décliné", se souvient Fanny Herrero. Heureusement, Cécile de France accepte de relever le défi. Elle sera bientôt suivie par Line Renaud, JoeyStarr, Nathalie Baye et Laura Smet. Dès sa diffusion sur France 2, *Dix pour cent* rencontre un joli succès : la première saison est suivie par plus de 4 millions de téléspectateurs, soit 17,7 % de parts de marché. Mais tout change en 2020, lorsque la série débarque sur Netflix. Gaëlle Mareschi, Head of Original French Films pour la plateforme, s'en souvient: "Ça a été un énorme accélérateur, permettant à la série de toucher de nouveaux publics dans 190 pays. Beaucoup de personnes l'ont découverte pendant le confinement. C'est à ce moment-là que l'histoire a changé d'échelle et s'est exportée." Camille Cottin peut en témoigner. Du jour au lendemain, son quotidien n'est plus le même. Qu'elle soit en Espagne, en Grèce ou en Italie, les passants l'abordent pour lui parler d'Andréa Martel, son personnage. "C'est grâce à *Dix pour cent* que George Clooney a suggéré mon nom pour Nespresso. George et Amal m'ont dit qu'ils adoraient la série!" Le succès profite aussi à ceux qui l'ont façonnée. Fanny Herrero est courtisée par l'industrie hollywoodienne. Quant à Philippine Leroy-Beaulieu, "quand on lui demande d'incarner la femme de Mathias, elle ne joue plus beaucoup, confie Fanny Rondeau. C'est Cédric Klapisch qui a pensé à elle. Et c'est parce qu'elle a été vue dans *Dix pour cent*, qu'elle a obtenu le rôle de Sylvie dans *Emily in Paris*". Après la diffusion du dernier épisode, en 2020, personne n'est prêt à faire ses adieux à l'agence ASK. Fanny Herrero, qui avait quitté la série à l'issue de la troisième saison, revient pour écrire une suite. Devenue réalisatrice, Andréa est amenée à collaborer avec Noémie Leclerc, son ancienne collègue à l'enthousiasme débordant, désormais productrice. L'occasion de réunir la quasi-totalité du casting. "C'était une grande pression de reprendre ce personnage, confie Camille Cottin. On la retrouve pleine d'énergie, mais elle va doucement perdre pied jusqu'à ce que le collectif lui vienne en aide." La principale force de ce film réside dans ses retrouvailles avec le casting d'origine. Fidèle à l'esprit de la série, *Dix pour cent : le film*, s'amuse une nouvelle fois des ego et des névroses de ses personnages, tout en explorant de nouvelles dynamiques à l'écran dans une grammaire burlesque qui lui est propre. De quoi prolonger avec plaisir l'aventure. (L.M.)

Dix pour cent : le film, ***d'Émilie Noblet. Avec Camille Cottin, Laure Calamy, Thibault de Montalembert… Sur Netflix le 10 septembre.***

La dame de PIC…

… abat une nouvelle carte. Bye bye Lausanne, bonjour Paris ! À peine la cheffe la plus étoilée au monde a-t-elle quitté le Beau-Rivage, palace au bord du lac Léman, la voilà de retour dans la capitale avec l'ouverture d'un nouveau restaurant le 9 septembre. Sa nouvelle adresse ? La fondation Cartier pour l'Art Contemporain, rue de Rivoli. Nichée dans les 8 500 m² tout en transparence du bâtiment dessiné par l'architecte Jean Nouvel, dans un décor dont le design a été confié à l'agence Moinard Bétaille, la table Anne-Sophie Pic Paris proposera des créations culinaires inédites, inspirées de la philosophie de l'imprégnation, chère à la restauratrice originaire de Valence : un dialogue savoureux entre l'art contemporain et la haute gastronomie. Avec, autre nouveauté, un bar signature – l'Utopic, on pourra y accéder dès le 4 septembre par une entrée rue de Marengo. Un autre lieu unique, où l'art du cocktail et de la mixologie prolongera l'expérience culinaire, sous la direction de Paz Levinson, sommelière du groupe fondé par la Cheffe et son époux David Sinapian. Deux adresses qui tombent à Pic. (I.L.)



La Cheffe Anne-Sophie Pic.



Mémoire de fille,
de Judith Godrèche.

ANNIE PAR JUDITH

C'est l'un des livres les plus forts d'Annie Ernaux : *Mémoire de fille*, qui raconte son été 1958, marqué par sa première nuit traumatique avec un homme. Il était presque évident qu'une autre féministe, Judith Godrèche, s'en empare, confiant le premier rôle à sa (très douée) fille, Tess Barthélemy.

Se mettre au service de l'écriture, intime, âpre et néanmoins universelle, d'Annie Ernaux… une gageure !

Quand j'ai rencontré Annie, j'étais hyper anxieuse. Et elle a fait en sorte que j'oublie ce que je considérais comme son statut : un prix Nobel, une écrivaine qui a changé la vie de beaucoup de femmes grâce à ses livres. Bien sûr, j'ai pu m'inquiéter de ce qu'elle allait penser. Mais quand elle a vu le film, Annie m'a dit : "Vous êtes arrivée à être absolument fidèle à mon histoire, et vous y avez mis tout ce que vous vouliez y mettre, vous."

Mais comment ne pas faire écho de son propre passé ?

Je n'ai jamais pensé à mon vécu. Il serait déplacé, voire obscène, de faire le parallèle entre une jeune fille issue d'un milieu intellectuel parisien, et la jeunesse d'Annie Ernaux à Yvetot. Or, le plus important dans cette histoire, c'est l'universalité. Car ce qu'Annie raconte, c'est le lot de nous toutes : une femme sur deux a déjà subi une violence sexuelle en France. Elle savait que mon souhait était de non pas raconter l'événement qui a eu lieu durant cette colonie de vacances, mais les conséquences de celui-ci sur toute une vie. Aucune page n'est jamais tournée. Annie le dit encore aujourd'hui : "C'était la dernière fois que j'ai eu mon corps."

Peut-on dire que *Mémoire de fille* prolonge une réflexion plus large quant à votre engagement ?

Absolument. Être féministe, c'est raconter des histoires comme celle-ci : le destin d'une personne qui cherche sa place, se bat pour exister malgré l'abus de pouvoir, le rapport de classe, la misogynie. Et qui finit par trouver son destin en entrant en écriture. Le cinéma a, parfois inconsciemment, une véritable puissance de frappe. Chaque projet qu'on mène à son terme est un privilège… Si je n'utilise pas ce privilège-là pour essayer de faire avancer les choses, que puis-je faire de ma vie ? (S.R.)

Mémoire de fille, *de Judith Godrèche. Avec Tess Barthélemy, Ariane Labed, Victoire Du Bois… Sortie le 30 septembre.*

© MEHDY NASSER / © WINDY PRODUCTION - MOANA FILMS

DANDY LADIES

Les femmes n'ont pas attendu les garçonnes des années 1920 et la démocratisation du pantalon pour transgresser les normes de genre. Dès le XIX^e^, elles commencent à grignoter dans le vestiaire masculin, pièce après pièce, accédant à une liberté qui n'est pas seulement stylistique mais accompagne les grandes conquêtes féministes de l'époque : accès aux études, au monde du travail, au sport, présence accrue dans l'espace public. Détournant les codes d'une féminité classique ou embrassant pleinement le cross dressing, la cravate, le nœud papillon et le tailleur font irruption dans la garde-robe de celles qui aiment flirter avec les limites. C'est cette histoire méconnue de la masculinisation du vestiaire féminin de la fin du XVIII^e^ siècle jusqu'en 1914, que raconte l'exposition qui ouvre ses portes au Palais Galliera. Tout un cortège de femmes masculines, d'androgynes aux cheveux courts, de cavalières dites "amazones" et d'aristocrates en bloomer débarquent dans les galeries du musée. Parmi elles, la danseuse Cléo de Mérode alias la "Belle des belles", la peintre Rosa Bonheur qui obtint une autorisation officielle de porter le pantalon, mais aussi Natalie Clifford Barney, égérie du mythique Paris-Lesbos, réseau littéraire lesbien hyperactif de la Belle Époque. Car si la question du genre, de son affranchissement dans la mode occupe le centre des débats aujourd'hui, le rôle des minorités de genre et des lesbiennes dans les avancées vestimentaires demeurent un des grands impensés de l'époque. "L'exposition fait l'archéologie d'une mode proto-lesbienne au XIX^e^ siècle tout en rendant compte de la masculinisation de la mode féminine dans toute la société", explique la commissaire Marine Kiesel. Au programme : 96 silhouettes, souvent accessoirisées de monocles ou de hauts de forme, des photos vernaculaires, des affiches et des images de presse. Une ode à toutes les pionnières de la mode gender fluid. Célèbres ou anonymes. (J.A.)

Un vestiaire à soi. Féminités dissidentes au XIX^e^ siècle, *au Palais Galliera, Paris, du 26 septembre 2026 au 14 février 2027.*

© LESBIAN HERSTORY ARCHIVES

Couple de femmes près d'un arbre, vers 1910.

CHANEL

COCO MADEMOISELLE
CRUSH ABSOLU



LE NOUVEAU PARFUM

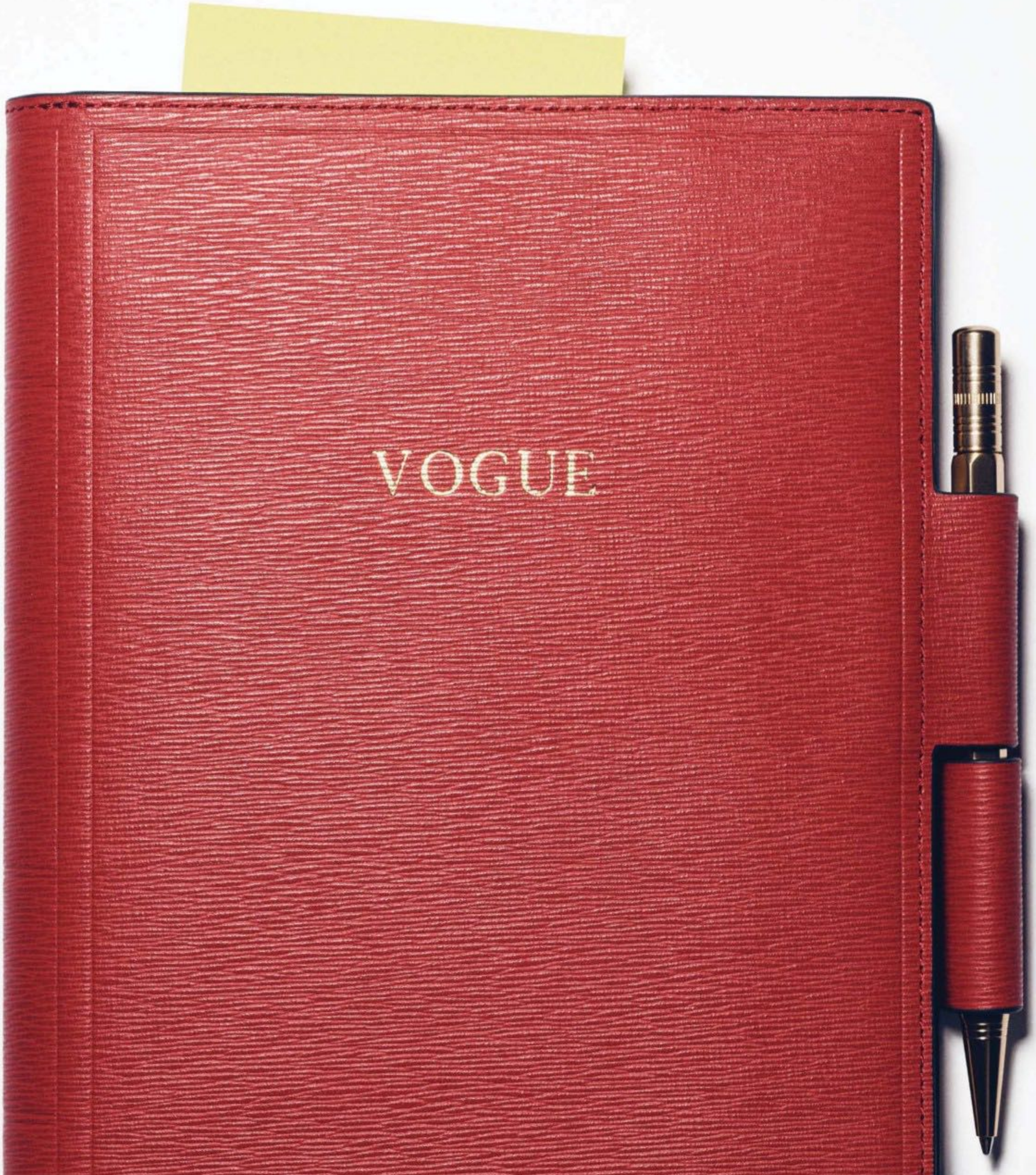

CHANEL
COCO
MADEMOISELLE
CHANEL
PARIS
CRUSH ABSOLU

COCO MADEMOISELLE
CRUSH ABSOLU

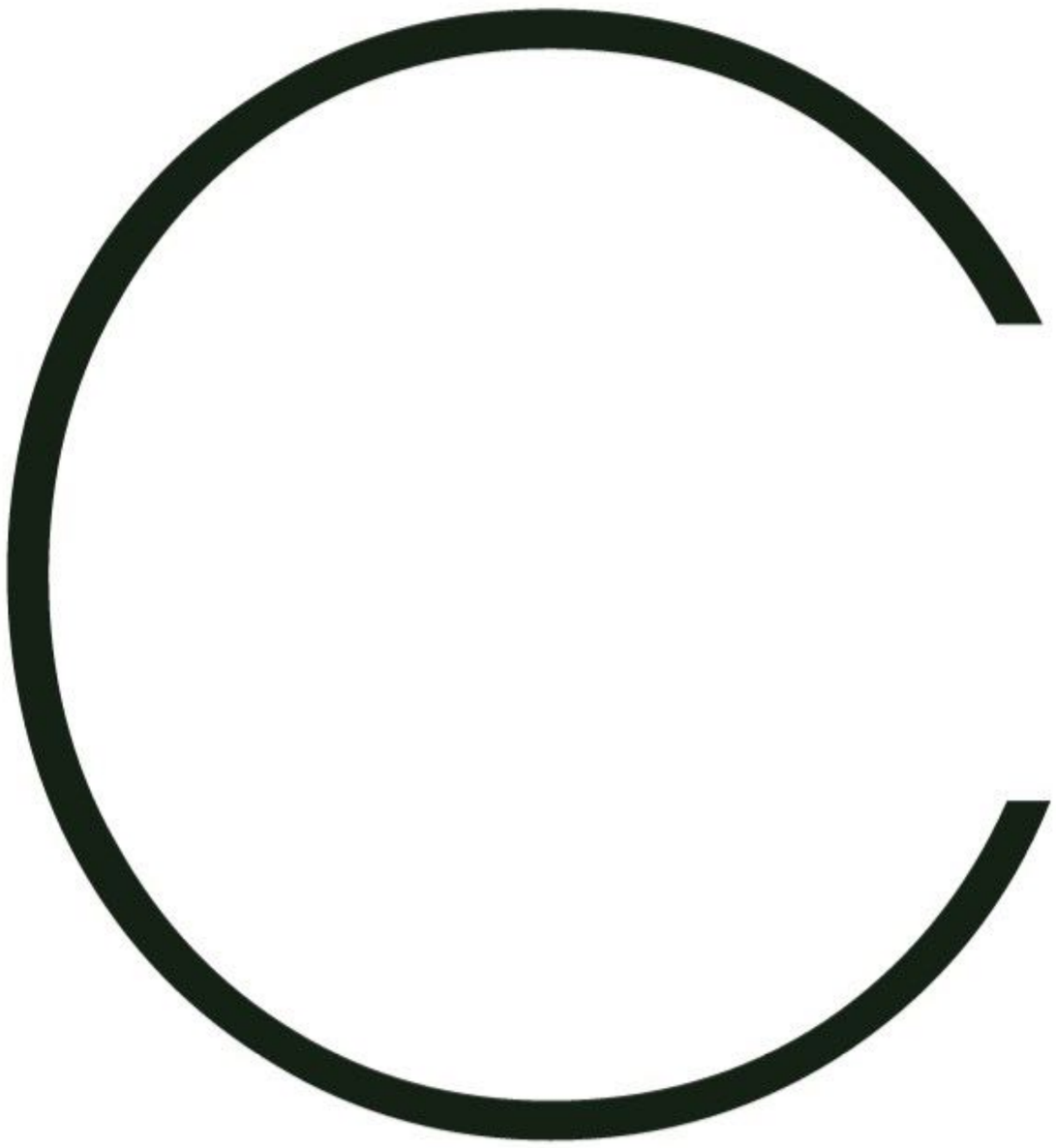
LE NOUVEAU PARFUM

DU TEMPS POUR SOI

Dans un MONDE *où tout va vite, reprendre le contrôle du temps est un acte sacré de retour à l'équilibre. Guide* PRATIQUE *de businesswoman avec* ANYA HINDMARCH. *Par* MARIE BLADT.



Bespoke A5 Two Way Journal,
sur Anyahindmarch.com
Photo par Mathieu Trautmann.



réatrice britannique à l'origine d'un empire de la maroquinerie devenu culte, Anya Hindmarch a fait de l'organisation un véritable art de vivre. Dans son livre *If in Doubt, Wash Your Hair* (éd. Bloomsbury Publishing), elle partage, avec humour et sans jamais tomber dans l'injonction à la performance, les habitudes et rituels qui lui permettent de jongler entre son rôle de mère, de belle-mère, d'entrepreneure et de femme d'affaires à la tête d'une entreprise internationale. "Être organisée m'aide à me sentir en contrôle, même si je ne le suis pas." Cette adepte des to-do lists livre ses meilleurs conseils pour être plus productive, alléger sa charge mentale et, in fine, gagner en discipline et en créativité. "Plus mon quotidien est structuré, plus je laisse de l'espace aux idées pour émerger, se développer et prendre forme", confie cette âme créatrice qui inspire un nouveau rythme à la rentrée.

LAVEZ-VOUS LES CHEVEUX

"On m'a souvent demandé comment je parvenais à tout concilier. Ensuite, la question qui vient (surtout des femmes) est : 'Comment gérer le doute de soi ?' Le conseil que je donne toujours, un peu comme une blague, est : 'En cas de doute, lave-toi les cheveux' (qui est devenu le titre de mon livre). Cela résonne chez la plupart des femmes, car nous savons toutes que lorsqu'on se sent bien dans sa peau, on se tient plus droite, on regarde les gens dans les yeux, et cela change énormément la façon dont on se présente au monde. Le doute est fascinant : il est là pour nous garder en sécurité et faire de nous de meilleures versions de nous-mêmes. Il faut simplement apprendre à s'en faire un allié."

UNE BONNE NUIT DE SOMMEIL CHANGE TOUT

"C'est sans aucun doute la première habitude à adopter si on veut gagner en efficacité : faire du sommeil une priorité. Après une bonne nuit, on prend de meilleures décisions, on gère mieux le stress et on affronte les imprévus avec davantage de recul."

UNE PLACE POUR CHAQUE CHOSE, ET CHAQUE CHOSE À SA PLACE

"Je vis selon cette citation de Benjamin Franklin qui résonne beaucoup en moi. Il s'agit de se donner l'espace nécessaire pour se concentrer sur ce qui compte vraiment, plutôt que de perdre du temps à chercher un chargeur, par exemple. Ayez un endroit où ranger vos chargeurs (et je parle du bon chargeur, celui dont vous avez besoin, pas le vieux ou celui qui est cassé !). Je voyage toujours avec le Short Haul Trolley de ma collection Anya Travel qui contient une pochette pour l'avion et ma trousse de câbles et chargeurs à l'intérieur."

LA TO-DO LIST DE LA MAISON, À LA MAISON

"Je classe mes listes de tâches selon l'endroit où je peux les faire ou avec qui je dois les faire : famille, créativité, parents… Au bureau, il ne sert à rien d'avoir sous les yeux une liste de choses à faire qui doivent être réalisées à la maison, par exemple. Cette organisation m'aide à être beaucoup plus efficace."

PRÉPAREZ LA SEMAINE À VENIR LE DIMANCHE

"Malheureusement, un autre secret de productivité consiste à vider ma boîte mail du travail le dimanche soir et à préparer la semaine à venir, aussi bien sur le plan professionnel que personnel. Sans ce rituel du dimanche, tout finit par partir dans tous les sens."

LA RÈGLE DES 2 MINUTES

"Ma règle d'or pour être plus productive : si une tâche prend moins de deux minutes, je m'en occupe immédiatement au lieu de la remettre à plus tard."

CRÉEZ UN ALBUM AVEC DES IDÉES DE TENUES

"Voici un conseil très pratique – et qui, en tant que femme, m'a fait gagner énormément de temps et de charge mentale : photographiez toutes les tenues dans lesquelles vous vous sentez bien, avec les chaussures et le sac assortis, puis créez un album 'Tenues' sur votre téléphone. Au moment de préparer une valise ou d'anticiper une journée importante, il suffit de parcourir cet album pour choisir sa silhouette en quelques secondes."

NE PERDEZ PAS DE TEMPS, FIEZ-VOUS À VOTRE INTUITION

"Pour savoir ce qui mérite mon temps ou, au contraire, qui ne le mérite pas, je me fie énormément à mon intuition. Beaucoup de projets qui me tenaient à cœur n'ont finalement jamais abouti. Avec le temps, j'ai appris qu'il fallait savoir passer à autre chose, sans s'accrocher inutilement. En revanche, je trouve toujours du temps pour mes amis. Et pour ma famille, je suis capable de tout interrompre."

L'ENNUI NOURRIT LA CRÉATIVITÉ

"Pour moi, le week-end commence dès que nous montons en voiture pour rejoindre notre petite maison dans le Wiltshire. Ces deux heures de route sont souvent le moment où surgissent mes meilleures idées. Changer d'environnement est essentiel. Je crois profondément au pouvoir des pauses. Les trajets en avion sont aussi parmi mes meilleurs moments de réflexion. Je disais toujours à mes enfants que 'l'ennui nourrit la créativité'. Avec le temps, je me suis aperçue que c'était tout aussi vrai pour les adultes."

ARRÊTEZ DE VOUS INQUIÉTER

"L'expérience m'a appris qu'il ne servait à rien de passer trop de temps à s'inquiéter. J'aime beaucoup cette phrase d'Oscar Wilde : 'Soyez vous-même, les autres sont déjà pris.' Elle résume très bien la sérénité, la sagesse et peut-être aussi la confiance en soi qui viennent avec l'âge. Et quel soulagement."

Skin by Bi-Oil®



Skin by Bi-Oil® = La peau selon Bi-Oil®. Laboratoire Perrigo France. RCS Nanterre 542 044 656.

BOTOX BLUES

Peut-on vraiment se sentir MIEUX *en empêchant son* VISAGE *d'avoir l'air triste ? Enquête sur les promesses étranges du Botox et du lien* CORPS-ESPRIT. *Par* MAYA SINGER.

Comme je ne me sentais pas bien, j'ai décidé de faire du Botox. En fait, ce n'était pas mon visage qui me dérangeait. La vie en général me pesait. J'étais lasse, épuisée par les pensées inquiétantes qui ricochaient dans ma tête. Tout me semblait vain. Angoisse diffuse. Donc… Botox. Une nuit d'insomnie, j'ai plongé dans les bas-fonds d'Internet, pour en ressortir avec une poignée d'études aux titres hermétiques suggérant le Botox comme traitement de la dépression. La raison était presque hilarante : le Botox – ou n'importe quel neuromodulateur – empêche de froncer les sourcils. Voilà. L'idée méritait d'être mise à l'épreuve de la réalité.

Je me suis rendue à l'institut Weiser Skin MD à New York. J'aurais pu me faire injecter dans l'une de ces cliniques sans rendez-vous qui fleurissent partout en ville – l'injection, nouvelle manucure ! –, mais puisqu'il s'agissait de santé mentale, il semblait prudent de consulter une professionnelle réputée. La dépression et l'anxiété "sont des troubles sérieux", m'a-t-on rappelé, même si certains patients disent se sentir "plus confiants et détendus" après le traitement. J'ai demandé à la dermatologue Alessandra Haskin de rester minimaliste, en se concentrant sur la tranche haute, tandis qu'elle préparait une aiguille destinée aux muscles qui abaissent les coins de la bouche. La zone qui intéresse surtout les scientifiques, c'est la glabelle, entre les sourcils, où apparaissent les rides du froncement. Il me faudra attendre deux semaines pour observer les effets.

En attendant, je me suis demandé : est-ce que je me sens plus sûre de moi ? Plus détendue ? Après coup, les gens n'arrêtaient pas de me dire que j'avais bonne mine, c'était déjà réconfortant. Je me suis aussi demandé si je n'étais pas en train de devenir psychopathe. Vous avez peut-être déjà vu ce mème : dans un cabinet médical, un patient montre sa glabelle du doigt. "Occupez-vous surtout de la zone de l'empathie", dit la personne botoxée. "Bien sûr, c'est notre best-seller", répond l'injecteur. Une saynète absurde née en réaction à des recherches suggérant que le Botox réduirait notre capacité à éprouver la vie intérieure des autres. Les données sont intrigantes. Certaines études suggèrent que figer la zone entre les sourcils peut altérer la perception des émotions. Fernando Marmolejo-Ramos, psychologue expérimental en Australie, résume : les personnes botoxées "saisissent moins bien ce qui se joue derrière une expression".

La logique scientifique repose sur une idée simple : nos expressions transmettent nos émotions, mais elles les influencent aussi. "Pensez à votre visage comme à une rue à double sens", propose Fernando Marmolejo-Ramos. L'émotion circule du cerveau vers le visage, mais il existe aussi un effet boomerang : ce que fait le visage revient informer ce que nous ressentons. Ce feedback corporel nous aide à ressentir ce que nous éprouvons. Je fronce les sourcils parce que je suis triste – mais c'est aussi ce réflexe qui m'indique que je le suis. En immobilisant les muscles du visage, le Botox perturbe ce va-et-vient. Il en résulterait "un émoussement subtil mais mesurable" de notre façon de lire les émotions.

D'où la drôle d'injonction : "Occupez-vous surtout de la zone de l'empathie." Étrange, quand on y pense. Mais si elle nous fait sourire, c'est parce qu'elle touche quelque chose de vrai : l'idée que la vie serait peut-être plus facile, plus lisse, si nous n'étions pas troublés par les sentiments des autres. Nous vivons à l'ère de l'optimisation de soi ; le manque d'empathie serait-il, d'une certaine manière, optimal ? Un monde cruel exige-t-il un cœur froid et un visage figé ? Evan Rieder, dermatologue et psychiatre, se montre sceptique. Oui, quelque chose se joue quand on reçoit du Botox,

© BETTINA RHEIMS. COURTESY FONDS DE DOTATION DE L'INSTITUT POUR LA PHOTOGRAPHIE

mais pas au point de changer la vie d'une personne. "On en a déjà beaucoup trop fait", estime-t-il. Le professeur de psychologie Jeff Larsen a étudié les travaux disponibles : les données ne l'ont pas convaincu. Quant à l'idée que le Botox puisse améliorer mon humeur, m'a-t-il dit, "vous feriez mieux de regarder des vidéos de chiots mignons sur YouTube".

Le prenant au mot, j'ai lancé "30 Minutes of the World's CUTEST Puppies". Une demi-heure plus tard, mon humeur était à peu près la même. Mais je ne fronçais pas les sourcils. En revanche, le coup de pouce que m'a apporté le Botox, c'est que j'aimais un peu mieux mon visage, un résultat que j'aurais pu anticiper sans lire une quantité absurde de rapports scientifiques. Ce n'est pas rien, mais mon visage n'a jamais été le problème.

Le sentiment de crise permanente véhiculé par l'actualité et les avancées de l'IA, qui nous entraînent vers une *terra incognita*, rendent difficile le fait de voir au-delà de la semaine prochaine. Et le désespoir, dit-on, naît de l'incapacité à construire un avenir. D'où cette angoisse diffuse. Chez moi, en tout cas.

Un antidote possible serait de cocréer un avenir en se concentrant sur le présent, en accomplissant les gestes humains qu'aucune IA ne pourra accomplir : partager de la joie, prendre quelqu'un dans ses bras. L'empathie, autrement dit. ChatGPT ne peut pas aider ma voisine âgée à monter ses courses dans l'escalier. C'est peu de chose, mais plus efficace que le Botox pour apaiser mon esprit. Prendre soin les uns des autres. Voilà ! L'idée mérite d'être mise en pratique.
Adaptation Diane Lebel.



Karen Mulder *photographiée par* Bettina Rheims, *janvier 1996, Paris.*



Photo par Irving Penn.

© THE IRVING PENN FOUNDATION

DESSERREZ LES DENTS

Le BRUXISME, *le fait de serrer les dents, souvent à cause du stress, peut être dévastateur pour votre dentition. Voici comment* SOULAGER *vos* MÂCHOIRES *et votre dos. Par* ALESSANDRA CODINHA.

Quand il a sorti la fraise de ma bouche, j'ai su que quelque chose ne tournait pas rond. "On a un problème, m'a annoncé le dentiste. Vous serrez tellement les mâchoires que vous êtes en train de tuer votre dent. Peut-être même plusieurs." Les tuer ? Moi qui n'ai jamais eu la moindre carie ! "La pression tue le nerf, a-t-il insisté en montrant l'aspect trouble d'une molaire sur la radio. Vous serrez les dents, probablement la nuit, mais sans doute aussi la journée. Vous en êtes consciente ?" Un bébé de sept mois m'attend à la maison, je lis les actualités du matin au soir. Si j'ai conscience d'être tendue ? Oh que oui ! Je ne pensais simplement pas que mes dents le ressentaient aussi.

Je ne suis pas un cas isolé. C'est en me faisant poser deux couronnes partielles chez mon endodontiste que j'ai appris que de plus en plus de patients consultaient pour des problèmes liés au bruxisme : les gens fissurent des plombages et des couronnes fabriqués dans des matériaux censés être aussi durs que le diamant. Pour ne rien gâcher, les gouttières nocturnes, censées le prévenir peuvent aggraver la situation.

Mon endodontiste m'a conseillé d'utiliser un rouleau gua sha deux fois par jour sur le muscle masséter, sur le côté du visage. Et, bien sûr, d'essayer de ne pas serrer les dents. "Si vous vous surprenez à le faire, placez votre langue derrière les dents du haut, m'a pour sa part suggéré l'acupunctrice Natazia zu Stolberg. N'oubliez pas, vos dents ne sont pas censées se toucher, sauf quand vous mâchez !" J'ai mis ce conseil en pratique en conduisant, jusqu'à réaliser que mes dents étaient constamment en contact.

La naturopathe Sarah Corey a insisté sur l'importance du système parasympathique qui gère le repos et la digestion, et donc le stress. La respiration étant d'après elle le seul moyen de réguler ce système, elle m'a conseillé d'inspirer par le nez pendant 4 secondes, de retenir ma respiration pendant 7 secondes, puis d'expirer par la bouche pendant 9 secondes. "Vous n'avez même pas besoin de compter ni de retenir votre souffle", a précisé un coach en respiration, il suffit d'expirer plus longtemps que vous n'inspirez. Sarah Corey m'a également recommandé d'augmenter ma consommation d'oméga-3 pour améliorer mon humeur et la santé de mes articulations, et de prendre du glycinate de magnésium le soir pour améliorer le sommeil.

J'avais un plan pour me calmer. Mais qu'en était-il de mon problème de bruxisme ? Djuna Bel, styliste et passionnée de bien-être, m'a chaudement recommandé les services de la chiropraticienne Annie Issagholyan, du cabinet Healthwise Chiropractic de Glendale, en Californie. La spécialiste a réalisé une série de radiographies et de mesures pour me montrer que le problème ne se situait pas dans ma tête, mais bien dans ma colonne vertébrale. Un dérèglement du système nerveux associé à des problèmes de posture entraîne une cascade de dysfonctionnements, m'a-t-elle expliqué. "En cas de dysfonctionnement de l'articulation temporo-mandibulaire (ATM), il est rare qu'une cause unique en soit à l'origine." Une mauvaise position de sommeil combinée au "tech neck" (cette inclinaison de la tête vers l'avant, ainsi nommée parce qu'elle dirige le regard vers le bas, vers un écran) exerce une pression exponentielle sur la colonne vertébrale, et les répercussions se font sentir au niveau de la mâchoire, mais aussi des épaules et des hanches.

Le Dr Issagholyan a élaboré un programme de 24 séances pour rectifier le tir, à raison de deux visites par semaine. Je reçois un ajustement chiropratique, ma mâchoire est traitée au laser froid pour favoriser la régénération cellulaire et les muscles de mon dos sont stimulés par des électrodes. J'effectue un exercice de traction cervicale, tout en réalisant vingt flexions inclinées. En quittant le cabinet après cette première séance, on m'a donné des poches de glace pour le visage et on a pris mes mesures pour un nouvel oreiller, conçu pour maintenir ma tête bien droite.

J'ai suivi le programme. Les résultats étaient légers, mais constants. J'ai pris conscience de la façon dont je positionnais ma tête sur mon cou et dont je tenais mon téléphone quand je scrollais pendant des heures. J'ai avalé des compléments alimentaires et j'ai commencé mes journées par des exercices de respiration profonde et délibérée. Et, un beau jour, j'ai réalisé que mon état s'était amélioré. Lors d'une séance, le Dr Issagholyan a fait basculer ma tête d'avant en arrière sans douleur. Alors que les vertèbres de mon cou se remettaient en place dans un crépitement en cascade, j'ai senti une détente se diffuser au sommet de mon crâne. En descendant de la table de soin, il m'a fallu une minute pour me rendre compte que mes dents ne se touchaient plus. Plusieurs heures plus tard, c'était toujours le cas.

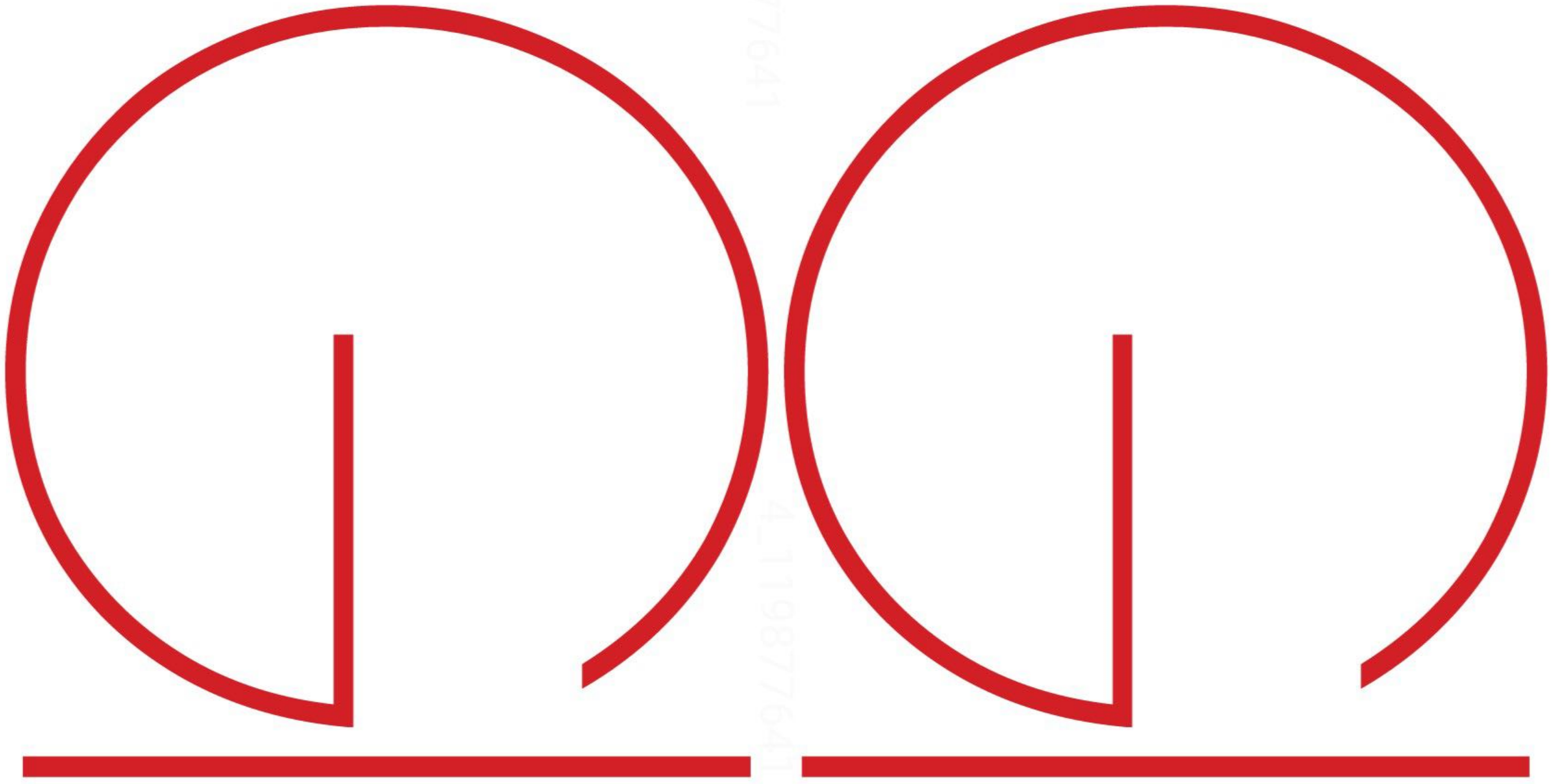
En aurais-je un jour fini avec le bruxisme. "Nous allons stabiliser votre état, a répondu le Dr Issagholyan. Mais une guérison complète ? On ne va pas à la salle de sport pendant trois mois pour se dire : 'Ça y est, je suis en forme !'" Elle se fait elle-même "ajuster" une fois par semaine et considère cette pratique comme un élément clé pour rester opérationnelle. "Peut-être que si la vie devenait moins stressante, nous n'aurions plus besoin de toutes ces interventions." Personnellement, je ne parierais pas là-dessus.

ADAPTATION CHANTAL BLOOM.



Photographie retouchée


CIAGA



AMOUREUSE, ÉPANOUIE, APAISÉE : **GIGI HADID** N'A JAMAIS ÉTÉ AUSSI **ELLE-MÊME.**
PAR **ARTHUR DREYFUS.** PHOTOGRAPHE **WILLY VANDERPERRE.** RÉALISATION **PAUL SINCLAIRE.**

Gigi Hadid *porte une veste et un pantalon de smoking en grain de poudre,* SAINT LAURENT *par* ANTHONY VACCARELLO.





Robe, ROBERTO CAVALLI.
Slingbacks Sybil en TPU,
SAINT LAURENT *par*
ANTHONY VACCARELLO.
Boucles d'oreilles en or blanc,
diamants et perles de culture
des Mers du Sud, MIKIMOTO.
Collants, CALZEDONIA.



Top en maille seamless, legging en jersey stretch seamless et escarpins à talons en cuir verni, GUCCI.
Veste en shearling, FENDI.
Boucles d'oreilles pendantes Couleur Vivante en or blanc avec aigue-marine, péridot et diamants, PRADA.

n l'aime tant, on l'a tant regardée, célébrée, découverte, redécouverte, qu'on jurerait que Gigi est là depuis toujours. Pourtant, le chemin ne fait que commencer. Du haut de ses 31 ans, l'une des personnalités les plus influentes de la planète Mode, plusieurs fois élue Model of the Year, a enfin trouvé la sérénité. Le jour de l'entretien, elle décale légèrement le rendez-vous, retenue par une balade romantique dans Paris. Comment lui en vouloir ? C'est une femme heureuse que nous retrouvons. Son bonheur a quelque chose de contagieux : dans le vacarme général, il redonne des raisons de sourire, d'espérer, d'aimer.

Tu t'imaginerais vivre à Paris ?

Longtemps, Paris était une ville de travail. J'y atterrissais, filais à l'hôtel où vingt photographes m'attendaient, impossible de me promener, puis dans une voiture jusqu'à un studio sans fenêtres. Sauf que, depuis peu, grâce à mon mec qui adore la France et parle français, je découvre un tout autre Paris que j'adore. Alors à un moment, pourquoi pas m'y installer, oui…

J'allais oublier de te demander : comment ça va, Gigi ?

Bien. En ce moment, mes amis me disent : "Gigi, il se passe quoi ? On dirait que tu as de nouveau 19 ans." Je crois juste que je suis… sereine.

Étais-tu plus heureuse à 19 ans ?

À 19 ans, la vie m'avait moins secouée. Mais les épreuves ne rendent pas moins heureuse, au contraire. Elles font partie du chemin. Je l'ai toujours accepté.

Sur Instagram, ta vie semble idéale : voyages, luxe, beauté… Derrière cette perfection, reste-t-il une place pour la mélancolie et le doute ?

Évidemment. 99 % de mon quotidien n'est pas en ligne. Ce que je poste, c'est ma façon de fêter ce que la vie a de merveilleux. Mais Instagram, ça reste 1 % de ma vie.

Et les 99 % restants comptent autant que ce 1 % ?

Je ne serais pas là où j'en suis, et je n'apprécierais pas ce que j'ai sans ces 99 %.

Tu fais partie de la première génération de models à avoir grandi avec les réseaux sociaux.

Exact ! J'ai eu la chance de les utiliser de façon spontanée, avant que ça devienne une stratégie. J'avais juste envie d'être en lien avec des gens qui se reconnaissaient en moi.

Tu as gardé cette liberté ?

Je peux signer le plus gros contrat, personne ne m'impose la légende à écrire ou quelle photo partager. Et si une campagne ne me plaît pas, je poste les backstages plutôt que le shoot final.

Tu faisais partie du premier défilé couture de Pierpaolo Piccioli chez Balenciaga. En un mot, c'était comment ?

Mémorable. Il a gagné son pari. J'adore Pierpaolo.

Pour des millions de gens, tu incarnes un idéal de beauté. Enfant, quelle était la plus belle chose au monde, pour toi ?

Être dehors, respirer les parfums et la lumière de la nature. C'est resté mon socle.

À propos de beauté, Catherine Deneuve dit : "Il n'y a rien dont on ne se lasse plus vite." Tu confirmes ?

Oui. Si je suis encore là, ce n'est pas que je sois la plus belle, ni la meilleure. C'est que je prends mon métier à cœur. J'ai vu des filles disparaître aussi vite qu'elles étaient arrivées, parce qu'au premier buzz, elles se sont mises à croire que leur beauté suffirait. Ma mère, qui avait été model, nous disait : "Dans ce métier, il y a un million de filles sublimes. Ce qui vous portera, c'est d'être sérieuses et cool."

En préparant cette interview, le truc qui revenait, c'était : "Gigi et Bella sont profondément gentilles."

Rien ne peut me faire plus plaisir. Bien sûr, on a tous des mauvais jours. Mais pour moi, la gentillesse compte plus que la célébrité.

Certes… mais bien traiter les autres exige d'être en paix avec soi.

Bien sûr. Ça m'est arrivé de me sentir dépassée. Tu es jeune, tout va trop vite, et la journée où rien ne va, tu finis par traiter quelqu'un d'une façon qui ne te ressemble pas.

Robe mi-longue en silicone et dentelle, ceinture en cuir et collier en laiton doré, SAINT LAURENT *par* ANTHONY VACCARELLO. *Boucles d'oreilles Arôme de Café aux portés multiples en or blanc, serties de saphirs ronds et de diamants taille brillant,* CHAUMET.

Cardigan Mademoiselle
en laine et jupe Millefeuille
en tulle plissé, MATIÈRES
FÉCALES PARIS.
Escarpin Dior Rose
en satin, DIOR.
Collier Mikimoto triple
rangs de perles de culture
du Japon Akoya
en or blanc, MIKIMOTO.
Broche haute joaillerie
en or blanc sertie
d'un diamant taille ronde,
1,05 carat, de 8 diamants
taille ronde, 2,48 carats,
et de diamants taille brillant,
3,42 carats, BVLGARI.



Veste et robe plissée,
COMME DES GARÇONS.
Bottes à plateformes en cuir,
COMME DES GARÇONS
x JOHN FLUEVOG.

Robe en laine,
YOHJI YAMAMOTO.

Il faut dire que tu as commencé si tôt. En maternelle, tu posais pour Guess Kids. Tu vivais ça comme n'importe quelle activité ?
Mon souvenir, c'est de jouer avec d'autres enfants, de découvrir comment marche un appareil photo. Je ne passais pas de castings, je ne me suis jamais sentie en compétition avec d'autres ni jugée à travers ces images. Et à 8 ans, j'ai tout arrêté.

Cet arrêt était une décision de tes parents ?
Oui. Mais en maternelle, je ne me disais pas : "Je suis mannequin."

Quand tu y es revenue vers 16 ou 17 ans…
Là, c'est moi qui en avais envie.

Et tes parents étaient d'accord ?
Pas tout de suite. Vers 14 ou 15 ans, les filles des lycées stylés de Malibu commençaient à poser pour des marques de maillots. Je disais à ma mère : "Regarde, elles sont mannequins, je le serai jamais." Elle répondait : "J'ai signé en agence à 16 ans, tu attends."

Ça provoquait des crises ?
Disons que j'étais pressée. Mais, à 16 ans, elle m'a autorisée à faire de premiers essais parce que j'avais décroché mon permis. J'ai commencé par des lookbooks, des images pour Internet. Je ne passais toujours pas de castings, ce qui m'a épargné les aspects les plus violents du métier. Je vivais ça comme un job étudiant.

Quand tu as commencé à gagner de l'argent, quel a été ton premier gros achat ?
Je bossais depuis peu – rien d'énorme –, mais dès que j'ai eu assez, je me suis offert une paire d'escarpins Louboutin pour aller à mes castings. Mes premiers vrais beaux talons.

Ton parcours, vu de l'extérieur, ressemble à un conte de fées…
Le conte de fées, c'est d'avoir eu une enfance. Santa Barbara, où j'ai grandi, est une petite ville entre l'océan et la campagne. Une large part de mes valeurs, de qui je suis aujourd'hui, viennent de cette longue période qui n'avait rien à voir avec le star-system.

J'ai lu que tu as brièvement étudié la psychologie criminelle ?
C'est vrai ! Quand les autres gamins regardaient des dessins animés, ma mère me trouvait devant des true crimes. Je lui disais : "J'arrive, mais je veux d'abord comprendre pourquoi il a fait ça."

Pendant ta pause de mannequinat, de 8 à 17 ans, tu t'es beaucoup consacrée au sport.
Oui. Équitation à fond et volley. Après, j'ai dû faire un choix : partir à New York, où je venais de signer chez IMG, ou continuer le sport de haut niveau. On sait ce qui s'est passé.

Tu as aussi pratiqué la boxe.
Oui, parce qu'aller à la salle pour rester fit, ce n'est pas mon truc. J'ai besoin d'un enjeu.

Un combat de boxe et un défilé procurent la même adrénaline ?
Chaque défilé a ses défis cachés, que tu ne peux pas imaginer quand tu es assis au premier rang. D'où la solidarité immédiate entre les mannequins : on partage la même épreuve.

Quels défis, par exemple ?
Des shoes impossibles à porter… un podium glissant… ou, comme chez Balenciaga, cette tenue en plumes : j'avais des œillères, je ne voyais ni mes pieds ni à un mètre devant moi.

Cette vision réduite est peut-être la manière dont un cheval voit sa course ?
Oui, j'ai pensé qu'on m'avait attribué cette tenue pour ça ! À cheval, tu comptes les foulées avant l'obstacle. J'ai donc compté mes pas : sept marches, puis six, puis sept.

Si tu étais tombée, tu en aurais tiré quelque chose.
Bien sûr. Et ça m'est arrivé. Il y a forcément un moment où le talon se coince entre deux lattes. Il faut l'accepter, ça fait partie du métier.

Les chevaux te ramènent à quelque chose de plus réel que la mode ?
Vivre à la campagne entourée d'animaux, avec ma fille, mon compagnon, mes amis, fait partie de ce qui me ressource. Ça me permet d'apprécier la richesse de la mode quand j'y reviens. Les artisans, les tissus, les perles – l'aspect humain et artistique. Pas que la surface.

La mode peut donc être superficielle ?
Quand la mode m'apparaît superficielle, c'est que je suis chaotique intérieurement.

Au-delà des défilés, tu aimes les shootings ?
Ça me passionne. Ce qui m'a donné envie de faire ce métier, ce sont les images, les photographes, et la place du model dans ce process. Je ne me dis jamais : "Je ne suis pas bien sûr celle-là." Ce qui m'intéresse, c'est de créer une image qui raconte quelque chose.

Crains-tu que les mannequins soient remplacés par des IA ?
Du tout. Parce que les meilleurs moments d'un shoot sont ceux qu'on ne peut pas prévoir.

Avec Bradley Cooper, vous parlez de vos métiers respectifs ?
Oui. On ne comprend pas forcément tous les enjeux du métier de l'autre, mais l'essentiel est d'avoir quelqu'un qui te soutient – et t'aide à garder les pieds sur terre.

Qu'est-ce qui fait selon toi un beau couple ?
Ce qui est beau dans ma relation actuelle, et si différent de ce que j'ai connu, c'est une capacité à être profondément honnêtes. À dire ce qu'on pense, au moment où on le pense.

JE PRENDS MON MÉTIER À CŒUR

Robe de soirée en jersey, collants et escarpins en cuir verni, GUCCI.

Robe en soie et toile ornée d'un camélia, CHANEL.

LES ÉPREUVES FONT PARTIE DU CHEMIN

Ça n'est pas toujours facile.
Je sais. Mais si c'est impossible, ça veut sans doute dire que ce n'est pas la bonne personne.

Dirais-tu qu'une belle relation est un travail à deux ?
Je dirais que c'est un voyage à deux.

Il y a trois jours, on vous a vus à la terrasse d'un bistro. Quand on a 16 ans, on rêve de signer des autographes… Après, j'imagine que ça devient un fardeau.
C'est vers 19 ans que cette visibilité a commencé. Au départ, c'est vrai que c'est ce dont tu rêves. Et, petit à petit, l'étau se resserre. Tu perds le contrôle. Et ça devient écrasant, parce que tu finis par ne plus vivre qu'à travers le regard des autres. Aujourd'hui que j'ai trouvé un équilibre entre ma vie de maman en Pennsylvanie et ma vie publique, quand je suis dans une capitale comme Paris et que je croise des fans, c'est d'abord du plaisir.

Dans une carrière aussi riche que la tienne, est-ce qu'il y a eu une rencontre décisive ?
Donatella Versace a tout changé pour moi, à une époque où les gens acceptaient moins mon corps.

Comment ça ?
À mes débuts, on a pu me dire : "Avec ce corps, tu ne défileras jamais pour Victoria's Secret." Ou : "Il faudrait que tu perdes tant de kilos…"

Ces remarques ne t'ont pas découragée ?
Je n'ai pas laissé ces jugements m'atteindre. Je me disais, si on continue à ne pas croire en moi, je trouverai ma voie ailleurs, à la télé, mais je savais que j'avais quelque chose à offrir.

Et donc, Donatella ?
Donc, j'apprenais à accepter mon corps. Et là, Donatella me dit : "Chérie, tu es la fille la plus sexy que j'aie jamais vue." Elle m'a offert un truc inestimable : la confiance. Après ce défilé, je manquais encore d'assurance. Mais d'avoir marché à Milan pour une telle maison, et d'être choisie pour incarner la campagne, ça m'a aidée, d'un coup, à me regarder autrement.

Donatella Versace, Olivier Rousteing, Miuccia Prada, Tommy Hilfiger… Tu as été proche de tant de créateurs. Là encore : conte de fées.
J'ai surtout eu la chance de vivre une période charnière. De travailler aussi bien avec Karl Lagerfeld, Tom Ford et Peter Lindbergh qu'avec Virgil Abloh ou Marc Jacobs…

Tu apprécies ce que Matthieu Blazy esquisse chez Chanel ?
Je ne le connais pas, mais je suis déjà fan. Et c'est bête à dire, j'ai l'impression que nos cerveaux fonctionnent de la même façon.

Il ne doit pas être aisé de remplacer Karl… et Virginie Viard.
On ne remplace pas Karl. Mais justement, des créateurs comme Pierpaolo ou Matthieu ont une telle puissance créative qu'ils arrivent à épouser l'histoire de maisons mythiques en restant eux-mêmes. Ils ne sont pas là par hasard.

Karl était l'un des derniers à parler de mode avec humour – et même méchanceté.
C'est bien qu'aujourd'hui, les gens soient tenus responsables de leurs paroles et de leurs actes. Mais on a peut-être perdu un petit charme au passage ? C'est pour ça que je me sens chanceuse d'avoir connu deux époques. Avant, même entre mannequins, il y avait plus de rivalité, et moins de filtres. Les supermodels avaient une présence, un mordant qu'on ne retrouve plus tout à fait.

Pourquoi avoir fait du cachemire l'unique matière de ta marque, Guest in Residence ?
Je savais que si je créais une ligne, elle serait consacrée à un seul truc. Pendant des années, on m'a incitée à lancer "Gigi, la marque". Je ne voulais pas faire de vêtements pour le principe. Comme j'adore la sensation d'enfiler un pull, de me sentir chic sans effort…

Tu portes du vintage ?
Un jour, je suis arrivée au bureau, ils avaient affiché tous mes clichés de paparazzis sur plusieurs années. Je me suis aperçue que j'avais introduit quelques bijoux, des ballerines, quelques jupes, pas trop courtes, parce que je n'aime pas me sentir exposée. Mais mon style n'avait pas bougé.

J'ai lu que Timothée Chalamet utilise cette technique anti-paparazzis.
C'est juste que je porte des années le même jean, le même tee-shirt, les mêmes pulls… Je ne m'habille pas en fonction des trends, mais en fonction de ce que je sais que je porterai.

Dernière question – en deux temps. D'abord, un truc du quotidien qui te rend folle ?
Les gens qui compliquent les choses inutilement. Mais, pourquoi ?

Et pour terminer sur une note positive, la dernière chose qui t'a fait sourire ?
Ma fille. Juste être en voiture avec elle, chanter une comptine que je chantais quand j'avais son âge… Ça me fait pleurer. Mais ce sont des larmes de bonheur.



Veste en tweed, top rembourré, jupe midi et ceinture à maillons, MARC JACOBS.
Escarpins Dior Rose en satin, DIOR.
Collants, CALZEDONIA.
Boucles d'oreilles transformables Élévation Précieuse en or blanc, or jaune, deux saphirs coussin, 8,70 carats et 8,26 carats, deux émeraudes rectangles, 1,64 carat et 1,62 carat, et diamants, VAN CLEEF & ARPELS.

Robe en soie et toile ornée d'un camélia, CHANEL.



Manteau en peau lainée à col en satin et sandales Dior Nymphéas, DIOR.
Collants, CALZEDONIA.

Mannequin Gigi Hadid.
Coiffure Louis Ghewy.
Mise en beauté Karin Westerlund.
Manucure Laura Forget.
Production Jamila Wahid *pour* One Thirty Eight Productions.
Assistante de réalisation Louise Victor.

De gauche à droite : Brian Cox, *vêtu d'un manteau, d'un gilet et d'un pantalon,* PAUL SMITH, *reprend le rôle de Jean-Sébastien Bach dans la pièce* The Score *à Washington D.C., en septembre. "Cela me paraît encore plus pertinent aujourd'hui, dit-il. L'exploration de la corruption à Washington revêt une ironie accrue, compte tenu de ceux qui sont aux commandes."* Letitia Wright *porte une robe et des gants,* MAX MARA, *et des chaussures,* JIMMY CHOO. Josephine Thiesen *porte un manteau et une robe,* AKRIS, *et un chapeau* CHRISTYS' HATS.

DESTINATION THÉÂTRE

À bord d'un wagon Pullman de 1932 réinventé par le réalisateur BAZ LUHRMANN *et la costumière* CATHERINE MARTIN, *les grands noms du* THÉÂTRE *se retrouvent le temps d'un* VOYAGE *placé sous le signe du* GLAMOUR *et d'une mode spectaculaire.*

Par GILES HATTERSLEY.
Photographe ANNIE LEIBOVITZ. *Réalisation* TABITHA SIMMONS.

Sadie Soverall, *en* GIVENCHY *par* SARAH BURTON, *reprendra l'année prochaine le rôle principal qu'elle a tenu dans* John Proctor is the Villain. *Si elle a "évolué en observant des artistes tourmentés", confie-t-elle, elle a depuis "appris à bien mieux prendre soin d'elle".*



n cette première journée de forte chaleur de l'été anglais, Harriet Walter, légende du théâtre de 75 ans, commente un sandwich à la main : "Le pouvoir, c'est de cela qu'il est question." Elle a pour toile de fond, derrière la vitre du train, les champs jaunis du West Sussex qui semblent flétrir sous un soleil de plomb. "Les changements de régime, l'éthique de la guerre, les décisions brutales qui doivent être prises", poursuit-elle, vêtue d'une longue robe Dolce & Gabbana Alta Moda.

L'acteur Archie Madekwe s'approche d'elle, captivé par ses réflexions sur la mise en scène entièrement féminine de *Jules César* par Phyllida Lloyd, dont la première aura lieu en novembre à Stratford (avec Harriet Walter dans le rôle de Brutus). À 31 ans, Archie Madekwe est plongé dans une série de représentations de *L'Orestie* de Simon Stone au théâtre The Bridge, à Londres.

À bord du somptueux wagon-lit British Pullman Art déco de Belmond – réquisitionné en ce jour par *Vogue* pour célébrer le lancement d'un nouveau wagon conçu par Baz Luhrmann et Catherine Martin –, lorsque Archie Madekwe révèle des détails sur les coulisses de *Confessions II - The Film* de Madonna auquel il a participé avec Kate Moss et Benedict Cumberbatch, on se jette sur lui comme sur une proie. "Elle est plutôt du genre en retard", glousse Archie en réponse au déluge de questions.

La série de productions représentée par ce groupe d'artistes marque la saison théâtrale de cet automne. On y retrouve Brian Cox (sublimement grognon dans *The Score*, en septembre à Washington D.C.), Letitia Wright (à l'affiche de *The Story*, une pièce se déroulant dans la rédaction d'un journal, au National Theatre), Mason Alexander Park (qui crève l'écran dans *Much Ado About Nothing* (*Beaucoup de bruit pour rien*) à Broadway, en avant-première en octobre), Sadie Soverall (remarquable dans la production londonienne *John Proctor Is the Villain*, qui sera reprise dans le West End au début de l'année prochaine) et Josephine Thiesen (qui a récemment incarné Alice dans une mise en scène d'*Alice au pays des merveilles* à Hambourg et apparaîtra dans le prochain film de Tom Ford, *Cry to Heaven*).

Le shooting photo prend des allures de pièce de théâtre : amoureux, intrigants, ingénues, scélérats et fanfarons se succèdent sous la direction de la photographe Annie Leibovitz. L'acteur Luke Thompson, qui somnole dans un fauteuil en brocart (et donnera bientôt la réplique à Keira Knightley dans *The Lives of Others* (*La Vie des autres*), à l'Adelphi), résume l'ambiance : "Au cinéma ou à la télé, vous n'êtes pas là au moment où le public déballe ses cadeaux d'un air émerveillé. Au théâtre, en revanche, il y a cette tension palpable. C'est électrique."

Il sourit en regardant Mason Alexander Park traverser le wagon, vêtue d'une création Valentino Couture magenta. "Il faut vraiment y croire."

Adaptation Chantal Bloom.

4_119877641

De gauche à droite : Sadie Soverall *porte une robe et un body,* MISS SOHEE. Harriet Walter *porte une tenue,* VALENTINO. Letitia Wright, *en costume et chemise,* ERDEM, *et chaussures,* PRADA, *fait ses débuts au National Theatre dans le rôle d'une journaliste ambitieuse dans la pièce* The Story. *Elle compare le théâtre à la salle de sport : "Il faut autant de force que de discipline, non seulement pour l'esprit, mais aussi pour le corps et l'âme."*

RODUCTION PAR FARAGO PROJECTS. PRODUCTION DESIGN: MARY HOWARD. SET DECORATION: LEE FLUDE.
REMERCIEMENTS PARTICULIERS AU BRITISH PULLMAN, UN TRAIN BELMOND, ANGLETERRE.

De gauche à droite : Brian Cox *porte un costume,* DUNHILL. Archie Madekwe, *en chemise et pantalon,* VALENTINO, *et chaussures,* DOLCE & GABBANA, *confie que "rien ne peut vous préparer à assurer huit représentations par semaine : on finit par se sentir comme un athlète".* Harriet Walter, *en tenue,* DOLCE & GABBANA ALTA MODA, *affirme qu'elle "croira toujours au théâtre comme vecteur de changement, de divertissement, d'émerveillement et d'exaltation".*

Mise en beauté Lisa Houghton. *Manucure* Michelle Humphrey. *Retouches couture* Della George. *Set design* Lee Flude. *Production* Farago Projects. *Production design* Mary Howard. *Remerciements à* British Pullman, A Belmond Train *(Angleterre).*

DEMNA

Après Balenciaga, DEMNA *s'attaque à un autre défi : réinventer* GUCCI *sans renier son héritage. Le créateur géorgien raconte sa métamorphose et dévoile sa* VISION *d'une* MAISON *qu'il veut rendre à nouveau irrésistible.*

Par NATHAN HELLER. *Réalisation* LUCA GALASSO.
Photographes ALESSIO BOLZONI, RINEKE DIJKSTRA.

ACTE 2



Demna
photographié par
Rineke Dijkstra.



emna… Par une fraîche matinée de février à Milan, à la veille d'un défilé décisif, le créateur, longtemps figure iconoclaste de la mode française et désormais directeur artistique de Gucci, arpente son bureau avec un calme presque curieux. "Évidemment, je suis un peu stressé, mais je me sens bien, dit-il. Ma cousine, qui a 16 ans et passe sa vie sur Roblox, a appris que j'allais chez Gucci et m'a dit : 'Tu sais, Gucci, c'est un mot qu'on utilise beaucoup pour décrire un certain état d'esprit. Si tu te sens Gucci, ça veut dire que tu as envie de faire le fou, de rencontrer des gens, d'être dehors, dans le monde'", raconte Demna en souriant. "Demain, je veux que les gens se sentent Gucci."

Né Demna Gvasalia en Géorgie – il a abandonné son nom de famille il y a cinq ans –, Demna a aujourd'hui 45 ans. Pourtant, sa voix créative s'est imposée il y a déjà une éternité dans le monde de la mode : en 2014, lorsqu'il cofonde Vetements, quelques mois avant d'être nommé directeur artistique de Balenciaga. "Cela a fait de lui le créateur le plus influent de la décennie, estime Alexandre Samson, historien de la mode et conservateur au Palais Galliera, à Paris. Il a créé des personnages très identifiables, reflet d'une jeunesse de l'Est post-URSS, sans argent, qui regardait le monde occidental avec un mélange d'admiration et de mépris."

Dans le studio, Demna porte un pantalon adidas noir ample, un tee-shirt noir Slipknot et des mules Gucci noires. Plus jeune, dans l'Europe bourgeoise, son style personnel était souvent pris pour une provocation. Depuis, il est devenu l'un des modèles du goût mainstream dans le luxe. Lorsque Demna a pris la tête de Gucci l'été dernier, la maison semblait à la dérive depuis quelques années, son arrivée promettait de la remettre en mouvement. "Il sait attirer l'attention, créer un momentum. Il capte très bien l'air du temps", me confie la mannequin Vivian Jenna Wilson. Il dessine ce qu'il veut, ajoute Kim Kardashian, amie de longue date et muse de Demna. "Il est lui-même, sans jamais s'excuser." Mais Demna pouvait-il convenir à une marque aussi vaste, aussi grand public ? Gucci est le joyau de Kering, le groupe de luxe et, dans une industrie en ralentissement, elle est aussi devenue un indicateur de tendance. "L'équipe a une grande responsabilité, parce qu'elle tient entre ses mains une maison d'une telle ampleur", d'après Luca de Meo, directeur général de Kering.

Formé à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, Demna était connu pour son ironie sèche, mordante, parfois corrosive. Aujourd'hui, il me surprend en affirmant s'être délesté de son conceptualisme au profit d'une approche plus immédiate, plus sensuelle. Il rejoint ainsi un groupe de conceptualistes belges, parmi lesquels Matthieu Blazy et Pieter Mulier, qui ont découvert une nouvelle sensualité au sein de grandes maisons de patrimoine. "Gucci est une marque très pragmatique, c'est une marque de produit. C'est libérateur de ne pas avoir à conceptualiser une robe, simplement pour faire une robe que l'on aime, affirme-t-il. C'est ainsi que la mode devrait être : plus intuitive, plus émotionnelle."

Pour sa première proposition chez Gucci, il a présenté une collection capsule sous la forme d'un film explorant l'esprit de la maison dans les années 1970. Sa collection suivante rendait hommage aux silhouettes sexy et soignées des années Tom Ford, dans les années 1990. Ce jour-là, il s'apprête à dévoiler sa troisième collection pour Gucci : son premier vrai défilé, et une vision qui lui appartient pleinement.

Le moment rappelle 2016, lorsque Demna présentait son premier défilé chez Balenciaga. Il y a connu des succès immédiats, comme la basket massive Triple S, mais il s'est aussi aventuré dans des thèmes géopolitiques. En trois ans, la maison a doublé de taille et franchi le milliard de dollars de chiffre d'affaires. En 2019, *The Washington Post* a salué Demna pour avoir "changé ce que nous considérons comme de la mode". Quand je l'ai rencontré pour la première fois, à la fin de cette même année, Demna s'était installé au vert, en Suisse, avec son mari, le musicien Loïk Gomez. Paris était devenu trop distrayant, me disait-il, trop claustrophobique. En Suisse, chaque matin avant de travailler, il partait marcher dans la nature, comme un personnage échappé d'un tableau de Caspar David Friedrich. Il travaillait alors à faire revivre la haute couture de Balenciaga, longtemps laissée en sommeil. Il commençait à penser le corps d'une façon nouvelle, presque poétique. "Je ne suis plus du côté obscur du monde", me disait-il alors. Cette parenthèse n'allait pas durer. Quelques mois plus tard, le monde entier basculait dans l'obscurité de la pandémie de covid, et les débuts couture de Demna étaient repoussés d'un an. Entre-temps, la marque affrontait une violente polémique après la publication d'une campagne mettant en scène des enfants tenant des sacs en forme d'ours en peluche déjà vus sur le podium. Pour beaucoup, les ours semblaient porter des accessoires BDSM. Les conséquences ont été sévères. Des célébrités, dont Kim Kardashian, ont réévalué leur relation avec la marque. "Cela n'a jamais été un problème avec lui", me confie Kardashian. Peu après, Demna a lui-même présenté des excuses publiques.

Demna a alors décidé de quitter les bois suisses. "Au bout d'un moment, je me suis tellement ennuyé là-bas, soupire-t-il. L'ennui est une chose effrayante et piégeuse pour une personne créative." Lui et Loïk Gomez ont déménagé à Genève, puis à Paris. De retour dans des villes plus stimulantes, ils n'avaient pas pour autant renoncé à chercher un second point d'ancrage. Ils l'ont trouvé à Los Angeles, où ils ont acheté un bungalow des années 1950 et commencé à fréquenter la scène locale. "C'est radicalement différent, culturellement, me dit-il. Ce n'est pas pour rien que la Silicon Valley est née en Californie : il y a là-bas quelque chose qui vous donne l'impression d'être plus libre dans votre tête. En Europe, c'est beaucoup plus conservateur." En acceptant le poste chez Gucci, Demna a quitté Paris pour Milan, tout en gardant Los Angeles comme seconde base. "Les gens me disent toujours : 'Je comprends pourquoi tu es là-bas, tu veux être loin de la mode', raconte-t-il. Et moi, je réponds : 'En réalité, non. Là-bas, je suis vraiment au cœur de la réflexion sur la manière dont on utilise la mode.' Alors qu'en Italie, j'ai le produit, l'héritage, l'histoire, la fabrication – tout ce qui n'existe pas à Los Angeles. C'est un très bon équilibre. Gucci a besoin des deux."



Kayako Higuchi
en GUCCI *par* DEMNA



Amelia Gray
en GUCCI *par* DEMNA.



Sheila Bawar
en GUCCI *par* DEMNA.

The Dare *en* GUCCI *par* DEMNA.

Mannequins Sheila Bawar,
Amelia Gray, Kayako Higuchi.
Talent The Dare.
Photographe portrait Rineke Dijkstra.
Photographe mode Alessio Bolzoni.
Coiffure Esther Langham.
Mise en beauté Aaron de Mey.
Manucure Raphaël Park Charles.
Production Starkman & Associates.

PHOTOGRAPHIES MODE: PRODUCTION PAR STARKMAN & ASSOCIATES.

En coulisses de son premier défilé, Demna confie: "Vous savez ce sentiment quand on tombe amoureux de quelqu'un ? C'est ce que je ressens en ce moment." Les lumières s'éteignent, et le mannequin Charlie Jones entre sur le podium dans une robe blanche sans manches, près du corps, qui dévoile un tatouage en haut de la cuisse. "Je n'ai jamais autant assumé le corps dans mon travail, dit Demna. J'ai un très bon thérapeute depuis dix ans et, enfin, j'ai commencé à m'aimer." Lorsque Kate Moss apparaît pour clôturer le défilé, dans une robe noire à sequins, dos nu, des acclamations éclatent: une ancienne idée du glamour reprenait corps.

L'automne dernier, Kering a nommé l'une de ses dirigeantes les plus puissantes, Francesca Bellettini, présidente et directrice générale de Gucci. Sa mission, me dit-elle un après-midi autour d'un café à Milan, était claire d'emblée. "Je sais que beaucoup de gens disent que la maison Gucci est comme le phénix, qu'elle monte, descend et renaît de ses cendres, dit-elle. Non. Nous devons monter grâce à une croissance normale, et rester en haut."

Demna a été la première grande intuition de Francesca Bellettini. Elle lui a présenté l'idée lors d'un dîner. "Il m'a dit: 'Je peux le faire'", se souvient-elle. Une seule chose: il voulait d'abord étudier. "Je ne connaissais pas tant Gucci que ça. Je connaissais le film, vous voyez ?" me dit Demna. Il s'est rendu aux archives Gucci, à Florence, sous une couverture digne d'un espion. "J'ai vu tout un monde, raconte-t-il. Des objets pour la maison. Des chaises. Des parapluies. Une roue de roulette. Et les collections les plus incroyables." Il hausse les épaules. "J'ai été séduit."

Demna a proposé à Francesca Bellettini de préparer une présentation pour rassembler ses idées. "Je dois vous convaincre, et me convaincre moi-même, que nous pouvons le faire", se souvient-elle l'avoir entendu dire. C'était pendant les vacances, et lui et Loïk Gomez se trouvaient à Los Angeles. "Le jour où j'ai terminé la présentation, raconte Demna, je l'ai montrée à mon mari. Il m'a dit: 'Ça me donne une sensation de fomo [fear of missing out, la peur de passer à côté de quelque chose] – je veux être ça, ou je veux l'avoir.'" Le cadre s'est imposé. "Je me suis dit: c'est ça, ma vision de Gucci, créer ce fomo", dit-il. "Le chic, l'élégance, l'italianité. La dolce vita, mais de façon nonchalante. Il y a un peu d'humour, mais ce n'est pas sarcastique. C'est ludique, assez punk, d'une certaine façon, c'est comme dire: 'Je m'aime et je me fiche de ce que pensent les autres.' Il y a quelque chose d'audacieux. C'est flamboyant. C'est confiant. On sait qui l'on est." Les incendies de Los Angeles ont commencé cette nuit-là. Demna est juste parti avec son passeport et son ordinateur portable, sans sauvegarder sa présentation. "Je l'ai envoyée à Kering en me disant: voici ma vision… S'ils ne l'aiment pas, autant le savoir tout de suite." Mais Francesca Bellettini a compris ce qu'il proposait: une liberté uniquement possible dans une maison dont l'histoire est moins liée à la couture qu'à un imaginaire d'objets, d'accessoires et de désir. "Ce qu'il décrivait comme une libération, c'était le fait que la marque ne vienne pas d'une maison de couture, se souvient-elle. Il n'y a pas de Cristóbal Balenciaga, d'Yves Saint Laurent, de Christian Dior auxquels on vous comparera toujours."

La question de la silhouette occupait beaucoup Demna alors qu'il travaillait à sa collection de septembre. Il se sentait prêt à présenter un Gucci qui puise dans l'histoire de la maison tout en étant le sien. En langage mode, cela signifie proposer de nouvelles silhouettes: des configurations précises de forme, de proportion et d'attitude qui, à l'instar de la veste carrée Chanel ou de la robe sablier Dior, deviendront reconnaissables comme la signature de sa vision pour la marque. "Personnellement, j'ai besoin d'une silhouette Gucci définie, et en septembre j'ose la montrer, dit-il. C'est une question de centimètres, vraiment. Une question de proportion. Et je veux faire quelque chose que je n'ai encore jamais fait, ce qui – il sourit – limite les possibilités."

Il a commencé par l'état d'esprit: "Quelle sensation ai-je envie de donner, pour qu'une personne puisse se dire: 'Je me sens Gucci' ?" Avec Loïk Gomez, il a dressé la liste des qualités qu'il voulait voir projetées par cette nouvelle silhouette Gucci. Un jour, face à la page blanche de son ordinateur, alors que les délais du défilé de septembre approchaient, il a écrit: "Sharp, Confident, Chic, Bold, Rich, Eccentric, Hot, Sexy, Cool." "Sharp, au sens de net, pas flou, pas rond: il n'y a pas de forme cocon chez Gucci, explique-t-il. Sexy et hot, ce n'est pas la même chose. On peut être entièrement couvert et se sentir hot, mais on ne peut pas être sexy. Pour être sexy, il faut montrer un peu de corps. Gucci doit avoir les deux."

Un par un, il a travaillé ces mots pour définir ce qu'était, et ce que n'était pas, la silhouette. Au printemps, il s'est rendu dans l'une de ses boutiques préférées de tailoring masculin vintage, à Rome. "Elle propose la sélection la plus méticuleuse de vestes et de manteaux de l'élégance masculine italienne. J'ai presque vidé la boutique, dit-il. Nous utilisons ces pièces lorsque je travaille la silhouette, pour définir la ligne d'épaule et la forme des manches."

Quelques jours plus tard, je retrouve Demna dans le studio de la 23e Rue où il organise les essayages du défilé croisière de New York. Le concept mode du show exprime son tournant marchand. "J'appelle ça le Gucci-core, me dit-il. Comme hard-core, mais aussi core au sens d'essence, de base de l'esthétique." Autrement dit, des essentiels que les clientes et clients peuvent trouver de manière fiable dans une boutique Gucci.

"Par exemple, cette pièce est très importante pour moi", dit-il en tirant d'un portant une veste rouge croisée pour femme, sa version du caban classique. "J'avais peur de travailler dessus, parce que je n'aime pas les cabans: comment en faire un que j'aime vraiment ?" La réponse est devenue une sorte de clé. S'il pouvait créer un caban Gucci qu'il aimait, alors il pouvait étendre son point de vue à tous les univers de produits.

L'autre clé – et peut-être sa plus grande innovation chez Gucci à ce jour, la plus discrète aussi – concerne les tailles. Traditionnellement, la mode est coupée sur des mannequins de défilé grands et élancés, puis gradée vers le haut ou vers le bas pour obtenir les tailles standards, au risque de perdre les rapports de proportion. "Cela ne tient pas compte de la morphologie, dit Demna. Si quelqu'un est plus petit et plus musclé, il aura l'air emprunté." Chez Gucci, il développe un tout nouveau système de tailles afin que l'intégrité d'un look tienne, que l'on soit grand et mince ou plus petit et plus épais. En attendant, de nombreuses pièces de la collection croisière existent en trois coupes: small, medium et ce que l'on pourrait appeler une coupe Demna, ces proportions amples qu'il achèterait lui-même.

Le soir du défilé croisière, le ciel est clair et Times Square semble suspendu dans la douceur du printemps new-yorkais. À 20 h 10, les invités commencent à arriver sur le tapis gris cloisonné par Gucci. "Chez Gucci, il peut rêver aussi grand qu'il veut, non ? dit Kim Kardashian. Il peut dire: 'Je veux un défilé à Times Square', et le faire." Lorsque Paris Hilton apparaît dans un manteau noir façon fourrure jeté sur une robe d'été jaune tournesol à motif Gucci – hot, pas sexy –, tous les téléphones du public capturent l'instant.

Pendant une grande partie de sa carrière, Demna a été connu pour des défilés traversés par une tension sourde. Ici, l'effet est inverse. La séquence culmine lorsque Cindy Crawford, à 60 ans, vêtue d'une robe de longues plumes noires, effectue le dernier passage, aussi lentement et majestueusement qu'une passeggiata. Pendant un long moment dilaté, tout Times Square se tait, comme s'il retenait son souffle. Plus tard dans la soirée, la fête se poursuit au Gucci Mansion. Demna est entouré de personnes venues le féliciter, d'humeur expansive. "Je suis soulagé que ce soit terminé, parce que c'était très complexe, dit-il. Mais beaucoup de gens m'ont dit que cela avait été douze minutes pendant lesquelles ils avaient oublié tout ce à quoi ils pensaient juste avant." Il sourit. "J'adore ça."

Adaptation Diane Lebel.

VERS

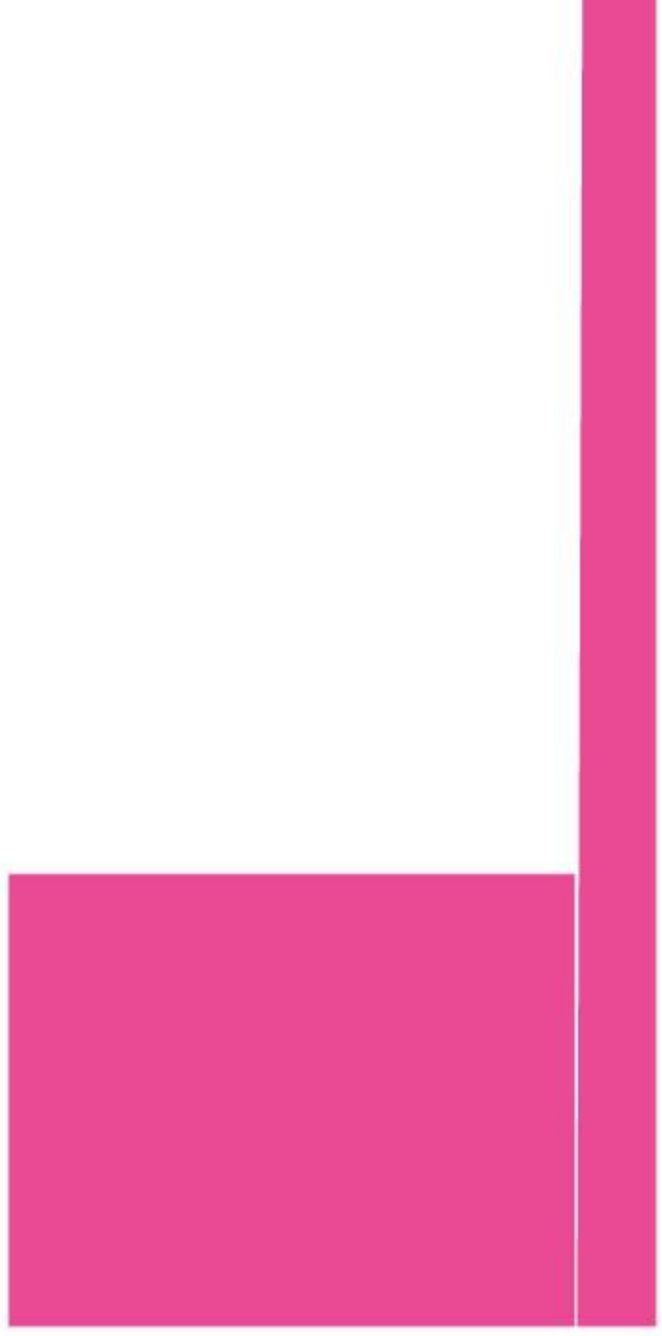
Documentaire INÉDIT, *exposition au Petit Trianon, restauration du film :* VINGT ANS *après,* MARIE ANTOINETTE *est plus vivant que jamais. Entretien avec* SOFIA COPPOLA *et* KIRSTEN DUNST. *Par* KEATON BELL.

Marie-Antoinette *"behind the Scene"...*
Photo par Brigitte Lacombe.

© BRIGITTE LACOMBE

SAILLES

PUNK



u début du documentaire *Making Marie-Antoinette*, qui révèle les coulisses de la production du biopic de Sofia Coppola, on voit une scène parlante, voire prophétique. La réalisatrice met en scène une séquence où une troupe de demoiselles d'honneur sont réunies autour du lit de la jeune reine, incarnée par la muse de Sofia, Kirsten Dunst. Un duo d'experts des us et coutumes de l'époque donne des leçons de savoir-vivre, indiquant sur le plateau quand les acteurs doivent s'incliner en signe de respect pour la dauphine, tandis que la réalisatrice se fond dans une foule de figurants apprêtés.

"J'ai peur de refaire *Masterpiece Theatre* [un créneau de la télévision britannique dédié aux plus prestigieuses séries de la BBC, ndlr]. Ça a l'air un peu trop pro, comme si j'étais bien sage, et que je faisais tout bien comme il faut."

Sofia Coppola n'avait aucune inquiétude à avoir. Avec une bande originale rythmée par des titres post-punk et new wave de son adolescence (The Cure et New Order en tête), et un casting dépourvu d'acteurs français, le chef-d'œuvre électrisant de la jeune réalisatrice est entré dans l'histoire non sans avoir divisé le public lors de sa sortie, il y a vingt ans. Le film s'est même fait huer lors d'une projection presse au Festival de Cannes, de nombreux critiques lui ayant reproché ses extravagances stylistiques (les Converse bleu layette de la reine !) ainsi que sa trop grande bienveillance dans ce portrait détonant de la femme la plus haïe de France.

"Ce qui m'intéressait, c'était de montrer la personne qu'elle était, par opposition à la figure malfaisante que l'histoire en a fait, maintient à ce jour Sofia Coppola. Mais je voulais aussi rendre le tout frais et vivant, comme si le spectateur ne regardait pas en arrière, mais qu'il était bien là, avec elle."

Vingt ans plus tard, l'influence visuelle du film est omniprésente, que ce soit dans les défilés de mode ou les clips musicaux. Cette année l'a encore démontré : du clip du single "Drop Dead" où la chanteuse Olivia Rodrigo flâne dans les galeries du château de Versailles aux motifs rococos de la collection printemps-été 2026 de Dior par Jonathan Anderson, à la pop culture et l'esthétique contemporaine doivent beaucoup à *Marie-Antoinette*. Enfin, difficile de ne pas penser à Sofia Coppola devant *Hurlevent*, tant Emerald Fennell s'inspire du travail de la réalisatrice pour son adaptation stylisée, notamment par sa bande originale anachronique ou ses tons pastel.

"Je pense que la plupart des gens ont oublié à quel point *Marie-Antoinette* a été décrié à sa sortie, rappelle pourtant Kirsten Dunst. C'est beau d'assister à la réhabilitation de son travail."

Pour commémorer les vingt ans de son long-métrage culte, Sofia Coppola réserve son lot de surprises. La plus marquante est probablement le documentaire *Making Marie-Antoinette*, composé d'images qu'Eleanor Coppola, la mère de la réalisatrice, a capturées sur le tournage. Ce portrait empli de tendresse montrant une artiste élaborant le projet le plus ambitieux de sa carrière est aussi un véritable trésor pour les fans du film. Un livre photo du même nom réunit quant à lui des centaines de clichés pris par Andrew Durham, ami proche de Sofia Coppola. Enfin, le château de Versailles consacre, du 22 septembre 2026 au 24 janvier 2027, une exposition au Petit Trianon dévoilant les costumes et accessoires utilisés sur le tournage du film, tandis qu'une version remastérisée de celui-ci fera son retour dans les cinémas cet automne. "Voir un de mes films restaurés me donne l'impression d'être une réalisatrice aguerrie, confie la réalisatrice. J'espère juste que les gens ne se sentiront pas noyés sous ces annonces commémoratives."

Pour célébrer le vingtième anniversaire de *Marie-Antoinette*, *Vogue* a rencontré Sofia Coppola et Kirsten Dunst. Elles se sont remémoré le tournage de ce biopic pas comme les autres.

Sofia, qu'est-ce qui vous a tant fascinée dans la figure de *Marie-Antoinette* ?

Sofia Coppola : J'ai lu le drame biographique d'Antonia Fraser sur *Marie-Antoinette* au début des années 2000. L'auteure parvient à la rendre vraiment humaine. Marie-Antoinette a été reléguée au rang de méchante car les Français l'ont tenue pour responsable de la Révolution tout entière. J'ignorais qu'elle n'avait que 14 ans lorsqu'elle a tout quitté pour devenir reine de France. Si jeune, elle a dû faire face à d'immenses attentes.

Envisagiez-vous Kirsten Dunst en écrivant votre scénario ?

Sofia Coppola : Je pense toujours à Kirsten quand j'écris un scénario, mais c'est d'autant plus vrai pour *Marie-Antoinette*. Elle était autrichienne et Kirsten est allemande, donc je me suis dit qu'il y aurait un air de ressemblance. Je savais aussi qu'elle pourrait insuffler non seulement une jovialité espiègle à ce rôle, mais aussi une certaine vulnérabilité.

Kirsten, dans le documentaire d'Eleanor Coppola, il y a un moment où vous dites : "Je me retrouve beaucoup dans ce film. J'ai vécu quelque chose de similaire quand j'étais plus jeune sur de gros tournages, où je sentais le poids des attentes et du jugement." Qu'est-ce qui vous a touché chez Marie-Antoinette à ce moment de votre vie et de votre carrière ?

Kirsten Dunst : Sofia pourrait venir me voir avec n'importe quel scénario, j'accepterais sans hésiter une seconde. J'aime travailler avec elle et j'adore ses films, alors si elle a un projet en tête, il y a de grandes chances pour qu'il me plaise aussi.

Sofia Coppola : C'est ce que j'adore chez toi. Je peux t'envoyer n'importe quoi, tu me répondras toujours : "Super, quand est-ce qu'on commence ?"

Kirsten Dunst : Parce que j'ai confiance en toi. Pour moi, ce qui compte, c'est la vision du cinéaste. Je m'en souviens encore : Sofia séjournait au Château Marmont, et elle m'a offert un exemplaire du livre d'Antonia Fraser en m'annonçant : "Je veux que tu joues Marie-Antoinette." Ça m'intimidait énormément, en sachant ce qu'elle représente. Et puis ça allait être un film énorme, j'allais incarner le personnage principal, et je n'étais pas certaine d'y arriver. Certes, ce sont des enjeux très différents de ceux auxquels

COURTESY OF ANDREW DURHAM AND MACK

Marie-Antoinette devait faire face, mais je me suis dit que je pouvais m'en inspirer pour l'incarner. J'étais en quelque sorte cette ado prisonnière d'un grand château.

Sofia Coppola : Tu étais dans chaque scène, tu as enduré des heures d'essayages avec des corsets ultras serrés et je ne t'ai jamais entendue te plaindre une seule fois.

Kirsten Dunst : Quand j'étais plus jeune, j'avais parfois tendance à tout garder pour moi. Je me souviens que les équipes en charge du maquillage et de la coiffure ne s'entendaient vraiment pas entre elles et qu'elles se disputaient souvent sur le tournage. J'ai fait avec. J'imagine que Marie-Antoinette devait aussi tenir le coup et tourner sa langue sept fois dans sa bouche chaque jour. Heureusement, les séances de maquillage étaient très courtes : ce n'était qu'un peu de fond de teint et de blush. J'ai tout de même inhalé une bonne dose de shampooing sec.

Kirsten, vous avez porté plus de soixante-dix tenues au cours du film. Est-ce qu'une d'entre elles vous a particulièrement marquée ?

Kirsten Dunst : Notre costumière Milena Canonero avait pour habitude de me présenter tout un éventail de tissu et d'ornements variés avec lesquels jouer. Pour une scène se déroulant juste après la mort de l'un de ses enfants, nous avons disposé un ruban de velours rouge autour de la taille d'une robe bleue : visuellement, on avait l'impression que j'avais été coupée en deux. J'ai aussi demandé à Milena si je pouvais ne pas porter de corset pour les scènes au Petit Trianon, puisqu'il s'agissait de moments où Marie-Antoinette pouvait se détendre. Elle a créé pour l'occasion des versions plus amples de ses robes de cour officielles qui m'ont beaucoup plu.

Quels sont vos souvenirs les plus marquants de ces trois mois pendant lesquels vous avez vécu à Paris ?

Kirsten Dunst : Je suppose que l'on ressent la même chose quand on part étudier un semestre à l'étranger. Puisque j'avais un bel appartement avec deux chambres, mes amis m'ont accompagnée pendant ce séjour. Bien sûr, j'avais beaucoup de travail, mais si je finissais plus tôt, on allait au bistro La Palette pour manger du fromage et boire des verres de vin. Personne ne connaissait encore de créateurs français comme Isabel Marant, donc j'y allais quasiment tous les week-ends faire du shopping. Je me sentais très chic en rentrant à Los Angeles habillée comme une Parisienne.

Sofia Coppola : C'était complètement fou d'être avec toi et Jason (Schwartzman) à Paris à cet âge-là. On vivait autour de Saint-Germain-des-Prés, et le club Le Baron venait juste d'ouvrir. On est même allés à la soirée d'inauguration. C'est devenu notre spot, on traînait tout le temps là-bas. Les gars de Phoenix y allaient aussi, c'est à ce moment-là que Thomas (Mars) et moi avons commencé à sortir ensemble.

Kirsten Dunst : Je me souviens avoir beaucoup dansé sur du Kate Bush au Baron. Ce sont des souvenirs précieux. Personne n'avait de smartphones, on se sentait absolument libres.

Sofia, dans une scène, vers la fin du documentaire, vous racontez que cette expérience vous a appris à "ne plus faire de gros film [...] et de film d'époque", et d'avoir "une toute petite équipe" et "un tout petit casting". Est-ce que vous le pensez toujours ?

Sofia Coppola : J'espère que ça ne me donne pas des airs de pimbêche ingrate. Mais arrivée à la fin, j'en avais tellement marre, j'avais juste envie de travailler à nouveau dans un hôtel avec deux acteurs, comme pour *Lost in Translation*. C'était marrant d'être à Paris avec Kirsten et Jason, mais ce qu'on essayait de faire était tellement ambitieux. Quand je repense à cette période, j'y vois un mélange de souvenirs extraordinaires et de stress incommensurable.

Kirsten Dunst : Est-ce que tu dirais que c'est le film le plus compliqué à réaliser de toute ta carrière ?

Sofia Coppola : Sans hésitation. Je n'ai rien réalisé de l'ampleur de *Marie-Antoinette*. Mais chaque film présente ses propres difficultés. J'ai toujours l'impression que chaque tournage est une course contre la montre. J'étais encore une réalisatrice débutante, je n'avais pas encore appris à m'imposer. Aujourd'hui, je sais exprimer ce que je veux, ou me faire entendre quand quelque chose ne va pas.



Sofia Coppola *photographiée par* Andrew Durham. *Extrait de* Making Marie-Antoinette *(Important Flowers, 2026) publié par MACK.*

Sofia Coppola *au château de Versailles.*
Photographe Dick Page.
Coiffure Odile Gilbert.
Mise en beauté Sandrine Cano Bock.

Sofia, pouvez-vous nous parler de ce que ça fait de parcourir des images recueillies par votre mère pour assembler un documentaire centré sur vous ?

Sofia Coppola : C'était vraiment agaçant de me voir à cet âge. C'est dur de me regarder moi-même : j'ai cette voix très enfantine, et je n'ai pas autant d'assurance que maintenant. Mais j'adore voir Kirsten et Jason, et toutes ces images des figurants maquillés et costumés, parce que c'est le genre de choses que je n'avais pas l'occasion de voir sur le plateau au moment du tournage. Ça me stresse toujours autant de voir ces images, mais je suis contente que tout ça soit derrière moi, et que nous soyons parvenus à réaliser le film que nous voulions faire.

Comment avez-vous fait pour respecter les instincts de cinéaste de votre mère Eleanor plutôt que de vous fier uniquement aux vôtres ?

Sofia Coppola : Ça n'a pas été facile. Je n'avais jamais fait rien de tel, et je n'ai aucune expérience dans le genre documentaire. Et puis je ne suis pas objective non plus, parce que j'éprouve une grande nostalgie pour cette période de ma vie. Je voulais que ce soit personnel sans être trop complaisant. Ma mère adorait capturer les petits détails, comme les essayages avec Milena, les plats à base de gelée et les compositions florales. Elle aimait aussi immortaliser les moments moins lisses, où tout le monde était exténué. Elle a toujours essayé de montrer la réalité derrière l'accomplissement de projets qui nous passionnent.

Kirsten Dunst : Je me souviens qu'Eleanor était présente sur le plateau, mais je ne me rappelle pas vraiment l'avoir vue, ce qui en dit long sur ses talents de documentariste. Tout le monde se sentait à l'aise et libre de se montrer vulnérable, même si le plateau était pour le moins chaotique. On n'apprécie pas les choses à leur juste valeur quand on est jeunes. On nous a quand même littéralement confié les clés de Versailles !

Sofia Coppola : Je trouve ça fou qu'ils nous aient laissés allumer toutes ces bougies en intérieur. Jamais ils ne le permettraient aujourd'hui. Je me souviens qu'à l'époque, je n'arrêtais pas de me dire : "Et si les rideaux prenaient feu ?"

Kirsten Dunst : Je me souviens qu'ils nous ont laissés fêter notre fin de tournage dans l'Orangerie. J'ai dansé pieds nus dans la fontaine pendant que le soleil se couchait. Qui pourrait faire ça aujourd'hui ? J'aurais dû me faire arrêter !

Sofia, parlez-nous un peu de l'exposition au Petit Trianon.

Sofia Coppola : Versailles préparait une exposition pour les vingt ans du film, alors ils m'ont contactée pour me demander mon autorisation. Je leur ai répondu : "OK, mais je veux y participer !" Heureusement, ils étaient ouverts à cette proposition. Ils ont rassemblé certains costumes, ainsi que des croquis des plats et des décors vus dans le film. La conservatrice Hélène Delalex souhaitait mettre en valeur certains détails qui donnent au film toute sa beauté. C'est très émouvant d'être ainsi reconnue par la culture française, car ce n'était pas du tout le cas à la sortie du film.

Avez-vous ressenti une quelconque animosité avant que votre film ne soit projeté pour la première fois à Cannes ?

Sofia Coppola : Tout le monde à Versailles nous a accueillis à bras ouverts, mais il y avait plein de gens qui avaient cette attitude du genre : "Pour qui vous vous prenez, les Américains, à venir chez nous pour nous raconter notre histoire ?" Je me souviens avoir rencontré Alain Delon pour lui proposer de jouer le roi, et il était offensé à l'idée que je réalise un tel film. Je craignais de faire quelque chose de bien trop conventionnel, ce qui est assez drôle, car ça n'allait en aucun cas être un film d'époque complètement poussiéreux. Ce projet a toujours eu un esprit rebelle.

Kirsten Dunst : On a toujours tout fait pour rendre ce film punk. Tu mettais de la musique des années 1980 sur le plateau, et je portais des Converse sous chacune de mes robes. Ça n'aurait jamais donné un truc vieillot.

Compte tenu de la réception mitigée du film au moment de sa sortie, qu'est-ce que cela fait de le voir faire l'objet d'un tel engouement vingt ans plus tard ?

Sofia Coppola : Ça me réjouit de voir que les jeunes générations continuent de s'approprier ce film. Il n'y a pas longtemps, je suis retombée sur une boîte en carton remplie de vieilles critiques, et elles avaient des titres du style "Un désastre royal" ou "Lost in Sensation". Elles étaient très sévères, et toutes étaient écrites par des hommes. C'était une autre époque, où tout ce qui avait trait à la féminité était considéré comme superficiel. Aujourd'hui, il y a une nouvelle génération de filles qui adorent le film parce qu'il adopte un point de vue résolument féminin, et je trouve ça vraiment cool.

Kirsten Dunst : Ce qu'a fait Sofia était révolutionnaire. Il suffit de regarder *La Chronique des Bridgerton* ou *Hurlevent*, et ces autres œuvres d'époque qui utilisent de la musique contemporaine. Sofia a cassé les codes, et désormais, grâce à *Marie-Antoinette*, plein d'artistes se sentent libres de jouer avec les frontières des genres.

Sofia Coppola : Je n'arrive toujours pas à me faire à l'idée que mettre de la musique des années 1980 dans mon film pouvait être choquant à ce point. Ça ne m'est jamais apparu si grave. J'ai rencontré une femme qui enseigne l'histoire de l'art à l'université de New York, et elle me raconte qu'elle montre ce film à ses étudiants pour susciter leur intérêt pour cette période historique. Je suis ravie que mon film puisse servir d'introduction, parce qu'on nous a très sévèrement reproché de ne pas être totalement fidèles à la réalité historique. Les médias traditionnels ont complètement descendu *Marie-Antoinette*.

Kirsten Dunst : Quand j'ai vu le film pour la première fois, je n'en revenais pas. J'avais l'impression d'avoir été transportée dans un monde magique, onirique, et qu'on avait réussi à créer quelque chose d'incroyable. Mais ensuite, il y a eu beaucoup de haine, le film n'a pas tant marché, et ça m'a mis un coup au moral pour un moment. Vu que j'incarnais le rôle principal, j'avais l'impression que tout était de ma faute. Je me suis demandé si je n'avais pas raté mon coup.

Sofia Coppola : J'ai eu l'impression de t'avoir mise dans une position très délicate et de t'avoir exposée à un torrent de haine. Tu étais géniale, et les critiques n'ont vraiment pas été tendres envers toi.

Kirsten Dunst : L'autre jour, je dînais dans un restaurant à Auckland, et une jeune femme trans est venue me voir pour me dire que les films que j'ai faits avec Sofia ont changé sa vie, et qu'ils ont façonné sa façon d'être. Rares sont les films qui célèbrent la féminité, et qui vous permettent de vous laisser aller à vos émotions. Au fond, je pense que les gens qui ont vraiment accroché avec ce film ne devaient pas être de vieux gars critiques de cinéma.

Cela fait presque une décennie depuis votre dernier film ensemble [*Les Proies*, sorti en 2017, ndlr]. Une nouvelle collaboration est-elle prévue ?

Sofia Coppola : Pas pour l'instant, mais je suis toujours à l'affût de projets à réaliser avec Kirsten. On a échangé quelques idées. On avait prévu quelque chose plus tard dans l'année, mais ce n'était pas le bon moment. Si je le pouvais, j'impliquerais Kirsten dans tout ce que je fais.

Kirsten Dunst : J'ai vraiment de la chance de t'avoir, Sof'. C'est une perspective unique que d'avoir sa beauté et son adolescence immortalisées par une autre femme. J'ai tellement de vidéos et de photos de moi grâce à Sofia, et mes enfants pourront voir leur mère à tous ces âges sans que cela leur soit présenté à travers le regard d'un type quelconque. Souvent, quand on est une jeune femme, on a l'impression que des hommes t'embauchent juste parce qu'au fond d'eux, ils te trouvent assez belle pour s'imaginer coucher avec toi. Avec Sofia, je n'ai pas à me soucier de cette facette.



Kirsten Dunst *et* Odile Gilbert *photographiées par* Sofia Coppola.

Sofia Coppola : Je dois arrêter de me replonger dans notre passé, et me mettre à l'écriture d'un tout nouveau scénario rien que pour toi. Il y a des personnages dont on a déjà discuté. J'ai été complètement absorbée par le documentaire de ma mère, je n'avais pas anticipé le temps que ça allait me demander.

Selon vous, qu'est-ce qui fait que vous avez su entretenir une amitié et une collaboration créative aussi fortes depuis vingt-cinq ans ?

Sofia Coppola : C'est essentiel de bien s'entourer, surtout en début de carrière. On a besoin de gens avec qui on s'entend bien et dont on sait qu'ils seront là pour nous. Kirsten est une personne très authentique, et c'est quelque chose de rare dans l'industrie du cinéma. Nous sommes deux personnes intègres qui essaient simplement de créer des œuvres qui nous tiennent à cœur.

Kirsten Dunst : Nous avons le sens des affaires, mais notre priorité, c'est de créer ensemble, et nous n'avons jamais perdu ça de vue. J'ai eu l'opportunité de m'éloigner de cette façon de faire, ça m'a juste rendue malheureuse. J'ai joué dans des films comme *Spider-Man* parce que j'en avais envie, mais au fond de moi, ce que je veux, c'est de jouer dans le genre de films qu'on fait avec Sofia.

Sofia Coppola : Kirsten m'inspire tellement, encore aujourd'hui. On a grandi ensemble et on s'est chacune fait sa place dans une carrière artistique. Tu fais partie intégrante de ma vie à présent.

Kirsten Dunst : Avoir Sofia comme modèle dès mon jeune âge m'a marquée. Peu de jeunes femmes ont la chance de pouvoir compter sur une autre jeune femme. Pour moi, Sofia est une grande sœur, mais aussi un mentor exceptionnel.

Adaptation Léo Duca.

Making Marie Antoinette, Photographs by Andrew Durham, *éditions Important Flowers & Mack Books.*

BEAUTÉ ROYALE

Coiffeuse-styliste des plus grandes maisons de mode, ODILE GILBERT *revient sur sa complicité avec Sofia Coppola et les chevelures spectaculaires imaginées pour* MARIE-ANTOINETTE. *Par* SOPHIE ROSEMONT.

Comment êtes-vous entrée dans l'univers de *Marie-Antoinette* ?

C'est la costumière Milena Canonero, qui a entre autres œuvré sur *Barry Lyndon* et *Out of Africa*, qui nous a présentées. Sofia avait découvert mon livre, *Her Style*, qui venait juste de paraître, et elles ont pensé à moi. Je travaillais beaucoup plus dans la mode que dans le cinéma, pour Chanel, Galliano ou Gaultier. Sofia pouvait imaginer une robe du XVIII^e^ siècle portée avec une paire de baskets ou prendre Guy Bourdin comme référence, et cela m'a, bien sûr, tout de suite parlé.

Car ce que racontent les coiffures de Kirsten Dunst, c'est la métamorphose d'une jeune fille en femme…

En effet. Tout est assez sage avant que cela ne devienne plus extravagant. Les fleurs, les plumes, les oiseaux, les papillons, les bijoux… Sofia voulait que les visages restent frais, jamais figés, malgré les poudres et les costumes. Je n'ai donc jamais utilisé de perruques complètes sur Kirsten Dunst, seulement ses propres cheveux enrichis d'extensions. Kirsten s'est prêtée au jeu avec l'enthousiasme de ses 20 ans, même si elle détestait le shampoing sec ! Et puis il y a eu cette coiffure rose, que j'ai imaginée sur un coup de tête, et que l'équipe a immédiatement adorée.

Vingt ans plus tard, pourquoi l'esthétique de *Marie-Antoinette* continue-t-elle de fasciner autant d'après vous ?

Déjà, c'est une histoire vraie, et à Versailles, un univers qui fascine le monde entier. Mais Sofia a su lui donner une énergie très contemporaine. Et dès la sortie du film, toutes les maisons de couture se sont emparées du thème de *Marie-Antoinette* : la preuve que le cinéma peut influencer la mode, et réciproquement.

Quels sont les plus beaux souvenirs que vous gardez de cette aventure ?

Nous ne pouvions tourner que le lundi, lorsque le château de Versailles était fermé au public. Voir toute l'équipe déjeuner en costume dans ces lieux extraordinaires, cela ne s'oublie pas. Et puis il y avait Sofia. En dépit de l'ampleur du tournage, elle a fait preuve d'un calme et d'une élégance rare. C'était un vrai bonheur de travailler avec elle. Sa mère a d'ailleurs filmé un making-of et Sofia m'a dit qu'il s'ouvrait sur une scène de… shampoing sec !

MARIE-ANTOINETTE AU PETIT TRIANON

Une paire de Converse glissée au milieu des escarpins du XVIII^e^ siècle, un bal rythmé par le "Ceremony" de New Order… Devenus points de repère iconiques de la pop culture 2.0, ces quelques anachronismes infiltrés tout au long de *Marie-Antoinette* s'inscrivent dans son audacieux séduisant parti pris. Celui de ne pas se contenter de rapporter l'ascension et la chute d'une reine étrangère (dans tous les sens du terme) à son pays d'adoption, mais de retracer un récit d'apprentissage bousculant les codes du biopic historique. Vingt ans après sa sortie, le film de Sofia Coppola s'inscrit dans un corpus où chacune de ses héroïnes affronte la solitude et l'ennui… et apprennent aussi à s'affirmer, quoiqu'il leur en coûte. Influençant encore aujourd'hui la mode comme les réseaux sociaux, le microcosme esthétique de *Marie-Antoinette* prend cet automne place au Petit Trianon. Imaginée en étroite collaboration avec Sofia Coppola, l'exposition nous plonge dans les coulisses d'un tournage qui s'est en grande partie déroulé à Versailles, des costumes de Milena Canonero (couronnée par un Oscar en 2007) au story-board et autres précieux accessoires. Immersive, elle projette également certaines scènes de *Marie-Antoinette* dans les salons mêmes où elles furent filmées, brouillant les frontières entre un patrimonial palais royal, sans doute le plus célèbre du monde et celui, réenchanté sans être infidèle, savamment façonné par Sofia Coppola. (S.R.)

Marie-Antoinette, *du 22 septembre 2026 au 24 janvier 2027, au Petit Trianon, château de Versailles.*

© ANNIE LEIBOVITZ / TRUNK ARCHIVE / PHOTOSENSO

Kirsten Dunst
photographiée par Annie
Leibovitz, *2006*.

MINIMALISME

Photographe COLLIER SCHORR
Réalisation CAMILLA NICKERSON

Liu Wen *porte une veste,* HERMÈS, *un blazer,* BROOKS BROTHERS, *une chemise,* MICHAEL KORS COLLECTION, *et un pull,* JAKE BURT.

Liu Wen *en total look*, TOD'S.



Vittoria Ceretti *porte une chemise,*
BROOKS BROTHERS,
un pantalon-tablier HODAKOVA,
et un boxer, COMME SI.



Vittoria Ceretti *porte une robe en dentelle,* TOM FORD,
un débardeur vintage chez MOTHFOOD SHOP, *et un jean vintage acheté sur eBay.*

Gigi Hadid *porte un top en soie,* GIVENCHY *par* SARAH BURTON, *et un jean,* LEVI'S *chez* MOTHFOOD SHOP.

Vittoria Ceretti *porte une robe,* CHANEL, *un jean taché de peinture acheté sur eBay, et des bottes militaires vintage chez* THE QUALITY MENDING CO.

Anok Yai *porte une robe en dentelle, et un jean délavé à la pierre,* DIOR, *et des bottes vintage chez* THE QUALITY MENDING CO.

Alex Consani
en total look, PRADA.



Selena Forrest *porte une chemise sans manches et sans col,* THE ROW,
un débardeur noir transparent, MIU MIU, *et un pantalon en satin,* CELINE.



Noor Khan *porte un body,* MICHAEL KORS COLLECTION,
et un pantalon, CALVIN KLEIN COLLECTION.

PRODUCTION PAR HEN'S TOOTH PRODUCTION. SET DESIGN: JAVIER IRIGOYEN. ILLUSTRATIONS ET COLLAGES: COLLIER SCHORR.

Gigi Hadid *porte une veste et un pantalon moulant,* GUCCI, *et une bralette,* ARAKS.

Mannequins
Vittoria Ceretti,
Alex Consani,
Selena Forrest,
Gigi Hadid, Noor Khan,
Liu Wen, Anok Yai.
Coiffure Jimmy Paul.
Mise en beauté Yumi Lee.
Manucure Jin Soon Choi.
Tailleur Francisco Chaydez.
Set design Javier Irigoyen.
Production
Hen's Tooth Production.

HOROSCOPE

Par Julie Patriat

Bélier *du 21 mars au 20 avril.*

Venus protège vos amours et apaise les tensions dans le couple jusqu'à mi-septembre. Votre chakra du cœur explose. Mercure facilite les connexions d'âme et les échanges dans le couple dès le 11. Face à Saturne rétrograde, elle vous invite à revoir votre manière de construire une histoire autrement et vous apporte une clé de compréhension sur vous et vos schémas. Un cycle perso se referme à la Pleine Lune, le 26.

Taureau *du 21 avril au 20 mai.*

Dès le 11, Venus crée une atmosphère douce et harmonieuse. Elle renforce vos sentiments. Chiron recule dans votre signe et vous quitte le 18. C'est une période de remise en question, d'introspection, il vous invite à entamer un travail sur vous-même en regardant de plus près votre peur de manquer et votre insécurité tout en vous aidant à réparer certaines blessures.

GÉMEAUX *du 21 mai au 21 juin.*

La Nouvelle Lune, le 11, ouvre un cycle lié à vos racines. Il est temps de construire un nouveau foyer. Le 16, la Lune Noire quitte votre signe de cœur, vous ressentez comme une libération. Saturne et Neptune reculent et vous font réfléchir au sens que vous donnez à votre travail, au but de votre existence. À la Pleine Lune, le 26, vous clôturez un projet, une mission, votre activité évolue.

Cancer *du 22 juin au 22 juillet.*

Mars dans votre signe jusqu'au 29, vous transmet sa force et sa détermination pour atteindre vos objectifs. Elle renforce votre chakra racine et votre chakra sacré, réveille vos pulsions, suscite la passion et vous encourage à relever des défis. Le 26, la Pleine Lune achève un cycle pro démarré il y a 6 mois, pour en ouvrir un autre, plus en adéquation avec vos aspirations et vos dons.

LION *du 23 juillet au 21 août.*

Chiron, jusqu'au 18, vous interroge sur votre place dans l'univers et vous ramène à des questions métaphysiques. La Nouvelle Lune du 11 est le moment pour vous relier à ce qui fait sens pour vous, à ce qui vous nourrit et vous sécurise. Venus réchauffe l'atmosphère, rend les échanges passionnés et les liens intenses. Pluton vous invite à revoir vos priorités, vos besoins et vos investissements financiers.

VIERGE *du 22 août au 23 septembre.*

Jusqu'au 11, Mercure facilite la communication, les transactions, le commerce, les échanges et les rencontres. Le 11, la Nouvelle Lune dans votre signe ouvre un chapitre personnel. Uranus vous oblige à sortir de vos habitudes, vos rituels, votre routine et vous bouscule dans vos certitudes. Votre force ? Votre faculté d'adaptation pour surfer sur la vague du changement.

Balance *du 24 septembre au 23 octobre.*

Venus, jusqu'au 11, améliore la vie à deux. Dès le 10, Mercure arrive dans votre signe. Face à Saturne, elle plaide pour l'harmonie et créer l'équilibre dans le couple et apporte un bel élan et un nouveau cycle affectif au moment de la Pleine Lune dans votre signe de cœur le 26. Mars, jusqu'au 29, vous rend service au niveau pro, vous rend active et pose des enjeux sur la table.

SCORPION *du 24 octobre au 22 novembre.*

Dès le 11, Venus calme vos ardeurs et vos tempêtes intérieures, pose un baume sur votre cœur. Jusqu'au 18, Chiron recule dans votre signe de cœur et vous interroge sur votre place dans le couple, votre engagement, vos peurs, vos doutes et vos manques. Jupiter facilite les transactions, est porteuse de bonnes nouvelles et d'abondance. Elle vous soutient dans votre quête de reconnaissance et votre quête du toujours plus.

Sagittaire *du 23 novembre au 21 décembre.*

La Nouvelle Lune, le 11, apporte des solutions à vos problèmes et des réponses à vos questions. C'est un nouveau cycle pro qui s'ouvre, votre mission de vie s'éclaire, votre quête de sens s'apaise, vous vous sentez en accord avec vous-même et vos aspirations. La Lune Noire vous quitte le 16. Vous avez eu neuf mois pour renaître. Vous voilà ni tout à fait la même ni tout à fait une autre.

CAPRICORNE *du 22 décembre au 20 janvier.*

Mars dans votre signe de cœur vous réveille, stimule vos sens, active votre libido, votre détermination et votre courage. Elle vous aide dans vos ambitions. Venus, dès le 11, améliore votre situation financière, vous soutient pour renforcer vos actifs, faire fructifier vos revenus et récolter les fruits de votre travail. La Lune Noire se pose le 16 chez vous pour neuf mois, qui vous permettront de devenir une meilleure version de vous-même.

VERSEAU *du 21 janvier au 18 février.*

Jupiter facilite vos histoires de cœur, augmente votre capacité à aimer et vous pousse à réfléchir et à vous engager dans une relation. Venus, dès le 11, facile vos transactions, vous apporte des solutions pour atteindre l'abondance. La Nouvelle Lune, le 11, est d'ailleurs un tremplin financier pour investir ou vous impliquer dans une nouvelle activité, revoir vos priorités et vous sentir pleinement utile.

Poissons *du 19 février au 20 mars.*

Au moment de la Nouvelle Lune, le 11, vous démarrez un chapitre affectif ou relationnel. C'est aussi le moment de vous associer tout en donnant plus de sens à vos actions. Dès le 16, la Lune Noire vous demande de regarder les choses en face, de vous prioriser et de vous impliquer dans un projet qui vous tient à cœur. À la Pleine Lune, le 26, vos finances iront mieux.



Photographe NATE MARGOLIS.

Sac Multipass en suede Épi Roux, LOUIS VUITTON.



LOUIS VUITTON